Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n29viedespeuples08pari

OME VIII. — N° 29 10 SEPTEMBRE 1922.

LA VIE DES PEUPLES

WITHDRAWN FROM VICTORIA UNIVERSITY LIBRARY

SOMMAIRE

Charles LOISEAU....	*La restauration de la Chrétienté*.....	5
Sherwood ANDERSON	*Frères*.....	30
	Guerre	39
Jules LEGRAS	*Au secours des langues vivantes*.....	44
Edouard GUYOT	*La crise de l'Entente*	61
Michel MERLAY	*Un romancier polonais : Waclaw Berent* ...	69
Waclaw BERENT ...	*La mort du vieux statuaire*	79
Alfred FICHELLE ..	*Prague, ville historique*.....	99

Vie littéraire	118	A travers les Livres	146
Vie théâtrale	124	A travers les Journaux	162
Vie politique	128	A travers les Revues	162

Traduction et reproduction interdites

Prix : 5 francs

SOMMAIRE DES CHRONIQUES

Vie littéraire — Pages

N. DENIKER : *Les tendances actuelles de la littérature nationale yougoslave* ... 118

Vie théâtrale

N. DENIKER : *L'évolution du théâtre national roumain* 124

Vie politique

La situation politique en Bulgarie et la lutte des partis 128

La guerre en Asie-Mineure et la stagnation politique en Grèce 135

Les nouvelles élections en Hollande 138

A travers les Livres — P

Christian SÉNÉCHAL : *Les souvenirs du Kronprinz* 3

A travers Journaux et Revues

La France vue de l'étranger 1

Grande-Bretagne 1

Irlande 1

Allemagne 1

Italie 1

Danemark 1

Tchécoslovaquie 1

Pologne 1

Bulgarie 1

Russie 1

Asie 2

LA VIE DES PEUPLES

Revue de la Pensée et de l'Activité françaises et étrangères

Paraît le 10 de chaque mois en un volume in-8° d'au moins 192 pages

FONDATEUR : A. DE LAPRADELLE

PRIÈRE D'ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE

La Rédaction de la Revue : 2, Rue Lecourbe, Paris (XV^e^) — Tél. Ségur 84-43

L'Administration de la Revue : A la Librairie Guillon, 5, Place de la Sorbonne, Paris (V^e^)

Secrétaire Général : JEAN BONNEROT.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
FRANCE	50 fr.	.... 30 fr.
ETRANGER	70 fr.	.... 40 fr.

P
Fr. Lit.
V

La Revue de Genève

Directeur : ROBERT DE TRAZ

Internationale, mais non internationaliste, la " REVUE DE GENÈVE " est un organe de liaison. Elle groupe des écrivains représentatifs de chaque nation, afin qu'ils s'expliquent. Revue de civilisation comparée, elle donne chaque mois, grâce à des collaborateurs de tous pays, l'image vivante et contemporaine d'un monde où personne ne peut plus s'isoler.

La " REVUE DE GENÈVE " publie des œuvres de Maurice Barrès, Georges Duhamel, Elie Faure, Edmond Jaloux, Daniel Halévy, Camille Mauclair, André Suarès, Albert Thibaudet, Hellens, B. Croce, G. Ferrero, Vilfredo Pareto, G. Prezzolini, Bennett, Joseph Conrad, J. Joyce, George Moore, Shaw, N. Murray Butler, John Erskine, Ch. Macfarland, F. W. Forster, Freud, Thomas Mann, Rathenau, Redlich, Keyserling, A. Kouprine, Milioukov, Remisov, Alexis Tolstoï, Branting, Lange, Nansen, J. Bojer, Per Hellstrœm, Lagerkvist, Masaryk, Bénès, A. Apponyi, I. de Voïnovitch, Markovitch, Unamuno, Madariaga, etc., etc.

	Un an	Six mois	Prix du numéro
France et Belgique (argent français).....	54	28	5 »»

Pour tous renseignements s'adresser à la S. A. des Editions « Sonor », 46, rue du Stand, Genève.

- - LIBRAIRIE STOCK - -

DELAMAIN BOUTELLEAU & Cie — PARIS

155, rue Saint-Honoré (Place du Théâtre-Français) Chèque postal 29.360

LA PLUS GRANDE, LA MIEUX ORGANISÉE ET LA MIEUX SITUÉE DES LIBRAIRIES DE PARIS

Tous renseignements et commodités

TOUS LES LIVRES -- OUVRAGES RARES
RELIURES
SERVICE D'EXPÉDITIONS RAPIDES

Province et étranger

En se recommandant de la VIE DES PEUPLES
demander le service gratuit du

BULLETIN PÉRIODIQUE DE LA LIBRAIRIE STOCK

qui renseigne impartialement le plus souvent par ANALYSES, sur la production trimestrielle de la librairie française.

EDITIONS STOCK

7, rue du Vieux-Colombier. — PARIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Collection « LES DOCUMENTS DU TEMPS »

J. M. Keynès : *Nouvelles considérations sur les Conséquences de la Paix*, (un volume, **6.75**). — Maxime Gorki : *Ecrits de Révolution*, (un volume, **6.75**).

Dans la « BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE »

St. Ed. White : *Terres de Silence*, 8e édition, (1 vol. **5.75**). — Tolstoï : *Guerre et Paix*, seule traduction littérale et intégrale d'après les manuscrits originaux, (6 vol. ch. 400 pages à **5.75**, le vol.). — O. Wilde : *La Maison de la Courtisane*, (1 vol., **5.75**). — *Théâtre*, (3 vol., **5.75**, le vol.,) etc... En préparation : Tourgueneff, *Roudine*. — Andersen, *Contes*, traduction nouvelle.

ROMANS

Marguerite Comert : *Mes Images*, (1 vol., **5.75**).— Prix Northcliffe. — *L'Epithalame* : roman par Jacques Chardonne, (2 vol. ens., **11.50**).

Collection « LES CONTEMPORAINS »

Œuvres et Portraits au XXe siècle. — Chaque petit volume, du prix de **1 franc**, contient une œuvre significative, une notice et un portrait. — André Salmon : *Prikaz*. — Max Jacob : *Le Cornet à Dés*. — Elie Faure : *Les Constructeurs*. — François de Curel : *Le Solitaire de la Lune*. — Prochainement : Œuvres de MM. Cocteau et Giraudoux.

THEATRE

Erieux. — *Théâtre Complet* T. III : *Les Trois Filles de M. Dupont ; Résultat des Courses*, (1 fort vol., **9 francs**). — Edmond Sée : *Un Ami de Jeunesse*.

COLLECTION NOUVELLE DE LA FRANCE DRAMATIQUE

Mademoiselle Pascal, de Martial Piéchaud, **1.50**. — *La Dame de Bronze et le Monsieur de Cristal*, d'Henri Duvernois, **1 franc**. — *Aimer*, de Paul Géraldy, **1.50**. — *Le Débat de Nicolazic*, mystère d'Henry Ghéon, **1.50**. — *Beethoven*, de René Fauchois, **1.75**. — *L'Heure du Berger*, d'Edouard Bourdet, **1.50**. — *Pierre Dupont*, de Lucien Descaves, **1 franc**, etc...

LA VIE DES PEUPLES

LA VIE DES PEUPLES

REVUE SYNTHÉTIQUE

DE LA

PENSÉE & DE L'ACTIVITÉ FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

Tome VIII

SEPTEMBRE - OCTOBRE - NOVEMBRE - DÉCEMBRE

1922

5, Place de la Sorbonne

PARIS (Ve)

LA RESTAURATION DE LA CHRÉTIENTÉ

Parmi les conseils qu'on offre de toutes parts à l'Europe en désarroi, celui d'un retour à « l'esprit de Chrétienté » lui a été donné sous bien des formes, et avec une insistance qui ne paraît guère près de se démentir. Il ne s'agit pas, notons-le bien, d'un rappel de la contribution que le véritable esprit religieux peut apporter à l'apaisement des passions, même nationales, et à l'assainissement des cerveaux dans lesquels la guerre a déposé, comme c'était fatal, maint germe d'immoralité, d'injustice ou de rancune. Ceci est une cause gagnée d'avance : mais on en cherche une plus difficile à défendre. On voudrait nous persuader que les sociétés modernes n'ont fait que changer de ténèbres depuis qu'elles ont perdu de vue le principe de l'unité et de la solidarité de la famille chrétienne, tel que le concevait le Moyen-Age, et qui menait tout droit à investir la Papauté d'une autorité non pas seulement spirituelle, mais politique, sociale et internationale — au néologisme près — sur cette famille. L'assertion, loin d'être nouvelle, paraît plutôt de celles qu'on retrouve périodiquement sous la plume ou dans les discours d'éminents catholiques qui ne sont point satisfaits de leur époque. Mais elle emprunte aux vicissitudes de la nôtre un intérêt qui dépasse le regain d'actualité.

Tantôt cette thèse ressort d'une formule qui se passe de préparations et ne connaît pas les détours : on nous a dit, par exemple, au cours de la « Semaine des écrivains catholiques » de mai 1921, que le réveil de la notion et du sentiment de chrétienté était le seul moyen de procurer la réconciliation des

peuples. Ou bien c'est d'Allemagne que nous arrivent, en termes à peine différents, de vives exhortations, répercutées par la presse et la tribune de congrès catholiques, à restaurer le « christianisme intégral ». Ou encore, c'est d'Italie que nous parvient, élaboré par les constructeurs cérébraux les plus réputés du « Parti populaire », un plan complet d'Internationale politique, à base de « démocratie chrétienne ».

Tantôt, on sollicite notre adhésion à la même idée en commençant par les postulats. N'était-ce point une époque privilégiée que celle où la « paix chrétienne » découlait de l'influence exercée par le Saint-Siège sur les institutions et les mœurs? Les théoriciens modernes du droit international public ont-ils trouvé à nous proposer quelque chose de mieux que les doctrines sur la « juste guerre », d'après Vitoria et Suarez? Et, au fait, sans remonter si haut, pour calmer l'effervescence déconcertante et les anxiétés du moment, ne suffirait-il pas de rouvrir les livres du comte de Maistre, dont la philosophie politique se ramène, au fond, à mettre la chrétienté à la base de la société?

Il y a toujours quelque chose de séduisant dans les renouveaux, même quand on a d'avance un peu peur de les trouver factices. Et d'ailleurs, si l'on observe que cette nostalgie du Moyen-Age, qui semble n'avoir jamais abandonné des esprits religieux d'un certain ordre, s'insinue un peu aussi, de nos jours, dans les milieux littéraires, philosophiques, artistiques, et jusque dans ceux — soit dit sans offenser personne — où le snobisme épie de nouvelles victimes, le mouvement d'idées auquel sont consacrées ces quelques pages mérite déjà d'être étudié pour lui-même. Mais il tire assurément un surcroît d'intérêt de la rapidité et de la hardiesse avec lesquelles ses approbateurs de bonne foi passent de la thèse à l'hypothèse, jusqu'à nous assurer, par exemple « que le rapprochement entre l'Allemagne et la France ne peut être que l'effet de l'influence catholique[1] ». Il justifie bien plus encore notre attention, à considérer la popularité suspecte dont il bénéficie

1. *Documentation catholique* du 21 février 1920, p. 281 et 282.

chez nos ennemis d'hier, parmi les anciens neutres, et, plus généralement, auprès des esprits hantés par l'espoir de fonder en Europe une paix qui ne se ressente à peu près d'aucune façon du conflit dont les responsables se dérobent et de la victoire qui l'a terminé.

Il offre donc tous les titres à un rapide examen.

*
* *

Pour nous adresser d'abord à ceux qui ne se proposent nullement d'apporter la paix aux hommes de mauvaise volonté, ont-ils bien réfléchi que cinq ou six cents ans nous séparent de l'époque où le terme de Chrétienté évoquait une idée précise et vivante? Ou préjugeraient-ils qu'il ne reste pas grand'chose des événements accomplis dans l'intervalle, ni de la Révolution française, ni du mouvement philosophique et critique du dix-huitième siècle, ni de la formation des grands Etats et de l'évolution de la théorie de l'Etat, ni de la Réforme, ni de ce je ne sais quoi dont on assure qu'il a un peu préparé le reste, et qui s'appelle la Renaissance? Défenseurs naturels de la tradition, supposent-ils que la synthèse du travail accompli au cours de ces siècles n'aboutit pas à une tradition, au moins en ce sens qu'elle autorise à élaguer définitivement un certain nombre d'idées ou d'institutions qui paraissaient nécessaires autrefois? Soumis, comme de raison, aux décrets de la Providence, sont-ils en état de nous garantir, à l'encontre d'apparences assez plausibles, qu'elle n'a pas aboli, précisement, ce qu'il leur plaît de vouloir restituer?

Il faudrait, en tout cas, nous apporter un commencement de preuve que l'idée de Chrétienté, en tant quelle peut offrir des ressources organiques et propices à la conciliation internationale, a survécu à l'époque où elle était le plus florissante, et qui toucha à son apogée, je pense, avec les Croisades. Il serait cruel, aujourd'hui, en l'état où nous voyons l'Empire ottoman, de supposer qu'elle ait besoin d'être évoquée par la menace d'une grande puissance islamique pour venir à réviviscence. Mais, passant sur les raisons périmées qui justi-

fièrent la coalition des peuples catholiques contre l'Islam, suivons, s'il se peut, le reflet de cette idée de Chrétienté à travers l'histoire interne de l'Europe, depuis le XVe siècle jusqu'aux temps modernes. Il est vraiment bien pâle, et n'éclaire guère que des conflits, auxquels même la Papauté temporelle a été mêlée.

Ne nous arrêtons même pas à ceux que déchaîne la politique des grands Etats, et, par exemple, à la rivalité séculaire entre les maisons catholiques de France et d'Autriche : l'histoire nous montre, malheureusement, que chaque fois qu'un intérêt national ou dynastique s'est mis en écran devant l'idéal de la fraternité et de la solidarité selon l'Evangile, l'obscurité s'est faite. Du moins, à partir du moment où les courants de sentiment et d'opinion ont commencé à faire sentir davantage leur influence, l'esprit de Chrétienté, auquel on nous rappelle aujourd'hui, s'est-il prolongé à travers les peuples de race différente, mais de la même religion? Pas même. Les catholiques anglais, à de rares exceptions près, n'ont pas tendu la main à leurs coreligionnaires d'Irlande. Ceux de la Cour de la pieuse Marie-Thérèse trouvaient tout naturel de dépecer la Pologne. Les Autrichiens et les Hongrois de 1914 n'ont pas plus épargné la misère des camps de concentration aux Tchèques ou aux Croates catholiques qu'aux Serbes « orthodoxes », sujets de la même monarchie. A-t-on jamais entendu dire que, pendant la dernière campagne de France, les Bavarois et les Westphaliens catholiques aient témoigné aux habitants des régions envahies l'ombre d'un sentiment préférentiel de « co-religion »? Le contraire est attesté par de trop nombreux témoins.

On dira : c'était la guerre. Mais on n'en sera pas moins embarrassé de désigner un homme d'Etat européen, de Richelieu à Metternich, qui, portant le poids des intérêts de son pays, ait songé à faire du catholicisme le principe, l'agent, ou même l'appoint de la paix extérieure. Autre chose, en effet, est de professer qu'un Français, un Allemand, un Anglais, un Espagnol, partageront les mêmes destinées dans une vie future, dont le concept même exclut tout vestige de nationa-

lité, autre chose de s'imaginer que, dès celle-ci, pareille profession de foi puisse inspirer la conduite de ceux qui ont charge d'affaires d'Etat. Et autre chose encore, à plus forte raison, de croire que la communauté de croyance religieuse, et les affinités morales qui en peuvent résulter, suffisent à fonder une République cosmopolite chrétienne, surtout si chaque nation y doit faire un peu figure de grande paroisse et voir le « domaine de César » réduit aux proportions d'un jardinet.

Reste à nous dire que l'époque est grave et que la démocratie, touchant à un stade nouveau, va balayer toutes les institutions, toutes les opinions, tous les préjugés, qui font obstacle à ce grand dessein. On l'a dit, en effet, ou presque. J'avoue ne pas aimer beaucoup cette façon de faire signe aux catastrophes, sous prétexte de les conjurer; elle me rappelle un peu le « Crève donc, société ! » de la pièce du second Empire où Giboyer fait figure de journaliste clérical irréconciliable. Mais, Louis Veuillot lui-même, qui a fourni, assez injustement d'ailleurs, le sujet de cette caricature, n'irait pas jusqu'à nous dire que l'Eglise peut espérer de l'état démocratique cette sorte d'emprise sur la société temporelle qui lui fut toujours contestée par les Monarchies et les Empires. A moins de voir la démocratie, obstinément, sous d'autres couleurs que celles qu'elle a, où prend-on qu'elle se dispose à confier au catholicisme la tutelle de sa souveraineté à peine adulte? Organique, elle offre au contraire tous les caractères d'un gouvernement et d'un état social réfractaires à l'hégémonie confessionnelle. Inorganique, le bolchevisme vient de manifester suffisamment ce qu'elle est.

Au fait, un souvenir contemporain de la grande époque religieuse à laquelle a présidé le concile du Vatican nous fournit un *criterium* assez précis de l'état de l'esprit de chrétienté, au moment où, cependant, dans l'ordre spirituel, fut proclamé et respectueusement accueilli le dogme de l'infaillibilité pontificale. Pour ne point être dogmatique, la question du Pouvoir temporel touchait alors de si près, disait-on, aux intérêts essentiels de l'Eglise, que la prédication, le livre, l'opuscule, la presse quotidienne, en représentaient le sort

comme lié aux destinées même du catholicisme. La cause passionnait certains cœurs au point qu'elle a eu ses martyrs : après tout, pourquoi refuser ce titre, dont se font encore honneur tant de nobles familles françaises, à ces « croisés de Saint-Pierre », aux zouaves pontificaux qui moururent dans les combats de Castelfidardo et de Mentana? Cependant ceux qui, à cette époque, s'émeuvent, écrivent, protestent, s'enrôlent au service de la Papauté temporelle, sont, en définitive, le petit nombre, un noyau choisi, une élite, si l'on veut : ce n'est pas la Chrétienté. Ce n'est pas même la Catholicité, qui, prise en masse, laisse faire les gouvernements, ou plutôt les laisse ne rien faire. Et, quant à ceux qui se livrent à un simulacre d'action, personne ne croira que c'est l'esprit des Croisades qui décide le Second Empire à maintenir une garnison à Rome jusqu'en 1870, ou la chancellerie de Vienne à lutter de tous ses moyens contre les progrès de l'unification italienne. Le sursaut est violent, mais localisé à quelques centres nerveux. L'événement accompli, par la brèche de la *Porta Pia*, la nouvelle Italie entre de plain-pied, et sans soulever de protestation officielle, dans le cercle des grandes puissances.

Et non seulement la Chrétienté d'alors ne réagit point. Celle d'aujourd'hui se désintéresse de la thèse du temporalisme. Et même, s'il arrivait qu'un auteur ou un orateur catholique la reprît à son compte, c'est peut-être du Vatican que lui viendrait le conseil d'employer ses loisirs à des plaidoyers plus opportuns. En tout cas, je ne saurais conseiller à personne, et surtout à aucun Français, de profiter de l'atmosphère cordiale dont sont imprégnés, à ce qu'on assure, les congrès catholiques internationaux, pour rappeler devant des collègues italiens, que, du temps de Pie IX, l'intégrité des Etats pontificaux faisait corps avec le « christianisme intégral ». Esprit de Chrétienté d'aujourd'hui, que nous veut le Moyen-Age?

Au Moyen-Age, quand cet esprit soufflait, il faisait d'abord germer des prières. L'Internationale des Croisades a eu pour source non seulement la foi, mais la ferveur. Aucun esprit vraiment libéral, aujourd'hui, ne trouverait déplacé que des

Allemands, des Belges et des Français se missent à genoux, côte à côte, dans quelque église encore pantelante de l'Artois ou de la Champagne, ou même qu'ils se donnassent rendez-vous devant la basilique de Lourdes. Et quand bien même, par des raisons d'ordre public ou de police, le gouvernement français mettrait obstacle à ces pèlerinages, le seul fait d'avoir pensé à les organiser, et de n'y renoncer que par force, témoignerait déjà d'une certaine confiance dans la réconciliation des cœurs.

Mais nous n'en sommes pas là, et il est bien plus commode de reconstruire la cité chrétienne en discours où quelques idées éperdument générales tamisent à peine un fond de préoccupations positives et souvent d'arrière-pensées politiques. Les gouvernements n'ont pas eu à formuler d'objections contre le rétablissement de certains pèlerinages internationaux, parce qu'on ne leur a rien demandé, et les catholiques allemands n'ont jamais songé à mettre le nôtre dans l'embarras, en sollicitant la permission d'accomplir un acte de piété réparatrice dans un sanctuaire français. Sans doute, à travers les migrations auxquelles donnent lieu les congrès catholiques, particulièrement fréquents dans l'Europe centrale, on discerne des hommes ou des groupes animés du désir sincère de faire œuvre de paix en esprit de religion. Beaucoup d'autres donnent plutôt l'impression de gens assurément honorables, mais qui ne paraissent pas insensibles au plaisir de se déplacer pendant les vacances, de prononcer des allocutions, de faire partie d'un bureau, de défrayer des comptes rendus de presse, bref qui témoignent d'un esprit de Chrétienté plutôt confortable et point réfractaire à la réclame.

En tout cas, on paraît avoir oublié, jusqu'à présent, d'élucider une question qui préside à la matière. Qu'est-ce qu'on entend au juste, de nos jours, par « Chrétienté »? A l'époque où se reportent ceux qui en demandent la restauration, les Pontifes romains n'avaient pas à compter avec la Réforme, et l'Europe, qui s'arrêtait aux frontières orientales de la Pologne, se souciait assez peu du schisme gréco-slave. Depuis, le protestantisme a poursuivi sa carrière, la Russie et la pé-

ninsule balkanique sont définitivement entrées en Europe, et l'Europe elle-même, on s'en aperçoit tous les jours, n'exerce plus sur les autres continents qu'une primauté intermittente, chancelante même peut-être. Certes, nul ne peut prendre sur soi de dénoncer, comme irréalisable, le vœu que forme très légitimement l'Eglise catholique d'attirer à elle les autres communions, et d'aboutir un jour au rassemblement du troupeau autour d'un Pasteur unique. Mais en attendant, force est de convenir que nous sommes en présence de trois Chrétientés, la catholique, la protestante et la schismatique du rite slavo-byzantin, pour négliger les dissidences secondaires. Quand on parle de reconstituer l'édifice chrétien de jadis, est-ce qu'on pense à toutes trois à la fois, ou seulement à la Catholicité?

Remarquons bien que cette aspiration vers l'unité, beaucoup moins raisonnable chez les protestants et chez les schismatiques, n'est étrangère ni aux uns, ni aux autres, à la condition qu'ils en soient le centre. Dans ces derniers temps, notamment, une vague de prosélytisme épiscopalien a déferlé des Etats-Unis sur l'Europe et l'anglicanisme fait des avances au rite byzantin. Un siècle plus tôt, en Russie, certains tsars ont manifesté des dispositions à prendre à leur compte l'idée d'un groupement mystique et politique, social et international, de la famille chrétienne. Il faut lire dans un ouvrage récent[1], très consciencieusement composé, et d'une documentation souvent inédite, l'exégèse de la Sainte Alliance d'après les mémoires de Mme de Krüdener et divers historiens du règne d'Alexandre 1er. Alors comme aujourd'hui, au lendemain des grandes guerres napoléoniennes, il était question d'une « reconstruction de l'Europe », beaucoup de gens avaient un plan à proposer, et l'un des plus qualifiés sans doute, le tsar, s'était laissé dire par la « voyante » qui, sans doute aussi était une intrigante, des choses qui rappellent étonnamment les idées et jusqu'au style de nos modernes Internationales catholiques. Elle lui avait mis dans la tête, en somme, qu'il était prédestiné

1. A. Boudou, *Les relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la Russie au XIXe siècle.* Paris, Plon, 1922.

« à rétablir la société sur les bases du vrai christianisme », et que « le reste lui serait donné par surcroît ». La suite mérite une citation :

« C'est pour répondre à cet appel et préluder à sa « grande mission » que le tsar imagina l'acte de la Sainte Alliance. Est-il éclos spontanément dans sa tête, ou lui a-t-il été adroitement inspiré par Mme de Krüdener? Tantôt elle s'en défend, tantôt elle le donne à entendre. « La Sainte Alliance est l'œuvre de Dieu, déclare-t-elle au professeur Krug, c'est lui qui m'a élue son instrument, c'est par lui que j'ai achevé ce grand œuvre ». Quoi qu'il en soit, Alexandre s'attacha passionnément à son projet « d'inviter tous les peuples à se ranger à l'obéissance de l'Evangile », et il en poursuivit la réalisation avec une volonté inflexible. Le roi de Prusse signa avec entrain, celui d'Autriche, avec répugnance. La plupart s'exécutèrent, les uns à moitié, comme le prince-régent d'Angleterre, les autres sans réserves, comme le roi de France. De la part de tous, ce fut un « acte de courtoisie et rien de plus ». On se contenta de rire sous cape de ce « monument vide et sonore » dont les idées mystiques et le jargon bizarre faisaient une pièce unique dans les annales de la diplomatie, et on ne ménagea pas les quolibets aux « trois mages » qui avaient signé les premiers ».

Le plus piquant, c'est que le pape Grégoire XVI fut invité à signer comme les autres, en qualité de prince temporel, et qu'il eut toutes les peines du monde à se débarrasser des instances de son impérial interlocuteur, qui lui avait dépêché le général Tuyll pour le convaincre. La mission de cet officier était très pressante, et, de plus en plus, d'après les citations du même auteur, on dirait que nos reconstructeurs de Chrétienté, contemporains de la guerre de 1914, sont allés puiser leur éloquence aux sources de cette argumentation de 1816 :

« L'Empereur et ses alliés avaient en vue d'appliquer plus efficacement *aux relations civiles et politiques des Etats* les principes de paix, de concorde et d'amour, qui sont le fruit de la religion et de la morale du christianisme ». Ainsi *maintenir la paix, rallier tous les intérêts moraux* des peuples que la divine Providence s'est plue à réunir sous la bannière de la Croix, tel était le but de l'alliance. Les assurances les plus amicales, travaillaient à tranquilliser l'univers; elles proclamaient le commencement d'une ère nouvelle « moins orageuse pour les peuples et plus propice à l'humanité ».

Si l'on met à part le personnage de Mme de Krüdener, et le rôle qu'elle a joué dans toute cette affaire, il n'est peut-être pas beaucoup plus plaisant de voir un autocrate, au lendemain des guerres de la Révolution et de l'Empire, et à une époque encore imprégnée de droit divin, demander à la mystique le secret « de régler les relations civiles et politiques des Etats » que de voir se livrer à la même recherche, un siècle plus tard, des théoriciens armés seulement de la puissance de persuasion qu'ils s'attribuent, au sein d'une société beaucoup plus laïcisée, en tout cas beaucoup moins disciplinée, et même un peu guettée par l'anarchie.

* * *

Et nous n'avons pas encore abordé l'objection, sinon la plus forte, au moins la plus féconde en aperçus actuels, qui se dresse contre l'idée de découper une sorte de chrétienté politique dans la chrétienté religieuse. Au centre de cette idée se placent tout naturellement, du moins pour les catholiques, la personne et la fonction du Souverain Pontife. Or, sans manquer le moins du monde à la déférence et à la gratitude vis-à-vis du Saint-Siège, pour les services qu'il a rendus de tout temps à la société civile, pour son œuvre humanitaire pendant la guerre, et pour le zèle très sincère qu'il apporte aux œuvres de paix et de réconciliation, il est permis de se demander si l'heure est bien propice à réclamer pour lui une participation officielle et concrète aux ébauches d'organisation internationale. Et, en posant la question, nous ne pensons déjà plus aux réserves formulées tout à l'heure. Notre attention va se porter désormais sur les destinées que cinquante ans d'histoire contemporaine ont faites à la Papauté, considérée dans ses rapports avec l'Italie, où elle a son siège, et d'où elle règne.

La disparition du Pouvoir temporel, dont on observait à l'instant qu'elle s'était accomplie sans que les conséquences en parussent aux grands Etats, même catholiques, dignes de motiver des protestations, remonte à une époque où il était

beaucoup moins question qu'aujourd'hui de poursuivre les coopérations et d'affermir les juridictions internationales. Elle n'a donc pas été envisagée en 1871, au même degré qu'elle le serait à présent, sous l'aspect d'un événement qui engage des intérêts *politiques* internationaux. Mais enfin, supposé même que la Société des Nations eût vu le jour à l'époque où Pie IX était encore un souverain temporel, il y aurait obtenu, comme tel, une place de droit, et sans doute même, *honoris causa*, on lui en eût offert la présidence. En revanche — si tant est que la philosophie de l'histoire puisse gagner quelque chose à ces reconstructions sur hypothèses — on n'aperçoit pas de raisons de croire que le souverain des Etats pontificaux eût été appelé à exercer une magistrature distincte de celle que le Pacte même réserve collectivement aux puissances signataires. Et ce n'est pas encore là le point auquel veulent aboutir ceux qui nous parlent de cité chrétienne, à réédifier sur les plans du Moyen-Age.

A partir du moment où le Saint-Siège est devenu une puissance sans Etats, et où les institutions internationales ont commencé à prendre corps, deux thèses se sont affrontées. L'une, soutenue avec opiniâtreté par le gouvernement italien — il a depuis, peut-être, changé d'avis — consiste à dénier à l'Évêque de Rome l'accès des grandes assises internationales, conférences ou congrès de paix, précisément parce qu'il a cessé d'être une puissance territoriale. Et telle est, sinon la seule raison, du moins la plus décisive, pour laquelle aucun délégué du Pape ne s'est présenté à La Haye, à Versailles, ni aux assemblées de Genève. L'autre thèse, au contraire, argue de cette dépossession pour revendiquer en faveur du Saint-Siège, dont l'autorité spirituelle s'exerce sur deux cent cinquante millions de catholiques, et qui possède tant de titres historiques et moraux à mêler sa voix à celle des dirigeants de l'humanité, une place à côté, sinon au-dessus, des gouvernements assemblés en vue du suprême intérêt commun. A ces titres même, en effet, nous dit-on, s'ajoute celui d'une *impartialité* que n'enchaîne plus désormais le souci de régner sur un territoire, ni de contracter des alliances pour en

assurer les frontières. Spiritualité sans alliage, souveraineté sans servitudes, indépendance sans attaches avec des intérêts nationaux, nous pensons avoir condensé la thèse.

Léon XIII la faisait ou laissait plaider, et il s'était gouverné, au moins en ce qui touche le dernier point, de façon à la rendre attrayante. Evocateur de la démocratie chrétienne, et, par là même, habile à se concilier certaines puissances d'opinion, il ne laissait pas d'être aussi l'ami des gouvernements, et de façon assez impartiale pour qu'on ne pût l'accuser de favoriser l'un aux dépens de l'autre. Il avait trouvé le secret d'un bel équilibre, grâce auquel il put être jugé comme un Pape politique à Londres et à St-Pétersbourg, sans s'aliéner ni les Irlandais, ni les Polonais, et donner au Centre allemand des conseils dont Bismarck se trouva bien, sans nuire à son renom, très mérité, de pontife en sympathie avec la République française. Bel équilibre, oui, mais à une condition, qui dépendait, il le faut bien reconnaître, autant de l'époque et des circonstances contemporaines de son règne que de sa propre volonté. A la condition, qu'entouré d'une Cour italienne, Italien lui-même, assistant aux débuts de l'Italie sur la scène des grandes puissances, il ne donnât tout de même, à aucun degré, l'impression d'être un Pape italien. Il avait incarné le mieux possible — les circonstances aidant, répétons-le, et elles ont bien changé — le « supra-nationalisme » de l'Eglise, et, lui vivant, même son prestige personnel mis à part, et même M. Sonnino par hypothèse à la tête de la *Consulta*, la Société des Nations aurait eu sujet de réfléchir avant de se constituer sans lui.

Il est vrai qu'il avait pris une précaution, d'ordre intérieur, qui corroborait sa politique d'impartialité dans ses rapports avec le dehors, en maintenant le *Non expedit*, autrement dit la prohibition adressée par Pie IX aux catholiques italiens, sous des peines de conscience, de prendre part aux élections législatives. Contre le soupçon toujours possible de subir des influences italiennes, au détriment de son indépendance, même comme diplomate, il avait dressé, si je puis dire, ce barrage, grâce à quoi on ne pouvait l'accuser de s'inspirer des

intérêts de la vie publique en Italie,et l'on devait même reconnaître qu'il faisait pression, de toute son autorité spirituelle et morale, pour détourner les catholiques italiens de s'y intéresser eux-mêmes. Il était difficile d'aller plus loin.

Beaucoup de gens trouvaient même que c'était aller trop loin. Aussi, dès les dernières années du pontificat de Pie X, la situation commence à changer d'aspect. Les catholiques italiens supportent malaisément la contrainte de l'abstention électorale, et qui pourrait les en blâmer? Cette abstention, qui pèse même aux âmes sacerdotales, favorise, d'autre part, les progrès des partis d'Extrême-gauche. Et qui pourrait envisager d'un cœur léger les responsabilités de qui la prescrit? Dès lors, dans la règle de *Non expedit*, la pratique commence à ménager des fissures. L'Encyclique *In fermo proposito* réserve aux autorités diocésaines, compte tenu des circonstances locales, la faculté d'en suspendre l'application. Nous touchons aux élections générales de 1913 qui constituaient la première expérience en Italie d'un mode de suffrage équivalant, ou presque, au suffrage universel. Entre le Saint-Siège et le gouvernement de M. Giolitti intervient un *temperamento* et, par l'effet du « pacte Gentiloni » — du nom de son principal négociateur — les catholiques font pencher la balance, dans plus de deux cents collèges, en faveur des candidats ministériels. Puisqu'ils ont des élus, ils ont aussi des otages. Et, de fait, la majorité de la Chambre nouvelle marque aux intérêts religieux plus d'égards que ses devancières : le projet de loi touchant l'antériorité obligatoire du mariage civil sur le mariage religieux subit un ajournement, et la loi du divorce est renvoyée aux calendes.

Cependant les catholiques ne forment encore, au point de vue électoral, qu'un appoint. Ils se défendent d'être un parti. La formule qu'on a mise, à tort ou à raison, dans la bouche de Pie X: « Des catholiques députés, oui; des députés catholiques, non » semblerait exprimer assez exactement la pensée du Saint-Siège, si déjà l'on ne sentait, même dans les organes qui lui sont d'ordinaire le plus soumis, une certaine tendance à la dépasser. Un article de la *Civilta cattolica*, paru au lende-

main des élections générales, fait pressentir l'avènement du « Parti populaire », lorsqu'il s'exprime en ces termes :

> Nous nous sommes approchés du libéralisme comme le médecin du malade, pour guérir celui-ci, non pour en contracter la maladie. Nous avons tendu la main au libéralisme, comme on la tend aux malheureux qui sont sur le point de se noyer. Et, quand le *Corriere della Sera*, au nom des siens, préconise l'absorption des catholiques par le parti libéral, il est lui-même le malade qui vient causer la mort du médecin; il est le naufragé qui cherche à entraîner son sauveteur à la perdition.

Le « Parti populaire », ou catholique italien, ne s'est officiellement constitué, sans aucun doute, de l'aveu et même en conformité des intentions du Vatican, qu'au début de 1919, pendant la période comprise entre l'armistice et le traité de Versailles. La guerre, de mille façons, en avait mûri les germes : craintes accrues de révolution à l'intérieur; réveil de l'esprit national, pour ne pas dire du nationalisme, chez les catholiques et dans le clergé même; contacts plus fréquents, et inévitables, entre le Vatican et le gouvernement royal; ambitions de personnes et ambitions d'école, car nous allons voir jusqu'où portent celles des hommes qui donnent le ton au nouveau parti. Il est superflu de rappeler la place qu'il a prise au Parlement. On ne conçoit plus qu'un ministère se forme sans son concours. Demain, peut-être, c'est lui qui fera la répartition des portefeuilles, en la personne de M. Meda, ou d'un de ses amis politiques, portés à la présidence du conseil. Et il sera dès lors le *gouvernement*, c'est-à-dire l'organe exécutif de la Monarchie de Savoie, consenti, et, comme l'exige la force des choses, soutenu par le Saint-Siège.

Sans même attendre cette échéance, on peut constater que le « Parti populaire » possède déjà une influence appréciable sur la politique extérieure de son pays, sans parler de celle qu'il exerce par lui-même, et nous dirons à l'instant de quelle façon. On eût pu concevoir qu'il se contentât d'un rôle plus modeste, celui, par exemple, de parti simplement attaché à la défense au Parlement de principes religieux et moraux, ou d'intérêts classés parmi les revendications catholiques, telles

que la liberté d'enseignement et celle d'association pour les Ordres religieux. Ou encore, parti de contrôle ou de redressement, opposé aux lois mauvaises selon son point de vue, prenant l'initiative de bonnes, mais assez désintéressé pour laisser aux autres les joies du pouvoir, il eût évité le risque de découvrir le Saint-Siège, encore qu'il soit bien près de lui et qu'il ait besoin de beaucoup de réserve et de tact pour lui épargner ce risque. Telle était sans doute l'idée de Pie X, quand il refusait d'aller au delà de catholiques-députés.

Mais quoi ! On ne change pas plus le fond de la nature humaine que les lois communes aux partis et aux assemblées parlementaires. On ne règle pas, avec des syllogismes, du fond d'une bibliothèque chargée d'ouvrages de théologie morale, les mouvements de ce je ne sais quoi de libre et de volontaire qu'est nécessairement un parti. Pour que la formule de Pie X servît de « directive » à celui-là, il eût fallu qu'il prît, avec une prudence et une constance intrépides, le contre-pied du cliché que se transmettent les auteurs de déclarations ministérielles : « Nous voulons, messieurs, vivre pour agir ». Vivre sans agir, ou, ce qui revient pratiquement au même, vivre avec des lisières, vivre surtout pour la pure défense des principes, sans aucune recherche de faveurs ni de portefeuilles, c'est une forme d'héroïsme politique qui donne l'idée adoucie du suicide. On ne saurait l'attendre d'un parti qui vient de naître, ni surtout de gens qui, pendant une trentaine d'années, et par obéissance aux prescriptions du Vatican, ont pratiqué l'ascétisme électoral.

Ce qui est piquant, c'est qu'il fût réservé à un homme d'Eglise de faire une éclatante démonstration de cette vérité. Secrétaire général du « Parti populaire » en réalité son âme et son chef, son mandataire attitré, dans tous les cas, auprès des pouvoirs publics, Dom Sturzo, lui a imprimé une direction qui le place, non seulement au premier plan de la scène parlementaire en Italie, mais au voisinage des feux de la rampe de la scène européenne. Il aspire même visiblement à les allumer. Soit qu'il élabore un plan politique et social d'Internationale catholique, soit qu'il parcoure l'Allemagne, l'Au-

triche, la Hongrie et la Hollande pour engager des colloques avec ses co-restaurateurs de « paix chrétienne », soit qu'au retour il fasse acclamer le Centre allemand dans une salle de spectacle milanaise, soit encore que la conférence de Gênes ne puisse se passer de sa présence et de ses suggestions, Dom Sturzo, physionomie déconcertante au gré de nos mœurs françaises, et qui pourrait bien s'inspirer pour de bon, elle, de quelque précédent du Moyen-Age, déborde du cadre italien et marque quelque disposition au gouvernement du monde. C'est un homme de génie, disent beaucoup de ses compatriotes, et même quelques-uns des nôtres. Nous n'y voyons aucun inconvénient, et nous pouvons constater, en tout cas, qu'il sait inspirer à ses admirateurs confiance dans les destinées qu'il a prises en mains. Car, un an à peine après la naissance du « Parti populaire », le *Corriere d'Italia* (4 avril 1920) lui rendait déjà ce témoignage :

« L'affermissement de notre parti n'a pas eu pour seul résultat de modifier profondément le cours de la vie politique italienne. A l'extérieur, et, dans tous les pays civilisés, la répercussion, en a été si vive et il s'en est dégagé une telle puissance d'attraction que, presque partout, le « Parti populaire » italien est considéré comme une grandiose, affirmation idéaliste, associée à une heureuse expérience politique, dont il est permis d'attendre la force et la vertu de dénouer les crises nationales et internationales du moment.

Et Dom Sturzo lui-même, dans la péroraison d'un célèbre discours prononcé à Rome, en la salle de l'*Augusteo*, le 27 octobre 1920, la veille des élections municipales :

« Rome ne peut se désintéresser de la lutte, parce que, dans « Rome capitale » se concentre pour ainsi dire toute la vie politique italienne, et parce que l'impression politique de « Rome capitale » doit être la synthèse vivante et active de tout ce que la nation pense, sent et veut avec énergie. [1]

1. *Corriere d'Italia* du 28 octobre. — Nous ne sommes pas dans les confidences, vraisemblablement moroses, que doivent échanger, des bords du Tibre au sommet du Janicule, les statues de Cavour et de Garibaldi depuis l'avènement du « Parti populaire ». Mais il est permis de porter au compte de la philosophie de l'histoire qu'un demi-siècle plus tôt l'un et l'autre essuyèrent les plus âpres invectives de la polémique catholique des deux continents, pour avoir envisagé « Rome capitale » sous le même angle, et en avoir parlé dans les mêmes termes que Dom Sturzo, prêtre et *condottiere* de l'armée catholique électorale en Italie.

Mais force est bien de penser aussi à une autre Rome, qui projette sa lumière au delà les frontières. Ce n'est pas la lumière de l'Internationale *rouge*, qui tend au nivellement des nations et des classes; ni celle de l'Internationale *verte*, qui tend à la dictature d'une poignée de ploutocrates associés aux sectaires. C'est celle de l'Internationale *blanche*, ou chrétienne, qui, tout en respectant les droits de la vie nationale, s'élève au-dessus des activités économiques, parlementaires et électorales pour projeter les rayons de l'éthique et de la morale chrétiennes.

Comme l'orateur ne parlait pas en surplis et qu'il s'adressait à une réunion publique; comme aussi il eût été tout à fait incorrect de sa part d'affubler l'Eglise catholique du nom d'Internationale blanche, ce n'est point à l'Eglise qu'il pensait, en évoquant l' « autre Rome », celle dont l'éclat va rejeter dans les ténèbres les Internationales rouge et verte. Et donc nous voilà tout près, du moins en formule, de cette « restauration de la Chrétienté » qui emprunte à la mystique juste ce qu'il faut pour faire passer une conception politique, et qui s'apparente suffisamment au « christianisme intégral » des congrès catholiques de Munich et de Graz pour nous donner à douter que cette conception soit inoffensive. Au vrai, on ne fait guère qu'y rattacher, depuis près de quatre ans, une foule d'entreprises de propagande, soit contre le respect dû aux traités, soit en faveur de l'admission inconditionnelle de l'Allemagne dans la Société des Nations, soit même et surtout contre l'« impérialisme » de la France[1].

Dès le mois de décembre 1918, avant même par conséquent que la Conférence de la paix fût ouverte, le *Corriere d'Italia*, devenu depuis l'organe officiel du « Parti populaire » et l'écho attitré de Dom Sturzo, donnait la parole à un collaborateur occasionnel, de façon à lui permettre d'exposer une thèse sur

1. Dans un autre discours, prononcé à Milan le 2 octobre 1920, Dom Sturzo opposant ses conceptions sociales à celles de la Révolution russe, accommodait Lenine de belle manière : « C'est lui qui fait appel à l'ignorance du peuple, toujours à la recherche d'idoles et de symboles (sic); c'est Lénine qui excite les esprits, et qui ouvre, à travers les bouillonnements de la révolution, l'espérance d'horizons nouveaux. Mais, nous Italiens, etc... », Maintenant que la Conférence de Gênes a pris fin, ce rappel d'une page d'éloquence ne risque plus de nuire à la cordialité des épanchements entre le chef du « Parti populaire » et la délégation du gouvernement des Soviets.

la fonction historique et quasi-mystique du Rhin. L'auteur, qui s'est probablement enrhumé aux brouillards des *Niebelungen*, en parle, dans un journal catholique, comme d'un fleuve-Dieu, et le déclare « l'artère sacrée du monde ». Que personne n'y touche, par conséquent, que la France surtout n'y touche point, car « la possession du Rhin est, en soi, génératrice d'impérialisme, comme le serait, par exemple, pour l'Italie, celle de tout le bassin du Danube (sic) ». Du reste, « la France, campée sur le Rhin, cela signifie, dans tous les cas, la servitude et le vasselage de l'Italie ». Considérons plutôt comment l'Entente pourrait venir en aide à une Allemagne « vraiment pacifique et vraiment démocratique ». Tel est l'esprit qui a précédé le « Parti populaire », aux fonts baptismaux. Il a si peu changé qu'un an plus tard (22 février 1920), un autre collaborateur du même organe, envisageant l'hypothèse où la fortune des armes aurait favorisé l'Allemagne, n'hésitait pas à écrire : « Peut-être que la *pax germanica* dont jouirait l'Europe ne serait pas la plus avantageuse, ni la plus agréable. Cependant, sous beaucoup de rapports, elle vaudrait mieux que l'état actuel d'incertitudes, de contestations, de désorganisation, état tel que le voyageur s'imagine être retombé dans une Europe barbare et médiévale (sic) ». Et voilà pourquoi, probablement, ceux qui partagent cette opinion n'éprouvent aucune difficulté à nous proposer des remèdes du Moyen-Age.

* * *

Nous ne disconvenons nullement que l'évolution de la politique catholique en Italie fut en quelque sorte fatale, et peut-être même sommes-nous les témoins trop éloignés ou trop distraits de la situation qui l'explique pour en apprécier toutes les exigences. Ce serait néanmoins une autre exigence que de prétendre que la « Chrétienté » ne s'aperçoive de rien, ou qu'elle ne doive pas trouver dans cette situation nouvelle matière à quelques préoccupations.

Disons d'abord tout net que les nôtres ne vont pas au mode

d'exercice du magistère spirituel de l'Eglise. Il n'est point en cause. Nous croyons, ou nous voulons croire que le Saint-Siège reste souverainement impartial dans le gouvernement de la société catholique, et que les changements qui viennent d'être signalés ne sont à la source d'aucune des déceptions qu'ont pu éprouver, en ces derniers temps, les intérêts religieux français : ni le transfert du siège central de la Propagation de la Foi à Rome, ni la disproportion croissante entre l'étendue de nos œuvres d'Orient et la participation de nos missionnaires aux dignités qui confèrent une légitime influence, ni l'incontestable prédilection qui désigne les prélats italiens aux Délégations apostoliques du Levant. C'est d'autre chose que nous voulons parler. Et comme cette autre chose est affaire politique, nous sommes ici en pleine contingence, en pleine humanité, et par conséquent aussi en pleine liberté de discussion.

Les gens au courant des mœurs romaines diront que, même sous Léon XIII, même sous Pie IX, au temps des plus vives et des plus solennelles protestations du Saint-Siège, les trèves étaient fréquentes dans le *dissidio* ouvert, par les événements de 1870, entre le gouvernement du Quirinal et celui du Vatican. La communauté d'origine, la mitoyenneté topographique, les liens fréquents de voisinage et de cousinage entre serviteurs de l'Eglise et fonctionnaires de l'Etat, la nécessité enfin de ne pas rendre publics certains heurts, en avaient entretenu, sinon légitimé, l'habitude. En tout cas, il y avait place pour les bons offices de ces intermédiaires qui, en Italie surtout, ont la passion — et l'art — d'arranger les choses. Certes, ce que nous voyons aujourd'hui n'est pas si nouveau qu'il peut paraître au premier abord. Et cependant, il y a bien fait nouveau, marquant une étape, une de ces étapes qui supportent difficilement l'idée d'une régression, et qui mènent assez loin, une fois qu'on les a franchies. C'est l'existence, en Italie, d'un parti catholique (quand même il se couvre discrètement de l'étiquette « populaire »), parti qui tient à l'Eglise par ses origines, par ses cadres électoraux, composés en grande partie du clergé, par son esprit, par la personnalité de Dom Sturzo, son chef effectif, et qui tient à l'Etat par le jeu naturel des institutions parlementaires.

Nous connaissons les ressources dialectiques et le raffinement des distinctions qu'on peut employer, et qu'on emploie, en effet, à nous persuader que ce fait nouveau laisse à chacun des deux pouvoirs une entière indépendance. En théorie, cela va tout seul. En pratique, on se demande comment le Vatican pourrait se refuser à des obligeances pour le parti qui groupe les forces catholiques italiennes, qui se flatte de pourvoir à la défense civique de la religion et de la morale, et à qui même il remettrait sa propre défense, en des temps critiques. La question est frivole de savoir si ce parti, jeune, ardent, ambitieux, se privera, avec une invraisemblable abnégation, des avantages qu'il tient de ses deux attaches, ou si, au contraire, il s'arrangera de façon à les mettre en valeur (*valorizzare*) l'une par l'autre. On n'ira tout de même pas jusqu'à nous dire que le « Parti populaire » italien se soit désintéressé du dernier Conclave, ni qu'inversement la Secrétairerie d'Etat au Vatican se désintéresse de la personnalité et des antécédents des hommes appelés à gouverner l'Italie. Lorsque, le 12 mai 1920, l'*Osservatore romano* publie un article qui a fait le tour de la presse européenne, et dans lequel il déplore que le groupe des Populaires au Parlement ait contribué à la chute du cabinet Nitti, ce n'est qu'une indication sans doute, on pourrait aller jusqu'à dire une simple appréciation. Dans l'organe officiel de la Secrétairerie d'Etat, elle a, cependant, un peu plus d'autorité, et sans doute on a voulu l'y mettre, que les chroniques par lesquelles le collaborateur dramatique du même journal rend compte des débuts d'une cantatrice au théâtre Costanzi.

A plus forte raison, s'il advient par la suite, comme c'est le cas aujourd'hui, que M. Nitti promène à travers l'Allemagne des diatribes contre la France, nous pouvons dire au bas mot que, si le Vatican avait pris moins d'intérêt à la politique italienne, il eût été aussi moins exposé à découvrir les sentiments de bienveillance qu'il porte à M. Nitti. A plus forte raison encore, quand le comité directeur du « Parti populaire » invoque le christianisme, et l'Evangile même, pour populariser l'idée d'une Internationale catholique à laquelle

sont ralliés d'avance tous les réfractaires à l'exécution du traité de Versailles, le Vatican peut bien dégager sa responsabilité de cette campagne, et c'est d'ailleurs ce qu'il a fait. Mais ce n'est point un désaveu, et il reste quand même dans les esprits un malaise, à sentir que le même parti, plus près du Vatican qu'aucun autre, et qui se fait aisément de cette proximité une réclame internationale, expose pêle-mêle sa politique et la religion commune à l'univers catholique à la critique des sentiments froissés et des intérêts lésés.

* * *

Ceux qui trouvent le moment propice à une restauration de la Chrétienté paraissent donc, non seulement perdre de vue la gravité de l'anachronisme, mais se placer entre un anachronisme et une anticipation périlleuse. Ils oublient tout simplement que la vieille « question romaine » subsiste, et qu'avant d'innover sur les rapports politiques entre le Saint-Siège et les Nations, il faudrait commencer par la résoudre.

Si encore on nous disait : « Nous allons essayer de préparer l'opinion à accepter, à rechercher peut-être, l'extension du magistère de la Papauté aux grandes affaires internationales, par des réformes qui fassent sentir qu'elle est dégagée désormais de toute attache particulière avec une nationalité privilégiée ». Si la Chrétienté, ou plutôt la Catholicité, était appelée à participer au gouvernement de l'Eglise, nous n'osons dire au prorata de l'importance numérique des groupes nationaux, mais de telle sorte, pourtant, que cette idée de proportionnalité fût introduite dans la composition du Sacré-Collège, dans la répartition des Délégations apostoliques, et pourquoi pas aussi dans celle des nonciatures? L'Eglise est supra-nationale, c'est entendu. Par contre, les hommes ne sont pas supra-nationaux, et, au bout du compte, il faut les en féliciter.

Mais non, la thèse et l'école auxquelles nous avons affaire ne tiennent aucun compte de ce que près des deux tiers du Sacré-Collège, presque tous les dignitaires ou fonctionnaires du Vatican, presque tous les Délégués apostoliques, et les

agents de la diplomatie pontificale sans exception, sont d'origine italienne, avec cette différence qu'autrefois leur qualité de sujets du Pape les désignait tout naturellement à ces postes ou fonctions, tandis qu'à présent la chute du Pouvoir temporel les a fait juridiquement, et sans doute un peu moralement, sujets du roi d'Italie. On ne semble pas non plus s'apercevoir que, l'Italie étant devenue une grande puissance, au lieu de rester une mosaïque de petits Etats, le sentiment national s'y est accru, précisé, et manifeste des exigences naturelles, auxquelles s'associent, depuis quelques années surtout, une grande partie du clergé autochtone et la presque unanimité du clergé missionnaire.

Ce n'est pas nous, c'est l'*Osservatore romano* de 1913, dans un numéro contemporain des élections générales, consacré au commentaire des « catholiques-députés » de Pie X, qui faisait cette remarque pénétrante, dont nous pensons qu'elle n'a pas vieilli :

« En même temps que la force et le prestige d'un Etat, les défiances et les jalousies montent autour de lui, parmi les autres peuples, et il est à redouter que les progrès de la nation italienne n'entraînent, par nécessité logique, une diminution de liberté pour l'Eglise. Etroitement liée au sort d'un Etat puissant par l'emplacement territorial de son siège et par la nationalité de son chef suprême, une Eglise qui s'accommoderait, docile et résignée, à de pareilles conditions, en viendrait à partager toutes les défiances, tous les soupçons, toutes les antipathies éventuelles que pourrait rencontrer dans les compétitions internationales l'Etat arbitre de ses destinées.

Chacun de ses actes serait soupçonné de connivence et de solidarité avec les vues politiques de cet Etat et avec ses intérêts : ses ministres et ses représentants à l'étranger, par le seul fait de leur nationalité, seraient considérés comme autant d'émissaires de la politique nationaliste; chacun de leurs agissements serait soupçonné d'être une manœuvre politique. Le Souverain Pontife lui-même, en sa qualité d'Italien, bien plus, de premier parmi les Italiens, cesserait d'être, aux yeux des gouvernements étrangers, le pasteur suprême et le Maître universel de tous les croyants, pour se muer en un puissant facteur, en un précieux coefficient de l'influence et même de l'hégémonie que l'Etat, grâce à lui, pourrait aspirer à exercer parmi les nations ».

Voilà en tout cas une préface fort doctrinale à la reprise

d'une controverse qui serait déplacée aujourd'hui moins que jamais, et que nous sommes surpris de voir abandonnée — peut-être pour ne pas contrister Dom Sturzo et le « Parti populaire » — par ceux qui demandent pour le Saint-Siège une sorte de réintégration dans le rôle qu'il assumait au Moyen-Age. Il n'y a pas longtemps, et même pendant la guerre, la presse catholique consacrait de longues études à l'internationalisation de la Loi des garanties. Il n'y aurait que des avantages à y penser, en effet, dès qu'on envisage l'éventualité d'une place pour le représentant du Souverain Pontife dans la Société des Nations, à plus forte raison d'une place qui soit de prééminence ou de privilège. Eventualité parfaitement acceptable d'ailleurs, pourvu que les nations soient préalablement consultées on en conviendra, sur le statut qui doit régir les rapports du Saint-Siège et consacrer son indépendance vis-à-vis du gouvernement italien.

Nous ne sommes, jusqu'à présent, que devant trois constatations, entre lesquelles il appartient aux juristes, aux diplomates et aux canonistes d'établir, s'ils le peuvent, un rapport logique. Premièrement la Loi des garanties, œuvre unilatérale d'un Parlement formé à l'école de Cavour, est considérée en Italie comme constitutionnelle, au sens non seulement technique, mais organique et pour ainsi dire vital du mot. En second lieu, le Saint-Siège n'a jamais reconnu cette loi, il veut l'« ignorer », au point même de n'en pas revendiquer certains avantages, d'un ordre pourtant bien intéressant par le temps qui court : par exemple, il ne s'est jamais prévalu de l'article 4, qui réserve en sa faveur, dotation ou indemnité, une créance annuelle, sur l'Etat italien, de 3.225.000 lire. En troisième lieu, pas plus que le Saint-Siège, aucune puissance, catholique ou non, n'a jamais été appelée à faire acte d'adhésion à la Loi des garanties, et c'est tout naturel, puisqu'elle n'est pour le moment qu'une émanation de la souveraineté de l'Etat italien. Nous sommes donc, depuis cinquante ans, devant un statut qui, considéré comme *ne varietur* sur la rive gauche du Tibre, est tenu pour inexistant sur la rive droite, et qui échappe juridiquement à la compétence du reste de

l'univers. Cependant ce qui est en cause c'est l'Eglise romaine, c'est-à-dire une institution qui, par des raisons multiples, a plus besoin encore d'un « statut légal » que la modeste Eglise de France. Il faut arranger cela, ou du moins — car Dieu nous garde de suggestions non autorisées et nous n'avons point à en faire ici ! — il faudrait l'arranger, si l'on pense à définir et à régulariser, soit à Genève, soit à La Haye, la situation internationale du Saint-Siège, qui reste équivoque à Rome.

Ou alors — et ce sera notre conclusion — accommodons-nous de l'équivoque, sans chercher à la grossir par des innovations. Rendons-nous même aux raisons, car il y en a de bonnes, pour lesquelles l'autorité spirituelle du Saint-Siège emprunte tant et de si hauts organes à la sève italienne. Somme toute, catholiquement parlant, nous y avons plutôt gagné. L'esprit que l'Eglise romaine applique au gouvernement des âmes est imprégné d'une sagesse, d'une modération, d'un tact psychologique et pratique qui doivent certainement quelque chose à la partie supérieure du tempérament italien, contenu et affiné par le sentiment sacerdotal. Pour parler très humainement, les catholiques seraient bien avancés, si, au cours des siècles, une lignée de Papes allemands, anglo-saxons ou même français, avaient mis sur la discipline et les commandements de l'Eglise la marque propre aux races plus rigides, plus promptes à la lutte, et, j'allais dire d'une intellectualité moins ductile et moins esthétique.... Ce n'eût probablement été pour le profit ni des fidèles, ni même de la religion. Au surplus, la tradition, qui est une des grandes forces du catholicisme, y aurait certainement perdu, car enfin elle dépend pour une large part de l'homogénéité du gouvernement central, et l'internationalisme, tel que nous le concevons aujourd'hui, l'aurait tarie à sa source.

Par contre, gardons-nous bien de laisser pénétrer dans la politique l'idée que l'internationalisme, propre et nécessaire au Vatican spirituel, ne peut être interprété que par des hommes de nationalité et de tradition italiennes. C'est au fond, et dans la pratique, à quoi nous ramène l'idée de restaurer une Chrétienté qui, par définition, aurait son centre et son chef à

Rome, et qui serait, non plus la société des fidèles, mais une société de Nations. Evidemment, entre ce concept et la réalisation, figure un amoncellement d'obstacles, et nous n'avons fait qu'en signaler quelques-uns. Il n'y a pas de quoi scandaliser l'anticléricalisme, ni faire perdre le sommeil aux hommes d'Etat. Mais la tendance a suffi, et nous nous en apercevons tous les jours, à encourager la résistance aux réparations légitimes, à opposer les prétendus intérêts de la paix et même du christianisme au prétendu « impérialisme » de la France, à cimenter, notamment, entre l'Italie catholique et l'Allemagne, des ententes d'opinion, dont nul ne peut savoir si elles ne contiennent pas le germe d'une entente politique. Cela nous suffit aussi pour marquer de la défiance à l'apologie d'une idée que le Moyen-Age a plus ou moins mise en pratique, sans d'ailleurs l'immuniser contre les déviations et les exploitations contemporaines. Aux hommes de bonne foi à réfléchir. Des autres sera dupe qui voudra.

Charles Loiseau.

FRÈRES[1]

Je suis chez moi à la campagne, et c'est la fin d'octobre. Il pleut. Derrière ma maison il y a une forêt, devant une route, et au-delà les champs. C'est un pays de médiocres collines qui soudain s'épanouissent en plaines. A 20 milles environ, de l'autre côté de la plaine, il y a Chicago, la grande ville. Par ce jour pluvieux, les feuilles des arbres qui bordent la route devant ma fenêtre tombent comme la pluie. Les feuilles jaunes, rouges et dorées, tombent tout droit, lourdement. Une pluie brutale les abat. Il ne leur est point accordé d'étinceler une dernière fois sur le ciel. En octobre, les feuilles devraient être emportées par-dessus la plaine, dans un tourbillon. Elles devraient s'en aller en dansant.

Hier matin, je me suis levé à l'aube, et je suis allé me promener. Il y avait une lourde brume, je me suis perdu. Je suis descendu dans la plaine et remonté sur la colline. Partout je trouvais le brouillard devant moi, comme un mur : des arbres, tout d'un coup, émergeaient, grotesquement. Ainsi dans une rue, tard dans la nuit, jaillissant de l'ombre, les passants apparaissent dans le cercle lumineux d'un réverbère. En haut, la lumière du jour glissait lentement dans le brouillard. Le brouillard bougeait lentement, les cimes des arbres bougeaient lentement. Sous les arbres, le brouillard était dense et pourpre. C'était comme de la fumée sur les rues d'une ville industrielle.

Un vieil homme vint vers moi dans le brouillard. Je le connaissais bien. Les gens l'appellent fou. « Il est fêlé », disent-ils.

1. V. dans la *Vie des Peuples* du 10 août 1922, B. Fay, *Sherwod Anderson*.

Il vit seul, dans une petite maison profondément enterrée dans la forêt. Il a un petit chien qu'il porte toujours dans ses bras. Bien souvent, le matin, je l'ai rencontré qui se promenait sur la route, et il m'a parlé d'hommes et de femmes qui sont ses frères, sœurs, cousins, tantes, oncles, beaux-frères. On n'y comprend rien. Il ne peut pas approcher des gens qui l'entourent; aussi prend-il un nom dans le journal, et son esprit joue avec. Un matin, il me dit qu'il était le cousin d'un homme nommé Cox, qui, à l'époque où j'écris, est candidat à la présidence. Un autre matin, il me dit que le chanteur Caruso avait épousé sa belle-sœur. « Elle est la sœur de ma femme », dit-il, en serrant contre lui son petit chien. Ses yeux gris humides me sollicitaient. Il désirait que je le crusse. « Ma femme était jeune et mince », déclarait-il. « Nous vivions ensemble dans une grande maison, et le matin nous sortions en nous donnant le bras. Maintenant sa sœur a épousé le chanteur Caruso. Il est de ma famille maintenant ». Comme on m'avait dit que le vieillard ne s'était jamais marié, je m'en allai tout surpris.

Un matin, au début de septembre, je tombai sur lui alors qu'il était assis sous un arbre au bord du sentier près de sa maison. Le chien aboya, courut et se glissa dans ses bras. A cette époque, les journaux de Chicago étaient pleins de l'histoire d'un millionnaire à qui son intimité avec une actrice avait causé des ennuis. Le vieillard me dit que l'actrice était sa sœur. Il a soixante ans, et l'actrice dont on parlait dans les journaux en a vingt, mais il parla de leur enfance en commun. « Vous ne pourriez vous imaginer, à nous voir maintenant, comme nous étions pauvres alors », dit-il. « C'est vrai, nous vivions dans une petite maison au flanc d'un coteau. Une fois, pendant une tempête, le vent a presque enlevé notre maison. Comme le vent soufflait ! Notre père était charpentier. Il construisait des maisons solides pour les autres, mais la nôtre, il ne l'avait faite guère solide. » Il secoue la tête douloureusement. « Ma sœur l'actrice a des ennuis. Notre maison n'est pas solidement bâtie », dit-il, comme je m'en allai sur le sentier.

* * *

Durant deux mois, les journaux de Chicago, qui arrivent chaque matin à notre village, ont été remplis des détails d'un meurtre. Un homme a tué sa femme, et, il semble, sans nulle raison. Voici l'histoire, à peu près.

L'homme que l'on juge en ce moment, et qui sera assurément pendu, était contre-maître dans une fabrique de cycles. Il vivait avec sa femme et sa belle-mère dans un appartement, 32e Rue. Il aimait une jeune fille qui travaillait au bureau de la fabrique. Elle venait d'un village de l'Iowa, et, lors de son arrivée, vivait avec une tante morte depuis. Le contre-maître, un homme pesant, hébété, à yeux gris, la trouvait la femme la plus belle du monde. Son bureau était près d'une fenêtre, à l'angle de l'usine, là où commençait l'aile du bâtiment, et le contre-maître, à son atelier, avait sa table près d'une fenêtre. Elle copiait les feuilles de rapport sur le travail fait par chaque homme. Quand il levait la tête, il pouvait la voir assise et travaillant. L'idée entra dans sa tête qu'elle était particulièrement charmante. Il ne pensa pas à essayer de l'approcher ou de gagner son amour. Il la regardait comme on peut regarder une étoile au ciel, ou l'horizon derrière une plaine, en octobre, quand les feuilles des arbres sont toutes rouges ou jaunes d'or. « Elle est un être pur, virginal », songeait-il vaguement. « A quoi peut-elle penser quand elle est là, assise derrière la fenêtre, à son travail? »

En rêve, le contre-maître invitait la jeune fille d'Iowa chez lui, dans son appartement de la 32e Rue, en présence de sa femme et de sa belle-mère. Tout le jour dans l'atelier et la nuit dans sa maison, il conservait son visage en lui, dans son esprit. Assis à sa fenêtre, dans son appartement, il regardait du côté de la voie de l'Illinois Central, et au-delà vers le lac, et la jeune fille était là, à côté de lui. En bas, dans la rue, des femmes marchaient, et en chaque femme il retrouvait quelque chose de la jeune fille d'Iowa. L'une marchait comme elle, l'autre faisait un geste de main qui la lui rappelait. Toutes les femmes

qu'il voyait, sauf sa belle-mère et sa femme, ressemblaient à la jeune fille qu'il portait en lui.

Les deux femmes de sa maison le gênaient et l'embrouillaient. Elles devinrent soudain pour lui désagréables et vulgaires. Sa femme en particulier était pour lui comme une excroissance déplaisante attachée à son corps.

Le soir, après la journée passée à l'usine, il rentrait chez lui, et dînait. Il avait toujours été un silencieux, et, quand il ne parlait pas, nul ne s'en inquiétait. Après le dîner, lui et sa femme allaient au cinéma. Ils avaient deux enfants, et elle en attendait un autre. Ils rentraient dans leur appartement et s'asseyaient. De monter les deux étages avait fatigué sa femme. Elle s'asseyait sur une chaise près de sa mère, gémissant de fatigue.

La belle-mère était la bonté même. Elle tenait lieu de servante à la maison et ne recevait pas de gages. Quand sa fille voulait aller au cinéma, elle agitait la main en souriant : « Allez », disait-elle, « je n'ai pas envie d'y aller. J'aime mieux rester ici ». Elle prenait un livre et restait à lire. Le petit garçon de neuf ans se réveillait et criait. Il voulait sortir de son lit, et réclamait le pot. La belle-mère s'en occupait.

Puis l'homme et sa femme rentraient, et tous trois restaient en silence une heure ou deux avant de se coucher. L'homme faisait semblant de lire un journal. Il regardait ses mains. Il avait beau les laver avec soin, la graisse des cadres de bicyclettes laissait des taches noires sous ses ongles. Il pensait à la jeune fille de l'Iowa, à ses mains blanches et prestes glissant sur le clavier de la machine à écrire; il se sentait sale et mal à son aise.

La jeune fille savait que le contremaître était épris d'elle, et cette idée l'excitait un peu. Depuis la mort de sa tante, elle vivait dans une pension de famille et n'avait rien à faire le soir. Bien que le contre-maître ne comptât pas pour elle, elle pouvait s'en servir d'une certaine façon. Il devint pour elle un symbole. Parfois il entrait dans son bureau et restait immobile sur le seuil un instant, ses larges mains couvertes de graisse. Elle le regardait sans le voir. Elle avait à sa place, dans

son esprit, un grand jeune homme mince. Du contre-maître, elle ne voyait que ses yeux gris qui se mettaient à brûler d'un feu étrange. Ils exprimaient le dévouement, un humble et pieux dévouement. En présence d'un tel homme, elle sentait qu'elle n'avait point à s'effrayer.

Elle désirait un fiancé qui vînt à elle avec un semblable regard dans les yeux. A l'occasion, peut-être une fois tous les quinze jours, elle restait un peu tard au bureau, prétextant un travail à finir. Par la fenêtre elle pouvait voir le contre-maître qui l'attendait. Quand tous étaient partis, elle fermait son bureau, et descendait dans la rue. Au même moment le contre-maître sortait de l'usine.

Ils marchaient ensemble dans la rue jusqu'au tramway. L'usine était dans un lieu nommé Chicago-Sud, et durant leur course le soir tombait. Les rues étaient bordées de petites baraques non peintes, et de visages sales d'enfants. Ils passaient un pont. Deux péniches de charbon abandonnées pourrissaient dans le fleuve. Il allait à côté d'elle, de son pas lourd, cherchant à cacher ses mains. Il les avait frottées avec soin avant de quitter l'usine, mais elles lui semblaient comme de lourds morceaux de métal inutile à ses côtés. Ils ne se promenèrent ensemble que rarement et un seul été. « Il fait chaud », disait-il. Il ne lui parla jamais que du temps. « Il fait chaud, je pense qu'il va pleuvoir ».

Elle rêvait au fiancé qui viendrait un jour, un beau jeune homme mince, riche, avec des maisons et des terres. L'ouvrier qui marchait à ses côtés n'avait rien à voir avec sa conception de l'amour. Elle se promenait avec lui, restait au bureau jusqu'à ce que les autres fussent partis,pour se promener avec lui sans être vue, à cause de ses yeux, à cause de cette étincelle de dévouement dans ses yeux qui en même temps était si humble et la saluait si profondément. A le voir, il n'y avait nul danger. Il ne pouvait y avoir nul danger. Il ne cherchait jamais à l'approcher de trop près, à la toucher avec ses mains. Elle n'avait rien à craindre avec lui.

Le soir dans son appartement, l'homme s'asseyait sous la lampe électrique avec sa femme et sa belle-mère. Dans la

chambre voisine les deux enfants dormaient. Bientôt sa femme en aurait un troisième. Il avait été avec elle au cinéma, et bientôt ils seraient au lit ensemble.

Il restait éveillé, pensant, et entendait craquer le sommier du lit où sa belle-mère se glissait dans la chambre voisine. Il y avait trop de promiscuité dans la vie. Il restait éveillé, tendu, dans l'attente, dans l'attente de quoi?

Rien. Pour le moment un des enfants criait. Il voulait sortir du lit et réclamait le pot. Rien d'étrange, d'inaccoutumé, ni de beau n'arriverait ni ne pouvait arriver. Il y avait trop d'étroitesse, de promiscuité dans cette vie. Rien de ce qui pouvait arriver dans cet appartement ne le stimulerait en rien : ce que sa femme pouvait dire, ses éclats demi-sincères de passion à l'occasion, la bonté de sa belle-mère, qui faisait le travail d'une servante, sans gages. Il restait assis dans l'appartement sous la lumière électrique, faisant semblant de lire un journal, et pensait. Il regardait ses mains. Elles étaient larges, informes, des mains d'ouvrier.

La silhouette de la jeune fille de l'Iowa traversait la pièce. Avec elle il sortait de l'appartement et marchait en silence dans les rues, durant des kilomètres. Il n'était pas nécessaire de parler. Avec elle il marchait au bord de la mer, le long des montagnes. La nuit était claire et silencieuse, les étoiles brillaient. Elle aussi était une étoile. Il n'était pas nécessaire de parler. Ses yeux étaient comme des étoiles, et ses lèvres étaient comme de douces collines qui émergent des plaines sous la lumière des étoiles. « On ne peut pas l'atteindre, elle est bien loin comme les étoiles, » pensait-il. « On ne peut l'atteindre, mais pas comme les étoiles, elle respire, elle vit, et, comme moi, elle est un être humain. »

Un soir, il y a six semaines, le contre-maître de la fabrique de bicyclettes tua sa femme. Maintenant on le juge sous l'inculpation de meurtre. Le soir du meurtre, comme d'ordinaire, il avait conduit sa femme au cinéma ; ils avaient repris le chemin de leur demeure à neuf heures. Dans la 32e Rue, à un coin près de la maison qu'ils habitaient quelqu'un se précipita hors d'un passage, puis s'y rejeta. L'incident peut bien avoir mis dans la tête de l'homme l'idée de tuer sa femme.

Ils arrivèrent au vestibule de leur maison et entrèrent dans un couloir sombre. Puis tout-à-coup et, apparemment sans réfléchir, l'homme prit son couteau dans sa poche. « Si cet homme qui s'était élancé dans le passage avait eu l'intention de nous tuer? » pensa-t-il. Il ouvrit son couteau, se retourna et frappa sa femme. Il frappa deux fois, douze fois, comme un fou. Il y eut un cri, et le corps de sa femme s'écroula.

Le portier avait négligé d'allumer le gaz dans le couloir en bas. Plus tard, le contre-maître décida que là était la cause de son acte, et aussi le fait que la forme noire d'un homme s'était furtivement élancée hors d'un passage et s'était de nouveau précipitée. « Sûrement », dit-il lui-même, « je n'aurais pu le faire si le gaz avait été allumé.

Il restait dans le couloir, il pensait. Sa femme était morte et avec elle son enfant dans son sein. Il y eut un bruit de portes ouvertes dans les appartements supérieurs. Durant quelques instants il n'arriva rien. Sa femme et l'enfant étaient morts... voilà tout.

Il monta en courant. Ses pensées se succédaient rapides. Dans l'obscurité du palier inférieur, il avait remis son couteau dans sa poche, et, comme on le remarqua dans la suite, il n'y avait de sang ni sur ses mains, ni sur ses vêtements. Le couteau, plus tard, il le lava soigneusement dans la salle de bains, quand l'agitation se fut un peu calmée. Il raconta à tout le monde la même histoire. « C'est une agression », expliqua-t-il. « Un homme est sorti à la dérobée du passage ; il nous a suivis ma femme et moi jusque chez nous. Il nous a suivis dans le couloir de la maison, et il n'y avait pas de lumière. Le portier avait négligé d'allumer le gaz ». Bien... il s'était défendu, et, dans la nuit, sa femme avait été tuée. Il ne pouvait dire comment c'était arrivé. « Il n'y avait pas de lumière, le portier avait négligé d'allumer le gaz », répétait-il toujours.

Pendant un jour ou deux, on ne lui posa aucune question particulière. Il eut le temps de se débarrasser du couteau. Il fit une longue promenade et le jeta dans la rivière, dans Chicago-Sud, là où deux péniches de charbon abandonnées pourrissaient sous un pont. Ce pont, il l'avait traversé les soirs d'été, quand

il allait avec la jeune fille prendre le tram. Elle était virginale et pure, lointaine, impossible à atteindre, comme une étoile et pourtant pas comme une étoile.

Puis on l'arrêta. Tout de suite, il avoua, il raconta tout. Il déclara ignorer pourquoi il avait tué sa femme. Il prit garde de ne pas mentionner la jeune fille du bureau. Les journaux essayèrent de découvrir le motif de son crime. Ils essayent encore. Quelqu'un l'avait vu accompagner la jeune fille. On la mêla de force à l'affaire, on imprima son portrait dans les journaux. Ce ne fut que pénible pour elle, car, bien entendu, elle put prouver qu'elle n'avait rien à voir avec l'homme.

* * *

Hier matin, un brouillard épais enveloppait notre village, à la lisière de la ville. J'ai fait une longue promenade de bon matin. Comme je revenais de la plaine dans nos collines, j'ai rencontré le vieillard dont la famille a de si nombreuses et étranges ramifications. Pendant quelques instants il a marché à côté de moi, tenant le petit chien dans ses bras. Il faisait froid, et le petit chien gémissait et tremblait. Dans la brume, la figure du vieillard était indistincte. Lentement il allait en avant et en arrière, avec les nappes de brouillard de l'air supérieur et le faîte des arbres. Il parlait de l'homme qui avait tué sa femme, et dont le nom s'étalait dans les pages des journaux qui nous arrivent de la ville tous les matins.En marchant à côté de moi, il se lança dans un long récit sur la vie que lui et son frère, un meurtrier maintenant, avaient jadis menée ensemble. « C'est mon frère », répétait-il encore et encore, hochant la tête. Il paraissait craindre que je ne le crusse pas. Un fait devait être bien établi : « Nous avons passé notre enfance ensemble », reprenait-il encore. « Vous voyez, nous jouions ensemble dans une grange derrière la maison de notre père. Notre père s'embarqua sur un bateau. C'est de cette manière que nos noms se trouvèrent brouillés. Vous comprenez bien. Nous portons des noms différents, mais nous sommes frères. Nous avons le

même père. Nous avons joué ensemble dans une grange derrière la maison de notre père. Pendant des heures nous restions étendus ensemble sur le foin dans la grange, il faisait chaud, là. »

Dans le brouillard, le corps frêle de l'homme semble un petit arbre noueux. Puis il semble flotter en l'air. Il se balance en avant, en arrière, comme un corps pendu à une potence. Sa figure me supplie de croire l'histoire que les lèvres essayent de conter. Dans mon esprit, tout ce qui concerne les liens de parenté des hommes et des femmes devient vague, s'emmêle. L'âme de l'homme qui a tué sa femme entre dans le corps du petit vieillard sur la route. Elle s'efforce de me raconter l'histoire que jamais elle ne pourra raconter à l'audience, dans la ville, devant le juge. Toute l'histoire de la solitude de l'humanité, celle de l'effort pour atteindre l'insaisissable beauté, essayait de s'exprimer par les lèvres murmurantes d'un vieillard que l'isolement avait détraqué, et qui restait au bord du chemin dans le brouillard matinal, tenant un petit chien dans ses bras.

Les bras du vieillard étreignaient le chien si étroitement qu'il se mit à gémir de douleur. Une sorte de convulsion secoua son corps. L'âme semblait essayer de se délivrer de ce corps, de s'envoler dans le brouillard à travers la plaine vers la cité, vers la chanteuse, l'homme politique, le millionnaire, le meurtrier, vers ses frères, ses sœurs, ses cousins, là-bas dans la ville. L'intensité du désir du vieillard était terrible, et je fus pris de tremblement par sympathie. Les bras se resserrèrent sur le petit chien si fort qu'il en cria de douleur. Je m'avançai et les écartai, le petit chien tomba, il resta à terre, glapissant. Sans nul doute il avait été blessé. Peut-être une de ses côtes était-elle cassée. Le vieillard regarda le chien à ses pieds comme, dans le couloir de la maison, l'ouvrier de la fabrique de bicyclettes avait regardé sa femme morte. « Nous sommes frères », répétait-il encore, « nous portons des noms différents, mais nous sommes frères. Notre père, comprenez-vous, s'était embarqué ».

* * *

Je suis assis dans ma maison à la campagne et il pleut. Devant moi les collines s'abaissent brusquement, puis vient la plaine, et derrière la plaine la cité. Il y a une heure, le vieillard de la maison dans la forêt est passé devant ma porte, le petit chien n'était pas avec lui. Peut-être, pendant que nous conversions dans le brouillard, a-t-il brisé la vie de son compagnon. Peut-être le chien, comme la femme de l'ouvrier et son enfant dans son sein, est-il mort maintenant.

Les feuilles des arbres qui bordent la route devant ma fenêtre tombent comme la pluie. Les feuilles jaunes rouges et dorées tombent tout droit, lourdement. Une pluie brutale les abat. Il ne leur est point accordé d'étinceler une dernière fois sur le ciel ! En octobre, les feuilles devraient être emportées par-dessus la plaine, dans un tourbillon. Elles devraient s'en aller en dansant.

GUERRE

Une femme rencontrée en vagon me raconta cette histoire.

Le compartiment était plein. Je m'étais assis à côté d'elle. Il y avait un homme dans le couloir, qui l'accompagnait; personnage grêle, d'allure féminine, dans un manteau de grossière toile brune semblable à ceux que les charretiers portent en hiver. Il se promenait de long en large et désirait ma place à côté de la femme; mais je l'ignorais alors. La femme avait des traits empâtés, un nez épais. Il lui était arrivé quelque chose. Elle avait reçu un coup ou elle était tombée. La nature n'aurait jamais pu faire un nez si épais et si laid. Elle m'avait adressé la parole en très bon anglais. Je suppose qu'elle était lasse pour un moment de l'homme au manteau de toile brune, qu'elle avait voyagé avec lui durant bien des jours, des semaines peut-être, et qu'elle était heureuse d'avoir l'occasion de passer quelques heures en compagnie de quelqu'un d'autre.

Tout le monde connaît les sensations que l'on éprouve dans un train bondé au milieu de la nuit. Nous roulions à travers l'ouest de l'Iowa et l'Etat de Nébraska. Depuis bien des jours il pleuvait, les champs étaient inondés. Dans la nuit claire la lune se leva, et le paysage vu par la portière était singulier et très beau d'une étrange façon. Vous allez en avoir l'impression: les arbres noirs et dénudés se dressent en bouquets comme d'ordinaire en cette contrée; les mares, où se reflétait la lune, défilant rapidement, à cause de la vitesse du train; le bruit des roues, les lumières dans les fermes isolées, et parfois les grappes de lumières d'un village que le vagon traversait dans sa course vers l'ouest.

La femme arrivait juste de la Pologne ravagée par la guerre. Elle était sortie de ce pays dévasté avec son amant; Dieu sait par quels miracles d'énergie ! Elle me fit comprendre la guerre, cette femme, et elle me raconta l'histoire que je vais vous redire.

J'ai oublié comment la conversation s'engagea. Je ne puis vous dire non plus comment mes sentiments étranges peu à peu s'accordèrent aux siens, bien que son histoire devînt une partie du mystère de la nuit calme du dehors, pleine de sens pour moi.

Une troupe de réfugiés, sous la surveillance d'un Allemand, marchait sur une route en Pologne. L'Allemand était un homme de cinquante ans peut-être, avec une barbe. Je me le représentai comme un professeur de langues vivantes dans un collège de chez nous, disons Desmoines (Iowa) ou Springfield (Ohio). Il devait être résolu et vigoureux, préférer les nourritures plutôt pesantes, comme d'habitude les gens de cette espèce. Il devait aussi être un homme de savoir, son esprit le portant vers les philosophies les plus pesantes. Sa qualité d'Allemand l'avait entraîné malgré lui à faire la guerre. Il avait abreuvé son âme de la philosophie allemande de la Puissance. Faiblement, j'imagine, une autre notion dans sa tête ne cessait de l'importuner. Afin de servir son gouvernement de tout son cœur, il lisait des livres qui pouvaient confirmer son attachement à la terrible et forte cause qu'il défendait. Ayant plus de

cinquante ans, il n'était pas sur le front, mais était chargé des réfugiés. Il allait les chercher dans leur village détruit, et les conduisait dans un camp près du chemin de fer où l'on pouvait les ravitailler. Les réfugiés étaient tous des paysans, sauf la femme (elle était maintenant à côté de moi dans le train en Amérique), son amant, sa mère âgée de soixante-cinq ans. Ceux-ci étaient de petits propriétaires, leurs compagnons avaient travaillé sur leur domaine.

Cette troupe allait sur le chemin en Pologne, sous la surveillance de l'Allemand. Il marchait d'un pas lourd et les poussait en avant. Son insistance était brutale, et la vieille femme de soixante-cinq ans, qui était une sorte de chef pour les réfugiés, était presque aussi brutale dans son constant refus d'avancer. Dans la nuit pluvieuse, elle s'arrêtait. Ses compagnons se rassemblaient autour d'elle sur la route couverte de boue. Comme un cheval entêté, elle remuait la tête, et murmurait des mots polonais. « Je désire que l'on me laisse tranquille ; voilà ce que je désire. Tout ce que je désire au monde, c'est qu'on me laisse tranquille » répétait-elle encore et encore. Alors l'Allemand s'approchait, lui mettait la main dans le dos et la poussait. Ainsi ils avançaient à travers la nuit lugubre, elle recommençant sans cesse à s'arrêter, à murmurer, et lui à la pousser. Ils se haïssaient l'un l'autre de tout leur cœur, cette vieille Polonaise et cet Allemand.

La troupe arriva à un petit bois sur la rive d'un ruisseau sans profondeur. L'Allemand prit la vieille femme par le bras et, la traînant, lui fit passer le courant ; les autres suivaient. Encore et encore, elle répétait ces paroles : « Je désire qu'on me laisse tranquille. Tout ce que je désire au monde, c'est qu'on me laisse tranquille ! »

Dans le petit bois, l'Allemand alluma du feu. Avec une incroyable adresse, en quelques instants, il le fit bien prendre. Il tira des allumettes et des brindilles de bois d'une petite blague de caoutchouc qu'il portait dans la poche intérieure de son manteau. Il sortit du tabac, et, s'asseyant par terre sur une racine saillante, il fuma et regarda les réfugiés serrés autour de la veille femme, de l'autre côté du feu.

L'Allemand s'endormit. Ce fut le commencement de ses ennuis. Il dormit une heure; à son réveil les réfugiés avaient disparu. On peut imaginer ses sauts et sa marche pesante à travers le ruisseau, sur la route boueuse, comme il rebroussait chemin pour rassembler sa bande. Il devait être tout-à-fait furieux, mais non inquiet. La seule question était, il le savait bien, de retourner assez loin en arrière, comme on fait pour retrouver le bétail égaré.

Et alors, quand l'Allemand rejoignit les réfugiés, lui et la vieille femme se mirent à se battre. L'Allemand était fatigué, et pas si fort qu'il le semblait. Il y avait aussi en lui cette vague chose qui l'empêchait de frapper la vieille femme avec son poing. Il la prit par ses maigres épaules et la poussa, et elle tira. Leur lutte ressemblait à celle d'un homme qui essayerait de se soulever lui-même par ses lacets de souliers. Ils se battaient, tous les deux bien déterminés à ne pas s'arrêter, mais ils n'étaient pas forts physiquement.

Alors leurs âmes commencèrent à lutter. La femme, dans le train, me le fit comprendre très clairement, bien qu'il puisse m'être difficile de vous l'expliquer à mon tour. La nuit et le mystère du train en marche m'aidaient à le saisir. C'était quelque chose de physique, la bataille de ces deux âmes dans la faible lumière de la nuit pluvieuse sur la route déserte et couverte de boue. L'air était plein de leur lutte. Les réfugiés se réunirent, ils restèrent là grelottants. Ils grelottaient de froid et de fatigue, sans doute, mais encore d'autre chose. Dans l'air, partout autour d'eux, ils pouvaient sentir quelque chose se passer. La femme racontait qu'elle aurait volontiers donné sa vie pour que cela s'arrêtât, ou pour que quelqu'un allumât une allumette; c'était aussi l'impression de son homme. C'était comme si deux vents avaient lutté, dit-elle, comme si un nuage doux et sans résistance, devenu solide, essayait en vain d'en chasser un autre du ciel.

Puis le combat cessa. La vieille femme et l'Allemand tombèrent épuisés sur la route. Les réfugiés se rassemblèrent au tour d'eux et attendirent. Ils pensaient que ce n'était pas fini encore, ils savaient que quelque chose devait arriver. Leur sen-

timent persista, voyez-vous, ils se serrèrent les uns contre les autres, en pleurnichant peut-être un peu.

Ce qui arriva alors est tout le sujet de l'histoire. La femme dans le train me l'expliqua très clairement. Elle me dit que les deux âmes après la lutte rentrèrent dans les deux corps, mais que l'âme de la vieille femme rentra dans le corps de l'Allemand, et l'âme de l'Allemand dans le corps de la vieille femme.

Ensuite, bien entendu, tout fut très simple. L'Allemand s'assit sur le bord de la route et se mit à hocher la tête, disant qu'il désirait qu'on le laissât tranquille, que tout ce qu'il désirait au monde était qu'on le laissât tranquille; et la Polonaise prit les papiers dans la poche de son manteau. Elle se mit à entraîner ses compagnons, retournant sur la route, brutalement, avec des paroles rudes; quand ils étaient fatigués elle les poussait de ses deux mains.

Après cela l'histoire continuait. L'amant de la femme, qui avait été maître d'école, prit les papiers, et quitta le pays, emmenant avec lui sa bien-aimée. Mais ma mémoire a oublié les détails. Je me souviens seulement de l'Allemand assis sur le bord de la route et murmurant : « Je désire qu'on me laisse tranquille », et de la vieille mère polonaise forçant avec des mots rudes ses compagnons fatigués à marcher à travers la nuit et à rentrer dans leur propre pays.

Sherwood Anderson.

AU SECOURS DES LANGUES VIVANTES !

Après une absence de cinq années, due à la guerre et à une mission consécutive, j'ai repris contact en 1921, avec le baccalauréat et avec les étudiants en langues vivantes. Or, les constatations que j'ai faites alors ont été tellement pénibles que je n'ai pas voulu les publier sans attendre les expériences de 1922 pour les contrôler. Hélas ! cette année m'a montré comme encore plus grave que précédemment la décadence des langues vivantes dans notre enseignement secondaire. Le mal me paraît si profond, il réalise de si triste façon les prédictions que quelques-uns ont faites lors de l'introduction de la méthode directe, que j'ai renoncé à me taire : le cœur serré, car je sais que je ferai de la peine à des amis dont les efforts incessants, s'ils ont été funestes, furent du moins profondément sincères, je veux jeter ici le cri d'alarme. Notre enseignement des langues vivantes, auquel tant d'efforts ont été consacrés, auquel tant d'espoirs ont été rattachés, se meurt rapidement. Il est grand temps, si l'on veut enrayer la décadence, d'envisager quelques mesures de conservation. C'est de ces mesures que je voudrais parler en toute liberté d'esprit, au nom d'une expérience déjà longue et de patientes comparaisons poursuivies à travers le monde.

* * *

A la suite de la fameuse réforme de 1902 a été introduite dans l'enseignement des langues vivantes une modification radicale. Le ministre mit rapidement à la retraite un inspec-

teur général des langues vivantes dont on eût pu craindre l'opposition et nomma à sa place deux nouveaux inspecteurs. L'un d'eux était un homme extraordinaire, passionné pour l'œuvre entreprise; c'était un charmeur dans tout ce que ce mot implique de grâce et d'intelligence; il possédait tous les dons nécessaires pour entraîner, pour convaincre : une culture profonde et large, de la pénétration, de la finesse, un goût exquis, du talent, en un mot, et, en outre, une voix qui, à elle seule était une pénétrante musique. C'est cet homme de premier plan qui a introduit dans l'enseignement des langues vivantes en France la *méthode directe*; c'est lui qui a convaincu les ministres successifs de l'excellence de cette méthode, c'est lui qui a formé ses collaborateurs, c'est lui, enfin, qui a porté à travers tous les établissements secondaires de la France ce qu'il jugeait être la bonne parole de la méthode. Il a été un apôtre — et un martyr au sens propre — et si, comme je le pense, il s'est trompé, il n'en convient pas moins de saluer très bas ce lutteur qui a lutté avec une vigueur si sauvage, et qui, dans la lutte incessante, a fini par briser ses nerfs.

L'introduction de la méthode directe suscita, dès l'abord dans les cercles officiels, un vif enthousiasme. Nos enfants allaient enfin savoir les langues vivantes, ils allaient les parler, ils allaient les lire; ils allaient former leur esprit aux chefs-d'œuvre, si proches, de la littérature étrangère moderne. Le corps enseignant, injustement rudoyé, dès le début, par des mains qui ignoraient combien l'âme de nos maîtres, même les plus modestes, est un instrument délicat, et combien le sentiment du devoir est chez eux dévotement cultivé, se mit à l'œuvre, cependant, avec une ardeur et une ingéniosité admirables. Le nombre des heures consacrées aux langues vivantes fut augmenté, et l'on encouragea, sur une large échelle, les séjours d'écoliers en pays étrangers. Au lieu d'enseigner péniblement, comme jadis, une seule langue vivante, on se proposa d'en enseigner deux. On eût dit qu'un grand souffle printanier passait, réveillant notre enseignement quelque peu endormi. Certes, quelques grincheux, dont je fus, n'hésitèrent pas à crier casse-cou, et cela, dans des rapports officiels; mais on ne les

écouta pas, et l'on eut raison, car l'expérience méritait d'être menée honnêtement jusqu'au bout.

Voici en peu de mots ce qu'était le principe de la *méthode directe*. On devait renoncer à enseigner les langues vivantes par le moyen de la grammaire, des exercices grammaticaux, et par l'usage du dictionnaire. On devait, sans transition, jeter les élèves dans le milieu de la langue étrangère. A cet effet on supprimait, dans les basses classes surtout, radicalement l'emploi du français. La langue vivante devait régner seule dans la classe. C'est en allemand ou en anglais[1] qu'on devait enseigner les déclinaisons, l'accord des adjectifs, la construction, la conjugaison, les éléments de la syntaxe et le vocabulaire. L'usage du français était supprimé en principe : tout au plus pouvait-on lui faire une place modeste à partir des classes moyennes; encore valait-il mieux s'en abstenir ! Ainsi croyait-on en haut-lieu, les enfants apprendraient à *penser en allemand* ou *en anglais*, c'est-à-dire à ne plus interposer le français entre leur pensée et la phrase allemande ou anglaise qui devait la traduire. Ainsi l'allemand ou l'anglais deviendraient pour les élèves, dès les plus basses classes, aussi familiers que le français.

Pour éviter une cause de troubles, l'écriture fut proscrite ou à peu près dans les basses classes où l'enseignement devait être purement oral : n'est-ce pas ainsi que la mère enseigne à son enfant la langue de son pays ? D'ailleurs, les exercices écrits sont encore regardés par la méthode directe comme étant plutôt de second ordre, et tel inspecteur disait, il n'y a pas longtemps, à un professeur, qu'il n'avait nul besoin « de corriger tant de cahiers ».

Tel est dans ses très grandes lignes, le principe de la méthode directe. A ses débuts, on a reproché à la nouvelle méthode de n'être autre chose que celle qui s'enseigne dans les *Berlitz Schools*. Mais la comparaison n'est pas exacte : une école Berlitz cherche à enseigner quelques phrases pratiques; la mé-

1. Etant spécialiste d'allemand, c'est de cette langue que je parlerai plus particulièrement dans cet article.

thode directe vise à enseigner la langue étrangère dans son ensemble et sa complexité, et aucune comparaison ne saurait s'établir entre les deux procédés.

* * *

De la théorie, passons à l'examen des résultats obtenus. Quelle est la situation en 1922, et quels progrès a-t-on réalisés en ces vingt années écoulées depuis la réforme ? Je puis le dire tout de suite : on a réussi, en dépit des efforts énormes imposés aux professeurs, à donner presque le coup de grâce à l'enseignement des langues vivantes. J'ai commencé à examiner des jeunes gens au baccalauréat vers 1892, c'est-à-dire il y a trente ans : or je n'ai *jamais* rencontré chez les candidats d'aussi lamentable ignorance qu'en 1921 et 1922. La décadence, constatée bien avant la guerre, a poursuivi sa courbe inexorable.

Les partisans de la méthode directe n'ont pas été sans s'apercevoir des piètres résultats obtenus, et ils ont fait, l'an dernier, une retraite « stratégique » en substituant à la narration en langue étrangère, une version avec dictionnaire et un thème d'imitation. Le thème, jadis honni par nos maîtres actuels, a été ressuscité par eux sous sa forme la plus élémentaire, et, à mon sens, la moins utile. Or, que constatons-nous au baccalauréat ? La version est ultra-facile : des enfants de dix ans, un peu éveillés, la traduiraient sans faute; en outre, le thème d'imitation, qui reprend une partie des expressions de la version, en donne par là-même la traduction : aussi est-il stipulé que la version sera remise par les candidats avant la distribution du thème. Or, cette version est si mal comprise à l'examen écrit que nulle des copies n'est sans faute, et que la plupart offrent des contre-sens, des non-sens et des âneries. Le mot *Weihnachten* (noël) par exemple, a intrigué un certain nombre de jeunes gens. L'un d'eux prétendait ne pas le trouver dans son dictionnaire, à cause d'une faute d'impression, et l'avait écrit en allemand dans sa traduction; sur mon insistance, il reprit ses recherches;

son doigt passa sans s'arrêter sur *Weih....* et ses composés, et, finalement, le candidat ratura proprement *Weihnachten*, écrivit triomphalement à la place : *forêt de pins*, et me remit sa copie. Le thème d'imitation est à l'avenant, bien que le texte de la version, qui contient les éléments essentiels de ce thème, soit laissé entre les mains des candidats. L'incorrection la plus barbare est ici de règle. Les copies qui ne contiennent que quatre ou cinq fautes sont très rares.

Si maintenant nous passons de l'écrit à l'oral, éliminant ainsi une moitié environ des candidats, ceux qui ne sont pas admissibles, le tableau est encore plus triste. Sur cent candidats admissibles trois ou quatre à peine sont en état de soutenir une petite conversation de caractère élémentaire. Une vingtaine d'autres ne comprennent pas exactement les questions posées en allemand, mais sont capables, en un allemand petit-nègre, de vous donner quelques renseignements simples. Quant aux 75 autres, ils sont incapables d'exprimer quoi que ce soit dans la langue étrangère.

Lorsque les mêmes cent candidats admissibles sont mis en présence d'un court alinéa de prose narrative, voici ce qui se passe : un ou deux à peine lisent le texte et le comprennent; une dizaine d'autres, après deux lectures, l'une à haute voix, l'autre tout bas, sont en état de dire *à peu près de quoi l'on parle* dans ce passage, par exemple : « C'est la description d'un chien », ou bien : « on parle de chevaux et de pâturages », ou bien : « on décrit une prison, un festin », etc., etc. Il reste donc environ 88 candidats : ceux-ci ne voient, dans le texte qui leur est présenté, que des *mots sans lien*. Voilà où en sont nos bacheliers !

Si nous passons maintenant aux questions littéraires, nous tombons dans le vide absolu. Les candidats ne sortent pas de Gœthe et de Schiller, dont ils ignorent d'ailleurs la vie et les œuvres. Quelques-uns ajoutent le nom de Henri Heine ou celui de Lenau; en dehors de cela, plus rien ! Et pourtant si ! Un très bon candidat issu d'un établissement ecclésiastique où, vraisemblablement on n'a pas la superstition de la méthode officielle, m'a sorti les noms suivants :

« Gœthe, Schiller, Heine, Lenau, Kant, et... (je vous le donne en cent !)... Knoblauch... ? [1]

Sur les cent candidats admissibles, les deux tiers au moins sont définitivement admis; un très grand nombre de ces bacheliers seront donc si faibles en allemand que, dans deux ou trois ans, ils ne sauront plus un traître mot de cette langue. Sur eux auront passé impunément huit ou neuf années de méthode directe.

Les constatations faites au baccalauréat sont confirmées par celles que nous pouvons faire sur nos étudiants spécialistes d'allemand. Victimes, dans leurs classes secondaires, de la méthode directe, ils n'ont acquis ni correction véritable, ni habitude de lire un texte avec pénétration, ni facilité pour parler, ni bonne prononciation. Or, peu à peu, le plus grand nombre de ces jeunes gens, travailleurs, consciencieux, mais manifestement mal préparés, passeront les divers certificats de la licence, de la *licentia docendi*. Et, dans des classes modestes de collèges ou de petits lycées, s'installeront des professeurs affligés de fautes de prononciation ou de cécité grammaticale...

Tel est le tableau décevant que présente, en province, l'aboutissement de l'enseignement des langues vivantes. A Paris, où le baccalauréat est fait à la grosse, à la fantaisie d'un corps d'examinateurs souvent hétéroclite, on est moins frappé de ces ignorances parce que le nombre des bons candidats est supérieur à ce qu'il est ailleurs, et fait oublier les non-valeurs. Mais Paris n'est pas typique pour l'enseignement secondaire. Paris opère un drainage des maîtres et des élèves qui assure aux classes une moyenne assez élevée, sinon toujours des têtes de classe remarquables. Au contraire, les seize autres universités françaises fabriquent des milliers de bacheliers qui, les sujets remarquables mis à part, offrent le type du bachelier moyen de l'année présente. Or, ce type de bachelier, s'il n'est pas fameux pour les autres disciplines, est franchement ignorant en langues vivantes.

1. Quand j'ai demandé une précision, l'enfant m'a répondu que Knoblauch était un philosophe catholique; c'est un illustre inconnu.

Jadis, avant la réforme, on accusait nos bacheliers de ne pas savoir d'allemand utile. En réalité, la prononciation des élèves que j'ai pu examiner entre 1892 et 1906 ou 1907 était assez régulièrement bonne; les textes faciles étaient traduits par eux d'une façon convenable. Mais, ces jeunes gens, n'étant pas exercés à parler, ne possédaient qu'une connaissance livresque de la langue étrangère. Lorsque avec ce bagage si mince en apparence, ils allaient passer quelques semaines en Allemagne, ils revenaient parlant un peu, avec une certaine correction, et lisaient l'allemand sans difficulté. Mes étudiants se recrutaient parmi de simples bacheliers, souvent issus de petits établissements, et, dès le début, ils possédaient un minimum de connaissances utiles qui permettait de les former. C'est dire que le fond des connaissances moyennes apportées par les candidats bacheliers était alors relativement solide. Or, après la réforme, les jeunes gens ont eu beau faire des séjours en Allemagne, avoir des lecteurs allemands et de nombreuses heures d'allemand, leurs connaissances sont devenues de plus en plus superficielles, pour s'éteindre tout-à-fait, quand la guerre arrêta les séjours à l'étranger.

Les causes de la décadence constatée dans notre enseignement des langues vivantes à la suite de l'introduction de la *méthode directe* ne sont pas difficiles à pénétrer.

Tout d'abord, la méthode directe exclusive est extrêmement *lente*, parce qu'à ses débuts elle est exclusivement orale, et que, dans la suite, elle donne aux exercices oraux la préférence sur les exercices écrits. Se trouvant en présence de jeunes élèves qui ignorent tout de l'allemand, le maître doit faire appel à toute son ingéniosité pour leur faire acquérir, sans l'usage du français, le nombre indispensable de vocables élémentaires. Il lui faut désigner les objets en en prononçant le nom allemand, et en faisant répéter ce nom par tous les élèves. Ou bien il lui faut dessiner ces objets, ou les mimer par des gestes. Le mot français n'intervenant pas pour faciliter le rattachement, on comprend qu'il faille ici des heures et des heures pour enseigner ne fût-ce que quel-

ques vocables. On est très fier, en revanche, de pouvoir enseigner des verbes. Le maître, par exemple, ferme la porte et dit : « *ich mache die Türe zu* » ; il fait répéter la chose à un élève, puis à d'autres, et ainsi, conjugue l'indicatif présent de *zumachen*. Que les enfants prennent goût à ce tohu-bohu, cela est naturel ; mais que l'acquisition faite ici soit de quelque importance, cela est fort douteux. En tout cas, il faut, pour faire répéter tous ces exercices, un temps énorme.

Si la méthode est *lente*, j'ajoute qu'elle est essentiellement *imprécise*. Cela paraît évident, quand on sait que, d'après elle, l'écriture n'intervient pas pour fixer les formes dans la mémoire des élèves. Tous n'ont pas la même forme de mémoire, et, en particulier, la mémoire auditive, qui seule entre ici en jeu, n'est pas également répandue chez les enfants. En outre, un enfant peut être dur d'oreilles, distrait, d'esprit lent : avec la meilleure volonté, il ne pourra retenir, dans ce cas, les sons exacts que le maître aura prononcés devant lui. Souvent, la syllabe radicale se fixera dans son souvenir ; mais des confusions de préfixes et de suffixes, voire même de voyelle radicale, s'établiront pour lui dans une foule de mots : il confondra *nun* avec *nur*, *nach* avec *noch*, *dorl* avec *doch*, *dann* avec *denn*, *wenn* avec *wann* ; il attribuera un sens fantastique à certains mots qui ont une consonnance rappelant certains autres, ou qui, simplement, n'ont pas été compris exactement lors de leur acquisition en classe. Les *Instructions relatives à l'enseignement des langues vivantes* de 1908, que je discuterais presque phrase à phrase, si j'écrivais dans une revue spéciale, reconnaissent elles-mêmes l'imprécision que je reproche à la méthode directe ; on y lit en effet à la page 6 : « On n'oubliera pas qu'il n'est pas nécessaire que le premier vocabulaire appris par l'enfant soit bien précis. Son vocabulaire français ne l'est pas encore. Tout cela se précisera plus tard, à mesure que l'élève saura plus de mots. » Une erreur candide a présidé à la rédaction de cette phrase, et l'aveu d'imprécision y est, on le voit, fait expressément. L'erreur est celle qui consiste à croire que le vocabulaire de l'enfant n'est pas précis. Or, puisqu'il ne s'agit que de mots simples : papier,

cahier, chat, souris, cheval, pomme de terre, etc., tout le monde sait que chacun de ces mots correspond au contraire dans l'esprit de l'enfant à une forme et à un objet précis. Un enfant de neuf ans ne confond pas un cheval avec un âne, un radis avec un oignon, une feuille de papier avec un morceau d'étoffe. Si donc le maître d'allemand lui enseigne des vocables d'une façon imprécise, c'est qu'il s'y prend mal pour enseigner. Quant à espérer que « cela se précisera plus tard », c'est un leurre généreux, mais c'est un leurre.

Ainsi donc, si la méthode directe est lente, les résultats n'en sont pas pour autant meilleurs : tout au contraire, puisqu'elle aboutit à des résultats *imprécis*, ce qui est la négation même de toute science et la condamnation de toute méthode.

Mais, se demandera-t-on, pourquoi les auteurs des *Instructions*, qui sont des hommes fort intelligents, se cramponnent-ils à une méthode qui donne de si pauvres résultats ?

La raison en est simple. Nous la trouvons exposée tout au long dans les mêmes *Instructions*, à la page 5 :

« Dans cette période (classes de sixième et de cinquième), il s'agit surtout de faire l'éducation de l'oreille et des organes vocaux, et de donner certaines habitudes à l'enfant ; le but est de l'amener, à la fin de la cinquième, à parler directement, sans l'intermédiaire de la langue maternelle. Il va sans dire qu'ici *parler* ne signifie pas être complètement maître de la langue, mais avoir la faculté de se servir couramment du vocabulaire encore restreint et concret qu'il a appris».

Revenant sur cette idée page 6, les *Instructions* déclarent :

« Une autre habitude qu'il faut donner à l'élève de Sixième et de Cinquième, c'est de ne jamais penser en français. Il est nécessaire d'éviter à tout prix que le mot étranger se colle dans sa mémoire à un mot de la langue maternelle. L'enfant doit donc être habitué à comprendre directement, sans faire au préalable une traduction mentale. Ce qu'on lui demande, c'est d'exprimer directement ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il pense ».

Le but essentiel poursuivi par la méthode directe est, comme on le voit, d'éviter qu'un mot français s'interpose entre

chaque vocable allemand employé et la pensée de l'enfant. Or, nous touchons ici à la plus grosse erreur psychologique qui puisse être commise par une instruction ministérielle. C'est que « penser en français » ou « penser en allemand » est une expression probablement vide de sens. Ce qu'on veut dire par là c'est que, parlant telle ou telle langue et en sachant une ou plusieurs autres, on emploie directement, sans intermédiaire, les mots de cette langue, à l'exclusion des vocables qui ont le même sens dans les autres langues que l'on sait également. Or, atteindre ce but, c'est ce qu'on appelle savoir une langue ou parler couramment une langue. C'est donc un point *d'aboutissement* et non, comme le croient les *Instructions*, une *base de départ*. Il est assez naïf de croire que l'enfant ne fait pas usage de la langue maternelle au cours d'exercices de méthode directe : tout au contraire, il *traduit* mentalement en français les vocables allemands prononcés devant lui pour désigner un objet qu'on lui montre. Seulement, au bout de nombreux exercices, et de répétitions sans fin, il arrive à éliminer le mot français, ce qui émerveille les inspecteurs, quand ils passent une demi-heure dans la classe. Cela est si vrai que j'ai vu, de mes yeux, dès avant la guerre, des candidats au baccalauréat *écrire en français* leur narration de langue vivante, pour la traduire ensuite avec l'aide du dictionnaire. J'aurais donné gros pour avoir près de moi l'un des auteurs des *Instructions* de 1908!

Les mêmes *Instructions* attirent spécialement l'attention des professeurs sur la nécessité d'une bonne prononciation. C'est la raison même. Mais, comme elles bannissent de la classe le livre et l'écriture, et font seulement un appel éventuel à l'écriture phonétique[1], elles me semblent ne pas se douter de la difficulté réellement éprouvée par le maître. Celui-ci est obligé de répéter un nombre incalculable de fois le même son avant de le voir répéter correctement par la majorité des élèves. Mais, aucune trace matérielle ne subsistant de ce son, il en résulte pour plus tard des confusions sans nombre.

1. J'ai vu un professeur remplir les cahiers de ses élèves d'écriture phonétique. C'est une douce cocasserie, mais bien dangereuse.

De fait, je n'ai jamais eu de candidats au baccalauréat ou à la licence qui prononcent plus mal l'allemand que ce n'est le cas actuellement.

Si je ne craignais d'allonger outre mesure cet examen critique des principes énoncés dans les *Instructions*, je signalerais les espoirs fondés dans cet opuscule ministériel sur l'enseignement de la grammaire et de la littérature par la méthode directe. J'ai dit précédemment que la littérature est pour les élèves actuels lettre absolument close : il en est de même de la grammaire. Pourtant ici, les auteurs des *Instructions* avaient bien soigneusement dosé la besogne des professeurs dans chaque classe : on lit en effet sous leur plume, (p. 8 et 9) ce joyeux passage : « Dans les deux langues, on enseignera (en Sixième) le comparatif et le superlatif. *On s'arrêtera au futur*, qu'on laissera pour la cinquième... » Ainsi, les pauvres professeurs de langues sont tellement garrotés par les *Instructions* que, s'ils se trompent de date pour enseigner le futur, ils seront pris à partie !...

Un examen attentif des *Instructions* de 1908 nous montre ainsi que nos critiques sur la méthode directe ne sont pas sans fondement. Ce qui frappe dans ces *Instructions*, ce sont d'une part, les développements qui ne tiennent compte ni de la force moyenne d'une classe, ni de l'état de préparation du maître, ni surtout de l'effort surhumain imposé à ce dernier, s'il veut obéir à la lettre à l'oukaze ministériel. En réalité, de pareilles classes seraient de nature à tuer le professeur moyen — s'il ne trouvait des succédanés à la panacée ministérielle. Ces instructions sont rédigées comme pour un professeur génial qui disposerait de beaucoup de temps, et n'aurait qu'un seul élève, également génial. De ce qu'est l'ensemble d'une classe, les Instructions ne paraissent pas s'en douter.

Quant à la psychologie de l'enfant, l'erreur la plus grave que commette à son sujet la méthode directe consiste à supprimer l'usage du français, de l'écriture et de la lecture dans les basses classes. D'abord, les enfants, comme les adultes, ont des formes diverses de mémoire : auditive, visuelle, tactile, etc., et par conséquent, il faut poursuivre le même but par

des moyens divers, et montrer avec précision aux yeux ce que l'oreille peut avoir *plus ou moins mal* retenu. Ensuite, et surtout, les enfants ont une faculté qu'ils perdront avec l'âge : c'est celle de retenir *avec une fidélité absolue* et sans grand effort, des *ensembles de mots que ne relie aucune dépendance logique*, par exemple la table de multiplication. C'est donc dans les premières classes qu'il faudrait faire apprendre, sans délai ni rémission, les choses utiles de la grammaire, ne serait-ce que la liste des verbes forts, et les points principaux de la déclinaison et de la conjugaison. Ces verbes forts, sus d'une façon indélébile, seraient la base la plus solide pour les acquisitions futures de vocables et de syntaxe.

Tout compte fait, les *Instructions* de 1908, dont la doctrine d'ailleurs, a été mitigée dans la suite, s'appuient sur des conceptions purement théoriques et qui ne reposent que bien peu souvent sur la réalité. Par là s'explique le gâchis qu'elles ont produit.

***

Quelle est l'attitude du corps enseignant en face de cette méthode directe? Les grands chefs, initiateurs de la méthode, ne se tiennent pas encore pour battus. Bien qu'ils aient fait diverses reculades et introduit des tempéraments dans la pratique de la méthode, ils n'en sont pas moins extrêmement sévères sur la doctrine. On raconte qu'un inspecteur général, ayant assisté à des classes de langues vivantes tout à fait remarquables dans un lycée de province, félicita chaudement le professeur. Mais celui-ci, emporté par la joie de son triomphe, s'écria inconsidérément, dans son juvénile enthousiasme, qu'il a employé sa méthode à lui, et non la méthode officielle. « — Monsieur, aurait répondu sévèrement l'inspecteur, si pareille chose vous arrive l'an prochain, je vous ferai passer dans un petit collège...» Je veux croire que c'est là une pure anecdote, mais elle caractérise à merveille l'état d'esprit autoritaire qui a présidé à l'introduction de la méthode. Cette intransigeance rappelle la dictature du bolchevisme.

Lénine et Trotski, eux aussi, sont intransigeants sur les principes communistes, malgré le naufrage de leur malheureuse expérience. Ils veulent faire le bonheur de la Russie et du monde. Tels sont nos maîtres actuels, toutes proportions gardées; avec eux aussi, il faut montrer patte blanche : autrement, ils ne sont pas tendres pour les dissidents.

Cette attitude des chefs détermine celle des subordonnés. Un certain nombre de professeurs sont, sans aucun doute, partisans convaincus de la méthode directe. Ils ont été vite promus, et, dans des postes importants, travaillant sur des élèves intelligents, dont un certain nombre font des séjours en Allemagne, ils ont de bonnes classes. Ce sont celles-là qu'on montre aux visiteurs. En dehors de ce petit nombre d'élus, et de quelques arrivistes, flatteurs du pouvoir quel qu'il soit, la masse énorme des professeurs de tout rang et de tout poil qui enseignent l'allemand, se trouve désorientée. Ces braves gens savent que, malgré leurs efforts, les élèves leur arrivent chaque année plus mauvais. Néanmoins ils persévèrent, peu soucieux de s'attirer, par des innovations, les foudres inspectorales. Quelques-uns, très malins, font leur classe en français, mais préparent des « manœuvres d'inspection » : ouverture et fermeture des portes ou des fenêtres, mouvements d'ensemble, etc., qui entrent automatiquement en jeu dès que « Monsieur l'Inspecteur général » apparaît au seuil de la classe. Je dis que ces professeurs sont des malins, car l'Inspecteur, ravi de cet ensemble, de ces mouvements, de ces manœuvres, se déclare satisfait et note favorablement les collègues assez psychologues pour avoir réussi cette comédie.

Nous constations ainsi, du haut en bas de l'enseignement des langues vivantes, d'un côté le ton impératif, la menace de sévir en cas d'écart, de l'autre côté, l'hésitation générale, la dissociation des professeurs, et, ce qui est plus grave, un dégoût croissant d'un métier dans lequel, si compétent qu'on puisse être, on ne peut arrêter cette course à l'abîme où nous entraîne l'aveuglement de ceux qui détiennent les nominations et l'avancement. Dans ce grand corps,

où l'on travaille avec tant d'ardeur, se perd ainsi peu à peu le sentiment de la sincérité, de l'ardeur personnelle, et je sais plus d'un maître qui avoue travailler machinalement, sans espoir et sans foi.

Cette situation doit comporter un remède. Il est du plus haut intérêt de la nation que la France apprenne et apprenne bien les langues étrangères. Que faut-il pour atteindre ce but?

A mon sens, il faut très peu de chose. Il suffirait d'abord que, sans rédiger de nouvelles instructions, les inspecteurs généraux reconnussent qu'ils ont fait en partie fausse route. Il suffirait que, discrètement, sans à-coups, ils remontassent le courant qu'ils ont malencontreusement établi. La première mesure à prendre serait de reconnaître le mérite des professeurs d'après les *résultats* obtenus et non pas d'après leur fidélité à la méthode officielle. Peut-être y aurait-il là, pendant quelques années, une diversité apparente des méthodes pratiquées. Un administrateur me disait à ce propos que cette situation serait dangereuse pour les élèves qui, passant d'un lycée à un autre, trouveraient dans le second une méthode différente de celle qui est appliquée dans le premier. Mais cette objection ne vaut pas pour la situation que je projette : elle s'applique, au contraire, exactement à l'état actuel des choses, car les classes à méthode directe sont autant d'œuvres d'art; le professeur y doit savoir exactement quels mots, quelles règles ou parties de la grammaire sont connus des dix ou vingt enfants qu'il suit depuis plusieurs années. Par conséquent, un nouveau venu n'est jamais au courant de la classe nouvelle où il entre; il sait plus et moins que ses nouveaux camarades et, par suite, une partie de l'enseignement donné en langue allemende doit lui échapper, puisque cet enseignement est calculé pour un ensemble préparé autrement qu'il ne l'a été lui-même. Mais si au contraire l'enseignement n'est plus pédantesquement donné dans la langue étrangère, le nouveau venu se mettra vite au courant, quelle que soit la méthode, quels que soient les exercices employés par le maître.

Je voudrais donc, comme mesure transitoire, d'abord de la part des inspecteurs, beaucoup d'indulgence sur les principes et beaucoup de sévérité sur les résultats. Je voudrais voir se desserrer l'étau moral qui étrangle nos collègues de l'enseignement secondaire. Je voudrais surtout éviter le funeste coup porté à notre enseignement par la brutalité du changement réalisé par la réforme de 1902 et les *Instructions* de 1908. Il est essentiel de regagner la confiance des professeurs, il est de toute nécessité de leur redonner du cœur à l'ouvrage, et, pour cela, de ne plus les séparer en justes et en damnés, selon qu'ils sont plus ou moins fidèles à la méthode directe. Je voudrais que les grands postes soient indifféremment confiés à des partisans convaincus et heureux de la méthode directe, aussi bien qu'à des adversaires également heureux de cette méthode. Je voudrais qu'on tienne compte surtout de la valeur pédagogique du professeur. Je sais des maîtres qui, dans de tout petits postes de collèges, forment des élèves d'élite : ce sont ces hommes là, légers de parchemins, mais lourds d'expérience, que je voudrais voir aux postes périlleux, mais honorifiques et lucratifs.

Ainsi, peu à peu, grâce à une large tolérance de principe et à une étude acérée des résultats, le personnel enseignant des langues vivantes reprendrait confiance en lui-même et dans ses chefs. Les conséquences heureuses ne tarderaient pas à se faire sentir.

Alors s'établirait peu à peu la méthode qui semble rationnelle pour réaliser l'enseignement des langues vivantes tel que nous le concevons en France. Dans cette méthode, on n'aurait garde de renier les conquêtes du passé, et parce que l'offensive a été malheureuse, de vouloir revenir au *statu quo ante*. C'est que la méthode directe, n'est nullement méprisable. Elle n'est devenue nocive que parce que des esprits généreux, mais trop souples pour sentir les heurts de la réalité, en ont voulu faire la panacée universelle. En réalité, la méthode directe est excellente comme méthode *d'appoint* et de *contrôle*. Je n'ai, pour ma part, jamais com-

pris sans elle l'enseignement d'une langue vivante. Seulement, il faut la remettre à la place qui lui convient.

Le français, comme langue d'enseignement, ne doit pas plus être craint dans les basses classes que dans les autres; la grammaire théorique, avec ses paradigmes et ses exceptions, reparaîtra dans les classes, mais elle sera d'autant mieux accueillie que le maître saura mieux en résumer, en varier, en simplifier l'expression. Les exercices d'autrefois reparaîtront également : versions, thèmes, narrations, résumés oraux et écrits de lectures, etc.

Mais en face de tout cet attirail du « vieux jeu », la méthode directe reprendra sa place. En fin de classe, elle utilisera, à propos d'un texte, les connaissances précédemment acquises, elle exercera la sagacité des enfants, heureux d'avoir, pour un quart d'heure, un rébus à deviner; elle fixera dans les jeunes esprits le rythme et les sons de la langue étrangère. C'est par exemple lorsque les enfants auront appris par cœur « *Ich mache zu, du machst zu,* » etc., qu'ils pourront utilement, en fin de classe, figurer par des mouvements l'expression de ce verbe.

Ainsi, le but vers lequel on évoluerait lentement serait celui d'un enseignement largement grammatical et littéraire couronné par des exercices excluant totalement (sauf pour le contrôle) l'emploi de la langue maternelle. Les leçons de littérature trouveraient ici aisément leur place, depuis qu'on ne perdrait plus son temps à figurer le vocabulaire et la conjugaison par des exercices compliqués et vains. Dès les classes élémentaires, les élèves sauraient les verbes forts, les règles d'accord, celles de la construction et les éléments de la déclinaison. Quoi de plus facile ensuite que d'accrocher à ces fermes assises un abondant vocabulaire et l'habitude de former des phrases? On leur ferait lire de préférence des textes de prose, plutôt que des chefs-d'œuvre classiques. On les intéresserait, on les tiendrait en haleine; il n'y aurait plus, comme c'est le cas aujourd'hui, d'élèves incapables de suivre la classe, faute de comprendre l'allemand. Bien plus : on formerait dans une

classe plusieurs groupes, et les meilleurs élèves seraient utilisés, sous certaines conditions, pour faire « répéter » leurs camarades plus faibles.

Telle est l'œuvre saine, joyeuse, honnête, que je rêve pour notre corporation. La classe de langues vivantes cesserait d'être l'heure d'ennui ou de brouhaha vide : elle serait l'heure où l'on vit réellement, où la pensée enfantine se trouve en face d'une chose vivante, que peu à peu, elle pénétrera, et qu'elle fera sienne sans effort disproportionné à son âge. Je ne suis donc ni un réactionnaire ni un ennemi juré de ceux dont l'erreur a tué en France l'étude des langues vivantes. Je veux collaborer avec eux en toute sincérité, prendre à leur expérience ce qu'elle a donné d'utile, et rebâtir le reste modestement, prudemment, sans à-coup, mais avec une foi large et tolérante, qui créera des merveilles.

Jules LEGRAS.

LA CRISE DE L'ENTENTE

Pour la première fois depuis huit ans, il y a entre le gouvernement britannique et le gouvernement français, sinon rupture, du moins perte de contact. L'unité d'action qui avait pu être maintenue aux heures de guerre où les deux états-majors avaient sur la conduite des opérations les conceptions les plus opposées, aux heures où s'élaborait le traité de paix et où chacun des deux alliés se faisait de l'Europe de demain, une idée différente, cette unité vient, à propos d'un détail de procédure, de prendre fin. Ne croyons pas d'ailleurs que l'affaire du moratoire, quelque importance qu'elle revête, ait suffi à déterminer la crise : celle-ci a des racines psychologiques, historiques, économiques autrement profondes; et seuls quelques esprits superficiels pour qui la politique n'est faite que « d'accords » et de « combinaisons » pouvaient s'imaginer qu'une forme d'union subie par deux pays dont la constitution économique ne se ressemble en rien, à qui: passé, présent, avenir apparaissent sous un jour différent, non seulement durerait, mais assurerait à un monde qui cherche sa voie la paix dont il a si profondément besoin. Nous nous trouvons aujourd'hui en face d'une situation nette, et l'on peut dire que c'est tant mieux. Plutôt un franc divorce que cette succession d'embrassades et de coups d'épingle. Chacun des deux conjoints va pouvoir rentrer en lui-même, faire son examen de conscience; son *mea culpa* s'il y a lieu. La France verra enfin l'Angleterre telle qu'elle est, non telle qu'elle la souhaite; et vice versa. Cesser de loger dans le cerveau d'autrui ses propres pensées, ses propres désirs, c'est déjà faire un pas

sur le chemin de la sagesse, sur le chemin qui doit finalement mener au libre accord des cœurs et des intelligences.

Si entre la France et l'Angleterre les ponts sont momentanément rompus, si chacun des deux pays risque un isolement qui peut être, nous le montrerons, redoutable, ce n'est pas, cela va sans dire, parce qu'ils n'ont pu s'entendre sur les modalités de livraison de quelques tonnes de charbon ou de quelques stères de bois. Le *Times* a raison lorsqu'il écrit que jamais, dans des circonstances dramatiques, négociateurs ne se sont montrés aussi inférieurs à leur tâche. Jamais l'amour propre, la vanité blessée, le désir de compter à tout prix un « point » sur l'adversaire n'ont davantage influé sur des décissions dont pouvait dépendre le salut économique, la paix sociale de tout un continent. Jamais les conducteurs de peuple n'ont fait preuve d'aussi peu d'imagination constructive. Mais M. Lloyd George et l'actuel président du Conseil français (sans parler de M. Schanzer et de M. Theunis) n'auraient pu déchaîner dans leur pays respectifs les très réels mouvements d'opinion qu'on a vu s'y manifester si, au cours des négociations, ils n'avaient été hantés que par l'idée de se jouer un bon tour. Leur politique peut ne conduire à rien sinon à la décomposition de l'Europe, elle peut sacrifier délibérément l'avenir au présent, il n'en est pas moins vrai — et c'est là ce qui rend la situation paticulièrement grave — qu'elle tient compte, et des droits, et des intérêts profonds des nations qu'ils administrent. L'Europe appauvrie, affamée, sans crédit, sans monnaie, sans échanges ne peut plus être sauvée que dans un grand coup d'aile de ses gouvernants ; mais, sur un plan simplement terrestre, sur le plan du droit, des traités, du commerce... et des réclamations du contribuable, M. Poincaré et son collègue anglais ont, comme disent nos voisins, *a very good case*.

L'un des avantages de la crise actuelle, disions-nous, c'est de permettre enfin à la France de voir l'Angleterre telle qu'elle est. La note Balfour, sur la compensation des dettes, a été à cet égard d'un effet excellent. Jusqu'ici nos hommes politiques, nos journaux, les éléments les plus intelligents de notre opinion posaient comme principe qu'il y avait, non pas une, mais

deux Angleterres; d'un côté l'Angleterre conservatrice, conduite par des hommes de vieilles familles, *gentlemen* élevés dans les saines traditions et qui ne confondaient pas la politique avec les affaires : celle-là était fidèle à l'Entente et était prête à nous suivre jusqu'au bout dans toute action que la non-exécution du traité nous amènerait à exercer contre l'Allemagne; d'autre part, un fouillis d'éléments relativement nouveaux : industriels, financiers, ouvriers, puritains à tendances humanitaires, qui ne demandaient qu'à passer l'éponge sur le crime commis en 1914 par l'Allemagne et cherchaient à reprendre avec ce pays, par sensiblerie ou par intérêt, les relations momentanément interrompues. Au-dessus de tout cela, nous aimions à placer la figure, décevante, d'une diabolique souplesse, trahissant tantôt un parti, tantôt l'autre, ou tous à la fois, de M. Lloyd George. Depuis le note Balfour il nous faut déchanter. Ce n'est plus un politicien de hasard, un de ces champignons poussés en une nuit sur le fumier démagogique, qui vient de ruiner notre plan : c'est le plus bel esprit qu'ait produit en ce dernier quart de siècle l'Angleterre conservatrice, celui que l'une des deux grandes Universités du royaume s'honore d'avoir eu à sa tête, un philosophe et un gentilhomme. Lord Balfour semble, sur cette question vraiment cruciale des dettes, aller même beaucoup moins loin que Lloyd George, lequel, j'en ai acquis la conviction lors de ma dernière enquête, était disposé à se montrer assez accommodant. Déjà à Washington, à propos des armements navals, le même Balfour avait mis dans une mauvaise posture notre délégation d'ailleurs réduite à sa plus simple expression; à qui donc désormais se fier si notre action est paralysée, en matière de réparations, par celui qui reste le cerveau du parti conservateur?

Le moment est donc proche où, lorsqu'ils parleront d'une politique qui s'oppose à la nôtre, nos journaux écriront, non plus « Lloyd George », mais « l'Angleterre ». Et cela vaudra mieux. Le brocart, l'épigramme, la caricature ont tenu trop de place dans nos discussions d'après-guerre, et le ricanement pourrait, sans dommage, faire place en cette heure où la fa-

mine gagne de l'est à l'ouest, où des empires sont à vendre à l'encan, à l'observation patiente et lucide. Il est vraiment trop facile de voir dans les décisions prises par l'Angleterre, en tant qu'elles blessent nos plus légitimes intérêts, l'effet d'un plan machiavélique dressé par son Premier Ministre. C'est, en tout cas, faire preuve d'un bien faible pouvoir d'analyse psychologique. Loin de provoquer les événements, M. Lloyd George est de ceux qui les subissent ; loin de devancer l'opinion, il la suit. Et il n'est pas paradoxal de dire que, si nous voulons continuer à être exactement renseignés sur l'état de celle-ci, nous devons souhaiter son maintien au pouvoir. Nous pouvons rêver d'un nouvel équilibre européen, d'autres amitiés, d'autres alliances ; passionnément dévoués à la cause de l'Entente, nous estimons nous-même que celle-ci, surtout sous la forme que certains prétendaient lui conserver, ne constitue qu'un arrangement provisoire ; mais du moins, si une collaboration avec l'Angleterre semble encore momentanément indiquée, considérons celle-ci avec ses muscles, avec son cerveau, avec son vrai visage et n'en faisons pas une construction purement idéale, flattant nos goûts et nos préjugés.

Notre appréciation du présent, notre sentiment de l'avenir diffèrent profondément. C'est là un fait contre lequel nous ne pouvons plus rien. La France pourra accuser l'Angleterre de violer la foi des traités, l'Angleterre pourra taxer la France d'impérialisme ; ce seront clameurs vaines. L'impérialisme français, s'il en est un, a ses sources dans la notion d'une insuffisante sécurité ; le soi-disant amoralisme britannique n'est que l'expression du vouloir-vivre de la nation. Il s'agit là de phénomènes d'une nature quasi physiologique contre lesquels la raison perd ses droits et contre lesquels se brisent toutes les invectives. L'Allemagne a cessé, aux yeux de l'Angleterre d'être une grande puissance ; elle en reste une pour nous. L'Allemagne militaire, proclame chaque jour l'Angleterre, n'a plus de canons ni de mitrailleuses, instruments sans lesquels la guerre est impossible, l'Allemagne économique n'a plus de monnaie, instrument sans lequel les achats de matières premières ne peuvent être effectués ; à quoi nous répondons

que *l'esprit* militaire est chez nos anciens ennemis toujours intact, que les usines germaniques donnent leur plein rendement, et qu'entre une industrie de paix et une industrie de guerre les frontières sont incertaines. Ainsi nous raisonnons *sur des plans différents*, sans que se produise *le fait brutal* qui pourrait nous départager. Tout devient affaire de nerfs et de sensibilité; ce ne sont pas tant nos buts qui diffèrent, c'est notre optique, ce sont nos instruments de mensuration. Mais le temps presse, et nous mourons les uns et les autres d'avoir trop raison.

L'Angleterre a, on ne peut le nier, un sentiment plus vif que nous de la détresse économique de l'Europe et des remèdes qui pourraient y mettre fin. Etant donnée sa structure, il ne peut en être autrement, et ce sentiment, qui traduit des besoins, n'est à aucun égard désintéressé. Le système économique français tend à devenir depuis la guerre un système fermé; de même qu'en 1830 l'Angleterre a sacrifié son agriculture à son industrie, de même la majorité conservatrice sur laquelle s'appuient les gouvernements français qui se sont succédés depuis l'armistice a fait passer les intérêts ruraux avant les intérêts industriels; l'avenir dira si cette politique a été sage ou à courte vue; il est indéniable qu'elle a été pratiquée. Je ne veux pas dire que l'industrie française a été condamnée délibérément à mort; mais le haut prix de la main-d'œuvre, conséquence du haut prix des denrées, la rendent inapte à la conquête des débouchés extérieurs. Grâce aux tarifs douaniers qu'ils ont su imposer au gouvernement, nos industriels ont pu cependant conserver, tant bien que mal, le marché national. Une pareille organisation n'est pas faite pour engendrer ou développer dans la masse du pays ce que l'on pourrait appeler une *mentalité européenne*. Soyons francs : personne ne se sent directement touché chez nous par la déconfiture, économique ou monétaire, de la Russie, de la Pologne, de l'Autriche, de l'Allemagne. Notre inconscience, à cet égard, touche parfois à l'absurde. Ne voit-on pas chaque matin tel de nos quotidiens annoncer triomphalement la baisse du mark,comme s'il s'agissait d'une nouvelle victoire remportée sur l'Allemagne, alors

qu'il ne s'agit, hélas, que de l'avilissement de la monnaie dans laquelle nous pourrions être payés? Le désir de reconstruction mondiale n'est chez nous qu'une aspiration idéale, le sentiment d'une solidarité européenne reste confiné dans les parties nobles de l'individu : ni l'un ni l'autre ne traduisent des besoins pour ainsi dire organiques. Des esprits généreux, épris d'ordre et d'harmonie, se plient sans doute avec difficulté à l'intolérable situation actuelle, mais la masse reste inerte ; à l'intérieur du système clos se sont établis des courants d'autocirculation, et le désir de *sécurité* prime actuellement tous les autres. Il est vrai, nous le verrons plus loin, qu'il est un aspect *financier* des choses qui pourrait un jour proche amener de nombreuses conversions et contribuer à mettre le rythme de notre vie sociale en harmonie avec celui du reste du continent.

L'Angleterre, au contraire — une telle remarque tend à devenir un lieu commun — n'a besoin d'aucun effort de pensée, encore moins d'imagination, pour adopter dans la crise actuelle un point de vue européen. Chaque pays dont la monnaie perd son pouvoir d'achat est pour elle un client perdu ; si chez lui l'activité industrielle l'emporte sur l'activité agricole, il devient du même fait un concurrent dangereux. Elle sauvera, s'il en est encore temps, l'Europe, afin de se sauver elle-même. Elle fera peut-être quelques concessions de forme, mais obstinément, que le gouvernement de demain soit conservateur, libéral ou travailliste, elle reviendra à cette politique de pacification, elle s'opposera à toute mesure, si légitime soit-elle en droit, dont l'effet pourrait être de retarder le moment où, dans un retour de confiance, les peuples auront retrouvé leur crédit. Le problème, si pressant, des réparations ne représente pour elle qu'un aspect fragmentaire et passager de cette entreprise à laquelle, de toute sa volonté souple et implacable, elle s'est maintenant vouée. « Soyez Européens d'abord, dit-elle à ses anciens associés, et vous serez amplement récompensés de tous vos sacrifices ». C'est en quoi la note Balfour, en dépit de sa belle ordonnance, constitue (je me place à un point de vue anglais) la plus grave des fausses notes. Elle ne cadre pas avec les grandes lignes d'une politique qui, dans l'intérêt de l'ave-

nir, fait volontiers litière du passé. Outre qu'elle fortifie le point de vue français en permettant à nos gouvernants de se placer sur le terrain de la stricte équité, de présenter à l'opinion sous une forme simple, intelligible à tous, le déni de justice dont nous risquons d'être victimes, elle est en désaccord formel avec la politique d'affaires qu'un pays de marchands, placé au centre des grands courants d'échanges, peut légitimement pratiquer. En renonçant à sa créance sur la France — si l'on peut donner le nom de créance à ce qui n'est qu'une contribution à l'œuvre commune — l'Angleterre aidait indirectement quelques-uns de ses meilleurs acheteurs d'autrefois à se remettre à flot : elle préparait une reprise de son industrie, allégeait son budget des sommes énormes allouées aux chômeurs. On ne peut faire à la fois de l'empirisme et de la logique, et le subtil logicien qu'est demeuré Lord Balfour n'aura remporté — on s'en aperçoit déjà — qu'une victoire à la Pyrrhus.

Nous voici donc dans une impasse. Pour la France, les réparations, dans l'état présent de l'opinion, priment tout. Elles sont, à tort ou à raison, considérées comme le grand, l'unique problème de l'après-guerre. Elles doivent précéder, d'après nous, tout essai de reconstruction ; nous estimons que ce serait un déplorable début que l'octroi d'une prime à l'immoralité.

L'Angleterre ne nie pas que nous ayons un papier en bonne et due forme entre les mains, mais elle prétend qu'un débiteur pour s'acquitter doit conserver sa bonne santé, ses forces vives, ses instruments de travail. Elle nous a suffisamment montré qu'elle ne s'associera à aucune mesure tendant à mettre en tutelle économique une Allemagne qu'elle espère voir redevenir sa cliente, à la priver de la libre disposition de ses capitaux, de son outillage, de ses ressources en matières premières. Tous les rappels du passé, toutes les paroles de cordialité que nous pouvons encore glaner çà et là dans sa presse ou dans les discours de ses hommes d'Etat ne doivent pas obscurcir pour nous cette amère vérité : *L'Angleterre a cessé de considérer le problème des réparations comme une preuve de force ; L'Europe de* 1922 *n'est plus pour elle l'Europe de* 1914. *L'équilibre qu'elle*

conçoit aujourd'hui n'est plus celui qu'elle était décidée à maintenir alors, et elle ne fournira aucune aide, matérielle ou morale, aux nations dont l'évolution mentale lui semble s'être arrêtée au lendemain de la guerre.

Le chapitre d'histoire politique qui s'était ouvert avec les accords de 1904 est donc bien clos. Maintenant, comme alors, les deux peuples se trouvent à un carrefour. Quel usage l'un et l'autre peuvent-ils faire d'une liberté qu'aucun, en son âme, n'appelait?

(*à suivre*). Edouard Guyot.

UN ROMANCIER POLONAIS : WACLAW BERENT

M. Waclaw[1] Berent écrit peu. En l'espace de vingt-sept ans (son premier livre a paru en 1895), il n'a publié que quatre romans, quelques traductions, une étude sur Nietzsche et une thèse de biologie, car il est docteur ès sciences de l'Université de Zurich.

Il mûrit patiemment ses œuvres. Même lorsqu'après de longues années de gestation elles sont achevées, il semble ne les livrer au public qu'avec regret. C'est peut-être orgueil, c'est peut-être modestie, ou plutôt désir d'atteindre, par un travail acharné, une perfection qui se dérobe sans cesse.

Ce n'est certainement pas défaut de culture ni manque d'imagination. M. Berent s'intéresse vivement aux sciences exactes ; son ouvrage sur *Les sources et les aboutissements du Nietzschéisme* montre une connaissance approfondie de la philosophie ; il a étudié la littérature de tous les peuples et de toutes les époques. Pour son imagination, elle est très riche, trop riche peut-être, et il s'est toujours efforcé de la maîtriser.

Comme M. Antoine Potocki l'a observé jadis[2], l'œuvre de M. Berent est un essai de roman expérimental ; il étudie l'individu humain « sous l'angle d'action de certaines forces et du milieu ». Biologiste averti, rompu aux méthodes expérimentales de la science moderne, M. Berent sem-

1. Prononcer Vatzlaw (Venceslas).
2. Antoni Potocki : *La littérature polonaise contemporaine* (1890-1910). Varsovie 1912.

ble considérer le travail littéraire comme un travail de laboratoire; il essaie de créer, artificiellement peut-être, une ambiance propice, une atmosphère spéciale, il élimine tout phénomène inutile ou gênant pour faire réussir l'expérience parfois très complexe qu'il veut tenter. Il donne très peu de place aux événements que la vie, le souvenir, le hasard d'un voyage ou d'une rencontre mettent sous ses yeux. C'est presque toujours volontairement qu'il crée un fait et le compose de toutes pièces; puis il le place sous son microscope, l'étudie, l'analyse à son aise, observateur à la fois pénétrant et ému.

Il construit ses œuvres d'une façon minutieuse et serrée; il circonscrit sévèrement l'action de ses romans dans le temps et l'espace; il rétrécit les cadres et il y entasse les hommes et leurs actes, rudement, à coups de marteau. L'action se développe et arrive à son aboutissement logique en l'espace de quelques heures, de quelques jours à peine, comme si ses héros étaient entraînés arbitrairement dans une course folle vers la ruine ou vers la mort. Cette méthode rappelle celle de Dostoievski. Dostoievski présente, lui aussi, la vie de ses héros comme une gerbe de rayons concentrés à l'aide d'une lentille puissante; mais chez lui le cours des événements garde quelque chose de naturel, de nécessaire, de fatal; chez M. Berent, au contraire, il semble quelquefois dirigé par la seule volonté de l'artiste.

Les romans de M. Berent ont toujours un fond philosophique et social. Ils analysent les crises de la vie polonaise; ils constituent presque des chapitres de l'histoire contemporaine. Une seule fois, M. Berent s'est détourné de la Pologne pour se plonger dans le Moyen-Âge occidental; on retrouve pourtant dans ce rêve historique le profond soupir de l'âme polonaise à la veille de la délivrance.

* * *

Au lendemain de la débâcle de 1863, la jeune école intellectuelle de la Pologne s'était attachée au principe du « travail

organique ». C'est au moment où la faillite de ce principe devenait évidente que parut le premier roman de M. Berent, *Le Professionnel*.

La génération de 1863, à laquelle était échue la lourde charge de continuer la vie nationale, s'était détournée résolument de la politique et de toute lutte armée pour la liberté du pays. Les « positivistes de Varsovie » qui comptaient dans leurs rangs des écrivains tels que Boleslas Prus, Alexandre Swietochowski, Pietr Chimielowski et Henri Sienkiewicz lui-même au début de sa carrière, tracèrent une voie nouvelle à l'activité nationale. Une nation ne périt pas, — déclare en leur nom leur porte parole le plus autorisé, Alexandre Swietochoswski, — même si elle a perdu son indépendance politique, tant qu'elle continue à créer des valeurs matérielles et morales. Et, à cette fin, il faut qu'elle reconstruise son édifice national, en partant de sa « base » par un « travail organique » à la fois industriel, commercial et scientifique. S'appuyant sur les principes puisés dans la philosophie positiviste d'Auguste Comte, dans le matérialisme de Buchner et de Moleschott, dans l'évolutionnisme de Darwin, se réclamant de l'idéal démocratique occidental, proclamant hautement la liberté de conscience, déclarant la guerre à l'obscurantisme obtus, à l'aristocratisme anachronique et conservateur, l'idéologie positiviste ne fut au fond qu'une idéalisation, une adaptation au milieu local de la fameuse formule de Guizot « enrichissez-vous ». Elle venait à point, au moment où l'industrie et le commerce prenaient leur essor dans la Pologne russe.

Les flibustiers de l'industrie, du négoce et de la finance eurent vite fait de s'emparer de la doctrine nouvelle pour cacher aux yeux de la nation leurs appétits formidables et leur égoïsme de classe.

Le mirage ne conserva pas longtemps son charme illusionniste. Les yeux se dessillèrent bien vite.

M. Berent, tout jeune encore, s'aperçut de la faillite de l'idéologie positiviste. Il fut amené au raisonnement suivant : s'il est vrai que seule la production matérielle peut assurer la pérennité à la vie d'un peuple, c'est le producteur, l'ouvrier,

celui qui par son travail crée toute la richesse, qui constitue l'élément essentiel du relèvement national. Dans son roman : *Le Professionnel*, il poursuit ce raisonnement jusqu'au bout avec toute la logique implacable de son intransigeante jeunesse, il tente l'expérience : il oblige son héros à abandonner tous les avantages et les privilèges que lui assurent son éducation, son instruction, son intellectualité, et à passer dans les rangs des producteurs, à devenir simple ouvrier d'usine. L'expérience finit comme toutes les expériences simplistes et naïves : le héros du roman en sort aigri, abruti, triste victime de son idéalisme enfantin, broyé par le terrible « pressoir national », au plus grand profit du capital triomphant.

* * *

Le développement de l'industrie en Pologne, l'accroissement des « villes tentaculaires » au détriment des campagnes, fait naître et grandir une classe sociale nouvelle : le prolétariat urbain. Si certains militants de cette classe ont eu quelquefois des attaches dans le camp positiviste, l'idéologie bourgeoise, même démocratique, n'a pu les satisfaire. La classe ouvrière ne voulait pas, ne pouvait pas faire sienne la doctrine d'abstentionisme politique » si chère aux constructeurs des « bases nationales ». La lutte économique et corporative de tous les jours, lutte contre le capital, à côté duquel il retrouvait toujours le gouvernement tsariste et ses suppôts, obligeait le prolétariat à mener en même temps un dur combat révolutionnaire, sur le terrain politique, pour sa liberté et pour l'affranchissement du pays. Et les affreuses conditions de l'existence, le régime terrible de répression établi par l'envahisseur, le forcèrent en même temps d'adopter les méthodes d'action clandestines.

Mais la vie nationale ne se laisse pas enfermer tout entière dans un souterrain. La production des richesses matérielles et la lutte révolutionnaire, menée dans des conditions si spéciales, ne pouvaient pas satisfaire les aspirations idéales d'un peuple auquel presque toute action politique et sociale était interdite

par un gouvernement étranger. Pour exprimer ses rêves et ses espoirs, ses courtes joies et ses longues souffrances, pour donner une issue aux énergies créatrices qui bouillonnaient dans son âme, le pays n'avait plus que l'art.

L'art et la révolution ! tels furent les deux mots d'ordre devant lesquels s'inclina tout ce qu'il y avait de plus généreux dans la société polonaise entre 1895 et 1905, surtout la jeunesse. Mais tandis que la révolution se cachait dans les ténèbres, l'art revendiquait hautement sa place au soleil.

Aux environs de 1900, il semblait que l'art fût devenu la préoccupation unique des milieux éclairés de la nation. La première représentation d'une pièce de Dyspianski au théâtre de Cracovie, l'ouverture d'une exposition des œuvres de Malezewski, de Chelmonski, de Wyspianski, la parution d'un poème nouveau de Kasprowicz ou de Tetmajer, d'un roman de Zeromski, de Przybyszewski, de Reymont étaient les grands événements du jour. Il y avait quelque chose d'anormal dans ce règne exclusif de l'art. Il semblait que la nation cherchât à oublier dans de beaux vers la réalité affreuse de la vie politique et sociale.

Ce règne de l'art dura peu. Il disparut bientôt, laissant derrière lui le vide.

C'est alors que M. Berent publia son roman, *La Pourriture* qui révélait la débâcle, qui projetait une lumière crue sur le sinistre. D'un pinceau véridique et cruel il peignit la catastrophe dans laquelle, à côté des faux artistes, sombrèrent quelques génies, peut-être malades, mais purs. Et telle fut la force même des choses que ce réquisitoire terrible contre la puissance démoralisatrice d'un art trop exclusif, trop détaché de la vie, parut dans les derniers fascicules de la revue de M. Przesmycki, dans la même *Chimera* qui avait guidé pendant quelques années le mouvement artistique.

L'auteur place l'action de son roman dans une grande ville de l'Occident où il réunit ses héros, artistes ou faux artistes, appartenant à diverses nations et à des couches sociales différentes. Ils sont tous plus ou moins ses compatriotes, sinon par leurs origines physiques, du moins par leurs qualités

morales. Ils souffrent tous d'une hyperesthésie du sens artistique, auquel ne correspond pas toujours, — hélas ! — la puissance créatrice de leur génie. Ils périssent tous, l'un après l'autre, dans la bataille où ils ne peuvent opposer à la brutalité cruelle et stupide de la vie que leur faiblesse et leur sensibilité morbide. Seuls deux d'entre eux s'échappent de l'enfer et triomphent : un acteur et une cantatrice ; deux artistes qui ne puisent pas les éléments de leur art dans la seule force créatrice de leur âme, mais qui les trouvent tout faits dans l'œuvre des autres.

Certes, nous compatissons profondément à la tragédie de ces martyrs et de ces « possédés » de l'art. Nous comprenons aisément l'horreur que leur inspire la vulgarité de la vie quotidienne, la bêtise des foules qui « privées de la vie publique » se contentent du journal du matin.

Jelsky, journaliste, artiste manqué, faiseur de la gloire des autres, triste et cynique, s'écrie un jour, en parlant de son époque :

Si Prométhée avait annoncé à la terre : « Frères, j'ai brisé mes chaînes, je m'en vais chercher un peu de nouveau pour vous, l'écho lui aurait répondu : amertume, dégoût, horreur ».

Le seul refuge qui reste à tous ces « dégoûtés », à ces êtres morbides dont l'âme est inquiète, dont les désirs sont inassouvis, c'est le café.

« C'est dans les cafés qu'on fait la culture », — dira encore Jelsky, — et les prophètes eux-mêmes ne prononcent plus leurs sermons du haut de la montagne, mais dans les cafés ».

Et c'est la salle d'un café que Jelsky choisira pour s'en aller de ce monde maudit vers l'éternel repos.

Ceux qui « arrivent » ne sont point les plus grands, les plus purs, mais les artistes qui ont su s'adapter, « les amuseurs des foules », ceux qui ont su se vendre au prix du marché.... Les valeurs éternelles de l'art ne trouvent plus d'expression, « car elles sont le silence », comme Dieu, comme la fatalité. Et les plus grands, les plus purs, un Hertenstein, un Muller, ne peuvent que quitter volontairement la vie à l'heure marquée par eux-mêmes, afin d'éviter un lit d'hôpital ou la déchéance.

Certes, leur misère est grande. Mais la faute n'est-elle pas un peu à eux-mêmes? N'ont-ils pas trop méconnu la vie, ses contingences et ses lois? Ils n'ont pas voulu, ils n'ont pas su comprendre que la vie multiple d'un peuple ne peut pas se limiter à la seule poursuite de la beauté, et que l'ivresse de l'art ne peut durer qu'un moment.... A l'heure où la nation se tournait vers un autre idéal, où elle reprenait, après quelques instants de répit, la lutte dont l'enjeu fut son existence même, le mirage radieux créé par tous ces possédés, ces prêtres d'un culte unique, s'évanouit, et la vie inexorable les rejeta de son sein.

* * *

Le roman suivant de M. Berent, *Les blés d'hiver*, est une erreur, mais c'est l'erreur d'un artiste.

C'est encore un *passé d'hier*, si l'on peut dire qui lui fournit le thème du récit. L'auteur s'efforce de nous donner un tableau de la société polonaise au moment précis où commence la guerre russo-japonaise, et où certains mouvements de la rue semblent prédire l'explosion des forces révolutionnaires. La soirée que le riche baron Nieman donne dans ses salons hospitaliers, permet à l'auteur de réunir dans le même lieu les représentants les plus divers de la nation. Le drame se joue dans une nuit de bal, mais le romancier n'a pas réussi le tour de force littéraire qu'il essayait et il ne pouvait pas le réussir. Le problème était trop vaste, le nombre des personnages trop grand pour ne pas faire éclater la cadre où l'écrivain tente d'enfermer les hommes et les événements. Les hôtes du baron, ce n'est pas encore la Nation ; cette pourriture de salon ne représente qu'elle-même. Le drame ne nous émeut pas ; ne peut pas nous émouvoir, car les héros de M. Berent n'ont ni le temps, ni l'espace nécessaires pour *agir*. La rue populaire que l'auteur nous laisse entrevoir à l'aurore, au moment où éclate la première émeute, où tombent les premières victimes, devrait symboliser l'avenir. Mais l'émeute ne nous fait pas pressentir le mouvement grandiose qui sapera les murs ver-

moulus de la citadelle tsariste ; la rue appartient pendant un instant à la populace, non au peuple.

Dans son dernier roman, M. Berent se détourne de la réalité contemporaine. Il a commencé ce roman avant la guerre ; il l'a terminé en pleine tourmente ; et à la lecture il semble presque que, plus la cruelle tempête faisait rage autour de lui, plus il cherchait l'oubli du présent parmi les *Pierres vivantes* d'un passé mort.

Et pourtant,— est-ce la pérennité du rêve et de la souffrance humaine ? — son livre nous semble très proche de nous.

Un bourg médiéval accroupi aux pieds de sa cathédrale, étroitement surveillé par le fin donjon du château royal et étouffant dans la ceinture de ses murailles. Nous ignorons son nom ; nous ne pouvons le situer qu'approximativement dans le temps et l'espace : pour les habitants du bourg, l'Italie se trouve « de l'autre côté des montagnes » — voilà pour l'espace — et la *Divine Comédie* est déjà née — voilà pour le temps.

D'ailleurs, peu importe l'exactitude archéologique là où l'on ne cherche qu'une vision des choses et le symbole vivant de l'âme !

Une « contagion byzantine » ravage le pays ; un mal mystérieux, tout moral, un mal de découragement, de tristesse le ronge ; « la peste des âmes », bonnie par l'Eglise, brise les volontés, paralyse les forces, enlève tout désir, toute joie de vivre.

Et c'est dans ce bourg désespéré, où la jeunesse ne rit plus et où les hommes, couchés auprès de leurs femmes, ont oublié l'amour, que tombe, un jour de pardon, ivre de l'air libre des espaces, enivrée de chants et de musique, grouillante, dansante, échevelée, une bande de jongleurs, de musiciens, de trouvères, de conteurs, de meneurs d'ours, de baladins et de funambules... Un rapsode, sorte de Dante sensuel et vagabond et sa douce amie, la danseuse, mènent la bande.... Et aussitôt, les ruelles mortes du bourg et ses places vides se peuplent ; les tréteaux sont dressés aux carrefours et jusqu'au parvis de l'église, par les musiciens et les acrobates. Le danseur de corde tend son câble entre les toits pointus des maisons et la tour de la cathédrale ; la populace joyeuse, avide de nouvelles et de

chants, se mêle aux jongleurs et aux danseuses; les murs de la ville retentissent de chants, de cris et de gais propos, à la grande colère de tous les barbons de la cité. Les bourgeoises les plus riches s'arrachent les plus beaux conteurs et chanteurs, auxquels elles offrent généreusement, en échange de leurs contes et de leurs chansons, de l'or, un bon repas, une coupe de bon vin, l'hospitalité accueillante de leurs opulentes maisons, et parfois — qui sait? — le trop-plein de leur cœur dédaigné par leur triste époux....

Mais, est-il possible que la ville endormie entre ses murs moisis accepte, sans révolte et sans juste courroux, cette vague de vie mouvante, trop libre et trop bruyante, et qui ne respecte ni la sainteté des parvis, ni l'honneur conjugal de nobles échevins? Il y a trop de repos troublé, trop de semences d'une liberté sacrilège jetées au vent des chansons, trop d'inquiétude éveillée dans l'âme des femmes et des jouvenceaux studieux, des chevaliers gardiens de la cité royale et des pâles moines eux-mêmes; un conflit éclate entre l'ordre établi et l'esprit vagabond en révolte.

La bande joyeuse quitte le bourg. Elle se fraie un chemin à travers les rangs des sbires que la ville envoie à ses trousses pour arrêter les plus grands coupables du désordre; elle s'en va par les routes vers d'autres pays, en suivant les chevaliers errants qui partent à la recherche de Graal. Elle laisse derrière elle quelques victimes tombées dans la lutte pour l'éternelle liberté, et elle entraîne à sa suite les adolescents rêveurs dont la ville n'a pas su satisfaire l'ardente soif de savoir.

Et, comme après une brusque rafale, la cité tirée de sa torpeur, remuée jusqu'au fond par le passage des jongleurs, ne retrouvera pas de longtemps le calme languissant des jours passés. Pendant de longues veillées, en faisant tourner le rouet, on se redira les récits rapportés par les poètes ambulants on chuchotera l'histoire merveilleuse du beau Lancelot, et on chantera les chansons nouvellement apprises. Plus d'une femme soupirera au souvenir d'un beau diseur de fabliaux. Un poète naîtra-il un jour dans cette cité des marchands, des

artisans et des moines?.... Et, dans la claire cellule du couvent de Saint-François, au grand émerveillement du prieur, amoureux de tout beauté divine, les Madones de frère Luc acquerront une grâce inconnue, et ses enluminures un éclat nouveau ; tandis que, dans les caveaux des monastères, la tombe fraîche du « goliard », ce Dante sensuel et vagabond, ajoutera sa pierre vivante à d'autres « pierres vivantes » du bourg, et que, hors l'enclos sacré, la marmoréenne beauté de la danseuse morte, ensevelie parmi les débris des marbres antiques, redonnera une vie nouvelle à l'immortelle Aphrodite dont la statue brisée nargue de sa blancheur la ville noire qui l'a chassée de son enceinte...

Les Pierres vivantes sont certainement le plus beau roman de M. Berent, et un des meilleurs dont s'honorent les lettres polonaises de ces derniers temps. Le drame, concentré en deux jours, se déroule avec logique et puissance. Certains côtés de l'âme médiévale revivent avec intensité grâce à la force persuasive, à l'art délicat de l'auteur, et certaines scènes semblent copiées avec amour sur les tableaux d'un primitif italien, tandis que d'autres rappellent les gravures macabres d'un maître alle-mand ou flamand.

Michel MERLAY.

LA MORT DU VIEUX STATUAIRE[1]

Sur deux rangs, du guichet au portail de l'église, se placèrent les jongleurs et les escholiers vagabonds.

Lorsque le « goliard » les eut abandonnés sur la route et se fut éloigné en s'entretenant vivement avec l'homme d'outremonts qui lui avait tant parlé du grand maître de l'autre pays, les compagnons l'attendirent patiemment, dans leur camp de bohémiens établi dans le bois le plus proche. Ils l'espérèrent vainement; déjà la danseuse inquiète, était partie derrière son amant; ils décidèrent d'aller le chercher à leur tour. Après avoir battu le pays, à la soirée tombante, par un temps orageux, et comme poussés par un pressentiment mauvais, ils arrivèrent en ces lieux, en delà des bornes abbatiales.

Et maintenant, l'orage étant passé, ils se mirent sur deux rangs près du guichet, afin de porter le corps solennellement à l'église et pour supplier les moines d'ensevelir leur compagnon au monastère.

Et le voilà porté par les escholiers sur une civière faite de quelques planches. Devant le mort s'incline tout bas le troupeau bigarré des compagnons de tous les arts, troupeau battu et crotté par l'averse, triste image de la vie errante et de la misère !

Si les cénobites refusent d'enterrer le « goliard » dans leur couvent, alors, en guise de protestation vive, en face de Dieu et du monde, ils déposeront sa dépouille mortelle au seuil même de l'église fermée. Que les corbeaux qui nichent dans

1. Episode tiré de « *Les pierres vivantes* ».

le clocher se chargent des funérailles du vagabond ; qu'ils en fassent leur becquée devant les yeux des moines !

Telle fut la noire tristesse de leurs pensées, car il n'est pas, comme on sait, de pire sentiment de misère outragée que celui d'avoir enterré un ami sans splendeur suffisante. C'est en de telles heures qu'ils ressentaient avec le plus de douleur leur éloignement de la société des hommes... et ce que signifie en ce monde : n'appartenir à aucune corporation.

Cependant partout veille sur les morts la main de la confrérie de la *Miséricorde*. Et voilà qu'on ne sait d'où apparut déjà, près du guichet, cette colonne de deuil portant une cagoule noire coupée d'une croix. Deux yeux flambent aux bras de cette croix, dans le visage, tels les clous de la Passion divine... « Sont-ce les yeux de l'homme défunt ou de la Mort elle-même » demanderas-tu malgré toi, les ayant aperçus à l'heure des funérailles. La forme à la cagoule tient un luminaire à la main, certainement trempé dans l'huile, car il jette des lueurs bleuâtres qui, dans l'air humide, s'étendent en arcs de cercle, des auréoles presque violettes. Il entre avec ce flambeau dans la haie des hommes endeuillés et se place devant la civière en marche.

Au seuil de l'église, il lève sa torche. C'est alors seulement, à sa lumière qui ne semble plus être de ce monde, à sa phosphorescence d'outre-tombe, qu'on aperçoit le corps étendu sur la civière. Sous le manteau noir détrempé et sous le capuchon de clerc, le cadavre raidi se dessine nettement.

Et la Mort, au seuil de l'église, frappe trois coups à la porte close. Et au travers de sa cagoule, derrière la croix, elle jette un cri aux échos sourds de l'église :

« Moi, goliard, poète errant, n'ayant pas de nom parmi les hommes, je mourus cette nuit d'une mort de pécheur vagabond, derrière ces murs, dans les champs. Libérez mon âme des peines du purgatoire par vos prières et par vos aumônes! ... Et faites à mon corps des obsèques chrétiennes ! »

Et il sembla que les portes de l'église s'ouvraient toutes seules sans qu'une main les eût touchées. Les cierges flambent tous dans le fond, sur l'autel. Un cercueil recouvert de drap

noir est placé en contre-bas ; on voit sur son couvercle une viole et un archet croisés.

Le maître du monastère avait préparé au vagabond un accueil hospitalier dans la maison des silences éternels.

Le frère Luc rentra le soir dans sa cellule, portant la tristesse comme une taie sur ses yeux. Pasteur expérimenté de son troupeau, le prieur aperçut le premier la tache de tristesse révoltée dans les prunelles du frère. Comme si l'on avait éteint la lampe dans son sein, ses yeux ne brillaient plus de lumière intérieure. Son âme ne besognait plus au fond d'elle-même ; son regard, timide et hébété, se tournait toujours vers le monde extérieur. Et paresseux, il se raccrochait à la surface de toute chose. Le rosaire lui-même ne devint pour lui qu'une chaîne d'osselets qu'on tourne sans cesse entre ses phalanges, sans prier. Ses doigts se fatiguaient en vain ; l'âme somnolait. La dentelle des cheveux avait blanchi au sommet de la tête en l'espace d'un soir. Il parlait toujours de sa damnation, ne croyant plus qu'il saurait obtenir le salut de son âme par la prière. Il sentit du coup une répulsion envers les couleurs et les pinceaux, et une haine contre les hommes, contre ses frères du couvent ; pris d'un besoin venimeux de blasphème, il leur disait cette haine par ses regards.

« *Acedia* ! — pensa le prieur terrifié. — Que Dieu ait pitié de lui ! »

Or, Dieu eut pitié de lui : il réveilla, secoua cette âme par l'image et l'apparition de la Mort.

Derrière la colonne de deuil, portant une cagoule en croix sur sa face, — telle une alouette derrière un hibou, — le frère Luc marchait pas à pas, sans volonté, soumis presque tendrement à une puissance menaçante.

Et il ne vit rien de ce qui se passait à l'église.

Et quand, quelque temps après, *elle* sortit de l'église par un des bas-côtés et entra, toute noire, éclairée par la lumière bleuâtre de sa torche, dans le sombre cloître, l'alouette battit des ailes dans la même lueur phosphorescente d'outre-tombe, parmi les colonnes du portique.

Et il sanglota.

L'orage calmé lance encore des lueurs clignotantes dans les abîmes des ténèbres, non pas à travers les fenêtres des éclairs, mais par les portes des cieux tout entiers qu'il ouvre doucement coup sur coup. Derrière le guichet, les arbres qui, secoués par les rafales, étaient pareils aux fantômes vampiresques de la nuit redeviennent peu à peu eux-mêmes. Et serrés ainsi, s'ils tressaillent encore par moments, ce n'est qu'au souvenir de la terreur passée ; ils bruissent, ils murmurent dans les lointains la musique et le chant de l'orage évanoui... Çà et là, les nues se déchirent à peine en montrant le ciel lavé dans le scintillement adamantin des étoiles. L'odeur de la terre se répand tout autour, comme à l'aurore, bien que les ténèbres recouvrent encore le monde. Et l'air est si sonore qu'on entend, dans les lointains, des bruits inconnus, venant l'on ne sait d'où, par-dessus les traces et les victimes de la foudre, par-dessus les ruines et les bûchers allumés par le feu du ciel.

Le frère Luc sanglotait toujours.

Cependant la Mort, sortie par le guichet, se dirigea vers la cité.

Et il sembla au moine qu'au-dessus de lui un bruissement courait au faîte des arbres ; que ces rapsodes d'après l'orage, chantonnaient encore la destinée du « goliard », que la tempête de sa vie avait donné un parfum nouveau à la terre et renouvelé la lueur des étoiles aux cieux.

Et il sembla au frère Luc, au moment où l'on éteignait déjà dans la cité les cierges placés aux fenêtres et lorsque les veilleurs de nuit recommençaient leur chantonnement interrompu, que trois coups frappés à la porte de la ville retentissaient d'un écho sourd dans la cité entière, et que certains bourgeois qui regagnaient déjà leur couche, se relevaient pour rallumer encore le cierge bénit.

« Qui vive? !... *Werda*? !... S'écrièrent les veilleurs aux coins des rues en élevant leurs lanternes au-dessus de leur tête.

Car la Mort ayant passé comme un souffle par la porte close, entra dans les rues de la cité.

Et elle clama au travers de sa cagoule et de sa croix :

« Moi, goliard, poète errant, n'ayant pas de nom parmi les

hommes, je mourus cette nuit d'une mort de pêcheur vagabond, derrière ces murs, dans les champs... Et, à la suite d'une peine de purgatoire, je suivrai la Mort sans cesse, *toujours dans d'autres âmes vagabondes* qui cherchent éternellement, dans un désir mortel, toujours repoussées par vous vers les sabbats des agonies cruelles, à l'heure douloureuse entre toutes les œuvres inachevées... Priez pour ces âmes errantes, libérez-les de leurs misères séculaires, de la peine de purgatoire que leur donnent leurs œuvres inachevées !... »

*
* *

La Mort marche dans la ville, la nuit, par un temps d'après orage, et les sbires de la cité la suivent pas à pas, furtivement, non pas qu'ils veuillent l'aborder, mais pour apprendre tout, comme il sied aux hommes qui font le métier d'espions.

Or ils voient que, dans la rue des orfèvres et des armuriers, une grosse personne se penche d'une fenêtre et lance dans la nuit des lamentations funèbres. « Oh ! mes bonnes gens ! Le goliard, dit-on, est mort ! » Et les voisins ensommeillés sortent leur tête des alcôves, les yeux et les gueules encore tout ronds de la peur de l'orage. Quel est donc ce personnage assez important pour qu'on fasse tant de bruit à propos de sa mort et encore la nuit?...

Et l'unique adoratrice de la Muse répète aux voisins tout ce que lui a fortuitement raconté un ménestrier auquel elle avait hospitalièrement ouvert sa couche la nuit dernière :

« Comment, vous l'ignorez donc, compères? !... Cet homme avait vu Salerne et Paris ! des maîtres lui avaient enseigné la physique et les secrets des médicaments ! homme versé en la philosophie, artiste en disputes !... »

« Silence là-haut, madame ! c'est la nuit ! sinon on vous traînera à l'hôtel de ville ! » grognèrent les sbires sous ses fenêtres.

Mais la commère n'était pas peureuse. Ayant assuré au poète mort l'estime et la souvenance parmi les hommes, elle courut chercher au fond du cabinet ses bagues précieuses

pour en faire aumône au profit du salut de son âme. Et son époux lui-même dut refréner son ardeur. Sorti de dessous son édredon, en bonnet de nuit, comme elle, il expliqua à sa femme près de la fenêtre qu'il eut mieux valu donner tout cela à temps, à l'homme vivant; que pour cette largesse intempestive, la mort s'élèverait au-dessus de la vie, et tout ce qui fut au-dessus de ce qui est.

Cependant c'est la mort plutôt qui attendrit le cœur d'une femme que la vie la plus artiste. Une querelle s'alluma entre les époux pour savoir ce qui importait le plus à la conscience, de la vie ou de la mort, et qui était digne d'une estime plus grande un poète vivant ou un poète trépassé? Ayant fait valoir toutes leurs raisons, ils résolurent enfin d'offrir un cierge au patron des hommes errants, saint Julien le Pauvre, ce qui serait moins prodigue et plus utile à l'âme au purgatoire.

Les voisins les approuvèrent sans doute, car toutes les fenêtres se refermèrent peu à peu, l'une après l'autre.

Et les lumières s'éteignirent dans les logis.

*
* *

Dans la même rue, les sbires voient une lumière rouge miroiter derrière les carreaux et pétiller par moments d'un éclat plus vif. Depuis longtemps les sbires guettent ces croisées : un hérétique y gîte, travailleur nocturne pareil à un sorcier.

« Dors ! — s'écrièrent-ils. — Ne tente pas le Mal et la Mort qui rôdent aujourd'hui dans le bourg et aux environs. »

La fenêtre du balcon s'ouvrit avec fracas. Un homme de taille gigantesque y apparut portant un tablier de cuir, les bras nus jusqu'au coude, la gueule en feu comme éclairée par une flamme de forge. Il toussota du fond de sa poitrine puissante et cracha sur la tête des sbires.

« Je travaille », dit-il.

Et ayant entendu quelle avait été la proie dernière de la Mort, il se pencha par-dessus le balcon.

« Dieu-Seigneur, où donc, sorcière noire, as-tu déjà réussi à t'en saisir? !... Pas plus tard qu'hier le goliard est passé par ici,

sous mes fenêtres, en se rendant à la messe, — encore ne voulut-il pas boire avec moi, tant il était pressé d'aller à l'église. Et le soir je l'ai vu sous le bouchon de l'auberge. Et puis, lorsqu'il sortait la nuit avec les jongleurs par la porte défoncée. Aurait-il était blessé, lui aussi, dans la rue?... Il est mort, dis-tu dans les champs?... Voici qui est bien ! Quant à moi, c'est dans les murs de cette ville dégoûtante que je crèverai !... Donne, Seigneur, le repos éternel à son âme ».

« Je ne jetterai de ma fenêtre aucune aumône à tes pieds, bougonna-t-il encore. Monte chez moi ; peut-être te donnerai-je quelque chose, si tu me le demandes en vidant avec moi une cruche... Oh ! (il se réjouit de sa propre idée) viens boire à la place du goliard qui ne voulut pas boire avec moi hier, toi qui te donnes pour son âme dans cette ville. Même un compère aussi morne que toi me sera le bienvenu à cette heure auprès d'un pot. Je languis fort cette nuit dans ma solitude. La tête et les bras ne valent rien pour l'ouvrage aujourd'hui ; on me cassa fort la caboche hier, aux portes de la ville. Il y siffle comme dans un soufflet de forge et il y bat dans les tempes comme sur une enclume... Viens, toi, ici pour un repas après l'enterrement du poète, viens, quand bien même tu serais la Mort elle-même ! »

Les sbires, sous le mur, reculent d'horreur. Car un bruit de pas se fait entendre dans l'escalier de la maison. On perçoit le grincement d'une clé dans la serrure de la porte. Et de sa forge roule ce maître mystérieux, blessé sans doute à la tête (ce n'est que maintenant qu'ils s'en aperçoivent), car elle est emmaillotée de linges.

« Viens boire avec moi ! — hurle-t-il. — Tu ne m'effraies point. Je le sais bien, va : tu es de l'ordre secret de la Miséricorde et non pas la Mort elle-même ».

Elle se jette de côté avec un bruissement de ses crêpes funèbres. Et elle se protège avec ses mains contre le fou insolent.

Mais il la rattrape à la course, la saisit comme une fille qui se défend. Il la conduit à la porte de sa maison. — Les sbires se rapprochent de l'autre côté de la rue. Cachés prudemment derrière une encoignure, ils *la* voient, sous la voûte en berceau

de l'escalier, monter les marches aussi raides que celles d'une échelle, en sortant, à chaque pas, les blancs osselets de son pied allongé des plis de ses crêpes noirs.

La mort entre dans la forge du travail nocturne pour prendre part au repas funèbre, à la mémoire du poète trépassé.

*
* *

Ce n'est ni une pièce habitable, ni l'atelier d'un artisan; c'est plutôt un grenier, sans plafond, tout ouvert jusqu'à la charpente du toit.. Le jour, on y voit certainement les tuiles; maintenant, la nuit, il n'y a que les mornes ténèbres qui en tombent sur l'intérieur tout entier. Car les charbons ardents de la forge, devant le soufflet, lancent toute leur lumière flamboyante dans le gouffre de la cheminée et ne répandent alentour qu'une lueur rougeâtre, jusqu'aux balustres de la soupente, jusqu'à l'émail vert du four aussi grand qu'une hutte de paysan. Et les lueurs de la forge brillent, scintillent çà et là, sur des bronzes vivants qui traînent partout.

Quelles formes bizarres!... Voici une porte de chaire en métal forgé. On y aperçoit, parmi les entrelacs ingénieux des feuilles, des mi-hommes et des mi-tigresses dans des enlacements obscènes, des centaures, des dragons, des sangliers, des singes paillards et des lions en rage... Fantômes païens? visions d'enfer? ou bien, peut-être, images des passions et des folies humaines destinées à semer la frayeur dans les consciences, à l'église? Car, au-dessus de tout ceci,l'on aperçoit le coq, oiseau de la vigilance et du repentir. Aussi on ne se sent pas rassuré en un tel voisinage : n'est-ce pas un travail maudit d'hérétique? — Voici, sur la base même d'un chandelier colossal, travaillé tout près de la forge, une licorne qui repose sa tête sur le sein d'une vierge, — le *figmentum* du Sauveur dans les bras de sa Mère. Et encore : un cerf à la source, image de l'âme avide de salut.

Mais voici, tout à côté, la mort qui danse avec un moine encapuchonné. L'œuvre est destinée au beffroi de l'hôtel de ville, afin que, chaque heure, au carillon, le couple s'élance

d'une guérite et danse devant les hommes. Et l'on voit tout près une machine, toute en roues dentées que le maître invente, construit et forge à cet effet... On ne reconnaît pas la forme des figures qui ne manquent pas pourtant ici, pétries en terre glaise : toutes elles sont recouvertes de linges ; est-ce à cause de leur nudité indécente? ou bien sont-ce des images aux intentions hérétiques?... Qui le saura?...

Le maître du logis, comme s'il devinait la surprise peinte sur le visage de l'homme amené de la rue même à travers cette cagoule coupée en signe de croix, dit au seuil de sa demeure :

« Les bourgeois s'étonnent toujours en voyant chez moi ces figures. Ils disent : ceci est un antre de sorcier où l'on forge des images d'une beauté supérieure et d'une force plus cruelle que celles qu'on rencontre dans la vie... Jadis, quand on bâtissait le dôme dans la cité, je me suis donné tout entier, corps et âme, à ce travail. Aujourd'hui, je suis, dans la journée, l'armurier du seigneur pour gagner le pain de ma bouche. Par le temps qui court, en notre cité, il n'y a que la nuit que je redeviens tel que je fus : forgeron de la Maison Divine, maître des bronzes vivants ! »

En parlant ainsi il fit asseoir son hôte dans un fauteuil profond, à table, honnêtement, après avoir étalé une serviette sur le siège. Il sortit ensuite d'une boîte deux hanaps précieux ; il souffla dessus, les essuya avec soin et les remplit du vin de la cruche.

« A la mémoire du goliard, — dit-il, en s'asseyant en face, — à la mémoire du poète errant ! »

Ils trinquent.

Et ils boivent au son de leurs coupes.

L'hôte saisit le verre, à travers sa manche trop longue, d'un poing noir. Le vieux fondeur fit la grimace en s'apercevant que son invité se comportait en rustre. Adonc en buvant louche-t-il vers lui avec malveillance, à travers le cristal de sa coupe. Et il croit voir, sous l'étreinte de cette patte, son hanap précieux s'enfoncer : la coupe se rétrécit au milieu en sablier rempli de terre friable.

Le vieux repousse son verre, il essuie de son poing sa gueule

et sa moustache, mais toute trace de ce qu'il a vu disparaît de devant ses yeux. Il aura vu par une entaille du hanap, et le regard à travers le cristal, — on le sait, — est mauvais. (C'est pourquoi les sorcières et les pythonisses obscures pratiquent avec ardeur cette magie de fixer le cristal). — A la fin, il voit seulement que son hôte, ayant enfoncé le hanap sous sa cagoule, le vide honnêtement jusqu'au fond.

Et rien ne désarme et ne réjouit autant, lorsqu'on est assis auprès d'un pot, qu'une telle loyauté dans la beuverie. Alors, hospitalier de par sa nature, il oublie bientôt son regard mauvais d'il y a un instant. Et il s'empresse de remplir de nouveau les verres.

« Là-bas, dans un coin, auprès de la forge, — dit-il, le pot dans la main, — un chandelier à sept branches, s'érige au-dessus du tuyau du poêle : l'Arbre de la Vie s'enroule autour de lui... Ce n'est pas par la fonte que j'accomplis cette œuvre, mais je la forge en fer depuis une dizaine d'années — pour l'église... Oui, depuis une dizaine d'années ! ...

« Cependant le vin ne nous manquera certainement pas, — il verse pour la troisième fois. — Car j'ai vendu hier une armoire pour laquelle j'avais désespéré de trouver jamais un acheteur. Je l'ai forgée durant quatre années, suivant avec exactitude les récits que font les ménestrels sur l'armure de Parsifal. Et il s'est trouvé pourtant qui l'a achetée !... Il aura dû admirer, ce chevalier, ma porte de l'église sur laquelle j'avais forgé toutes les misères du genre humain en commençant par l'exil du paradis et en finissant par le dernier espoir de l'humanité d'après ma foi... C'est à cause de cette armure achetée par le chevalier que la bataille s'alluma hier dans les rues et aux portes de la cité ! C'est là que je ramassai mes plaies et mes bosses sur la caboche : ils sont descendus de la porte de l'église et partis à la recherche nouvelle du Graal...

Le verbe des jongleurs n'y fit rien, les violes des poètes ne purent non plus le ressusciter : seule une statue de bronze réveille le grand passé et introduit les héros dans la vie comme à travers la porte de l'église. C'est elle qui abat tous les murs, qui enferment et rétrécissent notre vie... C'est nous seuls qui

savons le faire, nous, les maîtres des pierres et des bronzes vivants. Car notre art est serviteur de l'*immortalité* ! »

L'invité n'aima guère cette parole dernière, car il toussota et frissonna du coup, comme sous un souffle frais et inattendu. Et ses dents claquèrent d'un froid venant on ne sait d'où.

Le fondeur s'empresse d'allumer une lampe sur la table; il fera toujours plus clair ainsi : on verra au moins avec qui l'on cause. Mais si, auparavant, à la lueur rouge des charbons de la forge, les prunelles de l'autre semblaient étinceler derrière la cagoule en croix, maintenant, dans la lumière oblique et rousse de la veilleuse, ces yeux paraissent éteints. Et ils ressemblent à cette heure à deux trous noirs.

« Ou-ou ! » — ricane le fondeur en voyant l'air lugubre du compère qui boit avec lui.

Et il le touche à l'improviste comme s'il voulait enfoncer son doigt dans l'un de ces trous. L'autre dut reculer son siège. Mais comme il ne s'offensa point et de nouveau vida honnêtement son hanap, les verres se remplirent encore. « Quel être taciturne; certes il n'est point né sous le signe de Mercure qui fait les hommes loquaces. Que le diable l'emporte !... On est toujours bien aise de boire en compagnie pour pouvoir bavarder soi-même. »

Ils se seraient ainsi vite réconciliés devant le pot, si le maître de céans n'avait pas repoussé son verre d'un geste brusque et appuyé lourdement sa tête sur son poing. Une sueur perla du coup en gouttes épaisses sur son front; son cou s'empourpra, ses tempes bleuirent...

Il ne revint pas à lui tout de suite. Et ayant respiré profondément, il se mit à jurer par tous les diables :

« Ils m'ont trop abîmé ma caboche hier, près des portes de la ville... Et déjà, j'ai en ces temps derniers des vertiges et des bourdonnements, comme si je devais rouler tout vivant dans les abîmes de l'enfer! ... Il semble que cela vienne de mon labeur nocturne acharné à mes œuvres, — m'a dit hier au pardon un médicastre. — Et du pot aussi, a-t-il ajouté encore. Bon sang, avec quel genre de soufflet faut-il donc que je souffle sur ma forge intérieure? N'est-ce pas du cœur que vient

cette ardeur au travail? Le cœur d'homme se consume avec le temps, — me disait-il —, il ne suffit plus à la tâche. — Qu'il crève donc ! » et il partit de la table en se maudissant ainsi lui-même.

« Hum ! »...

Mais le maître ne fit plus attention à ce grondement. Il se hâta d'ouvrir la fenêtre du balcon pour éventer sa tête et en chasser le bourdonnement, pour prendre dans le soufflet de ses poumons de l'air frais. Son compagnon de beuverie se traîna derrière lui.

Une lune gigantesque émerge justement entre les tourbillons des nues, après l'orage, tel un vaisseau d'outre-mer qui entre dans le hâvre, la tempête finie. Elle accroche au ciel sa lampe d'au-delà qui change les murs de la cité en châteaux fantômes et enveloppe d'un souffle d'outre-tombe les figures humaines plongées dans le brouillard de sa lumière.

Les sbires et les veilleurs de nuit, tapis derrière un angle de la rue, se montrent du doigt le vieux maître à barbe blanche et l'apparition endeuillée portant une cagoule en croix. Serait-ce lui, l'acheteur des œuvres provenant de la forge de l'homme solitaire, le protecteur de ses labeurs nocturnes, le marchand de ses œuvres d'art ensorcelées?

Au bout de la rue des orfèvres et des armuriers, le Dôme regarde ces deux formes au balcon. Au-dessus des marches spacieuses, sous le porche ogival, sous les dais en franges, se tiennent debout les sveltes gardiennes de l'église, ménagères de la Maison du Seigneur. Une traînée de lumière lunaire s'épand sur les marches de l'église, s'égouttant en brume argentée dans la niche de l'entrée et allume une lueur dans la porte de bronze, comme dans un miroir colossal, dans la porte sur laquelle le maître a reproduit toutes les disgrâces du genre humain, et finissant par la dernière espérance des hommes, selon sa propre foi.

Cependant, tout en haut, au-dessus des surfaces brisées de la toiture, les deux tours du Dôme s'érigent tels des fantômes, leurs fronts ceints de couronnes, resplendissant sous la voûte des cieux. Et au-dessus des tours, les étoiles innom-

brables brillent dans le bleu sombre du ciel. Telle une queue de comète suspendue entre les pointes des tours s'élançait dans l'espace immense, la voie lactée, pareille à la route que suivent les chevaliers errants, route attrayante de tous les mystères du monde, des temps et de l'esprit, route qui conduit jusqu'à cette limite où s'achève le désir nostalgique des pèlerins : jusqu'au château du Monsalvat et à la coupe du Graal !...

Et le maître sembla respirer profondément en croisant ses bras sur son sein :

« C'est un quart de siècle à peine, pas plus peut-être que la moitié de ma vie misérable, que j'ai donné à tes portes, ô roc des choses *élernelles* ! »

« Hum !... Hum !... » — toussota l'autre pris de nouveau d'une subite inquiétude. Et il emmitoufla son cou de ses crêpes funèbres comme si un froid violent avait soufflé sur lui des tours de l'église.

« Il fait frais », — confirma honnêtement le maître du logis. Et ayant fermé la fenêtre, il retourna avec l'autre à la table.

« A la mémoire du poète vagabond ! » répéta-t-il en remplissant les verres.

Et ils boivent au son des hanaps choqués, mais ce son est plutôt lugubre à cette heure.

« Tudieu ! notre bataille d'hier ! — bougonna le vieillard — Eheu ! »

Il laissa tomber sa tête en songeant.

« *Fides* ! — *spes* ! — *caritas* !... A peine eus-je le temps d'apercevoir à l'auberge les images vivantes de ces statues de bronze que je rêve depuis longtemps, qu'on m'a tué dans la lutte et l'amour et l'espérance. Tel est aussi mon sort !...

Dans les luttes acharnées, entre les murs étroits de la cité *mourut mon amour et mon espérance.* La foi en la vie d'une beauté et d'une force supérieures s'envola, paraît-il, du seuil de l'église sur la lune... Ainsi fut-il aussi dans mon cœur hérétique qui s'inspira plutôt des rêves des poètes et des ménestriers que de l'Église elle-même... Et loin de l'esprit public mon cœur se condamna lui-même à une vie sans amour et sans espoir !... »

Il laissa tomber sa tête et sa barbe blanche frôla ses genoux.

« Le temps veut lui-même que nous cédions la place à d'autres hommes, — l'esprit public change... Vous vous êtes tus, ô trouvères des seigneurs ! et toi, goliard, qui viens de mourir aujourd'hui ! et vous autres, jongleurs, derniers récitants de la légende du Graal ! — il est temps, semble-t-il, que vous cédiez devant l'esprit des citadins. Et il est temps que je m'en aille avec vous, car c'est d'autres églises que l'on bâtit dans les villes ! »

Il tendit la main vers la cruche, mais il ne put rien en verser, — ils l'avaient vidée jusqu'au fond. Ils se penchèrent tous les deux au-dessus de leurs coupes taries.

Et la tristesse des hanaps vides monta à leur tête.

Dans le silence qui se fit, on entendit des craquements sous le toit ; un moment après, un cri aigu et horrible, le vacarme d'une course rapide, là-haut, et tout d'un coup quelque chose pareil à un clapotement : bruit de rats qui tombaient quelque part dans le grenier. La lumière rousse de la veilleuse, qui se croisait dans l'air avec l'éclat des charbons qui s'éteignaient, tissait dans la forge une toile d'araignée de lueurs. Pour sûr, il courait vivement le long de ces fils, le tisseur de la trame, dans les ténèbres des coins, quelque part parmi les rats, en cachant son corps d'araignée portant une croix blanche au dos.

Frère de la Mort, fossoyeur des œuvres humaines, il enveloppait tous les bronzes vivants dans les linceuls bleu-argentés de l'oubli.

Le maître arpente le grenier de sa forge sur laquelle retombe une tenture de ténèbres. Et certainement par habitude ou bien pour rasséréner ses pensées solitaires, il revient parfois à la cruche et à son verre. Et les trouvant vides, il continue en grommelant sa marche dans la pièce. Et il se met à regarder avec rancœur le compagnon de cette nuit, le compagnon qui a bu, a bu certes dignement, mais n'a même pas causé en échange. Le maître de céans a assez parlé ; que l'invité raconte à son tour quelque chose :

« Tu es muet ?! »

Et irrité subitement par cette cagoule qui cachait la gueule

de l'hôte, il accourut vers lui, tout d'un coup pour arracher le voile de sa figure. Mais l'autre esquiva l'attaque d'une façon si étrangement douce, en courbant sa taille avec une telle souplesse, d'un geste d'épaule si ondoyant, que le maître de céans se sentit surpris et confus.

Un homme saoûl, tout brutal qu'il devienne, a les yeux et les oreilles affinées.

Ce geste inattendu fit que le vieux eut l'âme remuée chevaleresquement. Il invita son hôte à prendre place sur un grabat. « C'est moelleux ! » dit-il en tapant de sa main sur l'endroit qu'il indiqua auprès de lui. « Qu'il se lève superbement de sa place ! quelle démarche d'une audace vraiment royale ! » il l'observa d'un œil de maître, toujours sensible aux formes et aux gestes.

Et, tout étonné, il marmonne : « A moins que ce ne soit pas un homme?... Qui sait ce qui se passe... dans l'ordre secret de la Miséricorde?... Et si le hasard m'avait envoyé aujourd'hui?.. Hum ! parfois c'est plus doux que le vin ! »

Aussi ne se conduit-il plus brutalement, mais il saisit délicatement le bord de la cagoule.

Avec une souplesse étonnante, l'on se dérobe à cette curiosité. Et ce refus est accompagné d'un geste, si tendre et si attrayant dans son refus même, des bras pressés sur la poitrine, et le bruit des crêpes noirs autour des pieds est si inquiet, et les genoux se serrent avec une telle peur — oh ! — de la *violence*, que l'homme sanguin s'alluma du coup. Le parfum de femme frappa ses narines, donna un coup de marteau à sa tête saoûle.

Il la serre déjà dans ses bras. « Qu'elle est maigre ! » se dit-il désappointé de prime abord. Tant pis ! Il croquera aujourd'hui cette maigriote, bien que, certes, il eût préféré une autre, mieux en chair... Celle-ci semble ardente, — comme le sont d'habitude les maigres, — car elle devient si appétissante, quand on la lutine !... Ce n'est plus le moment de goûter le charme de sa figure, si belle qu'elle puisse être il ne cherche plus à soulever le voile qui cache son visage. Et en la culbutant il arrache avec violence les étoffes qui recouvrent ses genoux.

Il aperçoit un tibia et une cheville à la place d'un mollet, un fémur blanc au lieu d'une cuisse et les os iliaques du bassin vide jusqu'aux vertèbres.

Une terreur le fit reculer jusqu'au poêle et de ses propres mains à lui elle tire les cheveux sur son crâne ivre. Ne croyant pas ses yeux, il court à la table, saisit la lampe et la lève haut. Et il regarde de dessous l'écran de sa main.

La Mort elle-même étend son squelette nu sur le grabat, — ses crêpes arrachés gisent par terre.

Des gouttes de sueur, pour la deuxième fois ce soir, coulèrent sur son front. Et de nouveau son cou s'empourpra et ses tempes bleuirent. Et les veines s'y gonflèrent tellement qu'on entendit presque dans le grenier entier leurs pulsations. Et lorsque ses propres mains commencèrent à s'ouvrir devant ses yeux avec des tressaillements spasmodiques, l'instinct lui-même le poussa vers la fenêtre.

Alors elle sauta du grabat et s'approcha vivement de lui.

Il ne voit devant lui que son crâne penché, à cette heure, lugubrement sur le thorax, et si poli aux tempes et à l'occiput que les lueurs des charbons ardents de la forge s'y reflètent, en la faisant pareille à un bronze vivant, dans la nuit.

Il ne fait plus qu'emmêler ses cheveux au-dessus de son front et couvre ses yeux des paumes de ses mains.

Et ayant regardé encore, il voit les ténèbres des trous noirs, de ces yeux sans fond et l'horreur des mâchoires nues, munies de toutes leurs dents sous le creux des joues. Et tout cela donne à la Mort une expression amère et railleuse : « Que regrettes-tu dans la vie? ! »...

Il semble réfléchir un instant à sa question muette. Il étend, malgré lui, le bras vers le foyer de la forge. Et tout d'un coup arraché, semble-t-il, du fond de son sein, un sanglot le secoue :

« Je n'achèverai point le chandelier pour l'autel du Dôme ! »

Et les veilleurs de nuit, et les sbires dans la rue virent le géant tomber à genoux près de la fenêtre ouverte du balcon, cacher son visage et sa barbe dans *ses* genoux et sangloter de tout son corps aux pieds de Madame la Mort.

C'est elle qui l'aura soulevé et assis à table sur son propre

siège : c'est elle qui fait maintenant la maîtresse du logis. Et voilà que la cruche vidée jusqu'au fond, sous l'attouchement de *sa* main, se remplit de vin jusqu'aux bords. Et le maître s'étant tu, c'est *elle* maintenant qui se met à parler.

« Pour que tu n'aies pas peur ! — dit-elle en versant du vin dans sa coupe. — Courage ! — elle trinque avec lui et fait sonner les hanaps. — Avec quel diable as-tu conclu le pacte au prix de ta propre vie sacrifiée aux bronzes?... Si même je prolongeais tes jours, je le sais bien : tu les userais tous dans ton labeur solitaire, en forgeant cet Arbre de la Vie, au prix du restant de ton existence. Pourquoi faire, homme?... Bois ! mon brave !... Ton cœur bouda la vie et les hommes afin que ton sort fût le plus triste et que tu pusses œuvrer au delà des limites et des forces de la vie. C'est ainsi que tu brûlas toujours pour moi, toi fou d'éternité ! Pour moi ! »

Elle lui tapote les joues des phalanges de sa main allongée et elle rue de joie sous la table, elle tape des pieds qui craquent.

« Ha ! ha ! pour moi ! Bien que tu eusses préféré celles qui sont mieux en chair? Cependant c'est moi qui venais souvent te voir dans ta solitude, tandis que ces autres, dames du monde plus grasses, s'aventuraient rarement chez toi. Et toi, tu ne daignais point les chercher, car tu m'étais fidèle. Ha ! ha ! pour moi ! — (Elle se mit encore à lancer des ruades obscènes sous la table). Eh bien, me voilà enfin à toi, tout entière — prends-moi !... Vrai, tu cherchas bien, tout seul, mes charmes rêvés, sur le grabat. Je te donnerai, je te donnerai, toutes mes caresses, ô mon chevalier nostalgique ! »

Et ses os grinçant et rendant des sons de crécelle, elle lui saute au cou et se presse amoureusement contre ses genoux et contre son sein.

Il est clair qu'elle désire le combler de caresses, lui tout raidi de terreur, l'exciter en le chatouillant de ses charmes. Car elle lui caresse les joues avec le poli soyeux tantôt de son occiput, tantôt de son front ; et elle tend son crâne vers ses lèvres.

Sous le souffle cadavérique de ces os, tout près de son visage, malgré l'horreur elle-même, un charme s'opéra : du fond de

son cœur, tel le fantôme d'un souvenir, surgit une tête entourée des ondes vermeilles, parmi les rayons d'un verger en fleurs, le front audacieux d'une vierge joyeuse, la rosée subite des cils refermés, les mains d'opale parfumées d'une odeur de pommiers, la chaleur des lèvres virginales qui caresse ses joues de pétales de fleurs au soleil, et sa propre bouche à lui qui presse une rose semble-t-il... et il sentit du coup *deux* cœurs battre dans sa poitrine !

Cependant, la vieille en devinant jalousement ses souvenirs, dit d'une voix sourde :

« C'est devant vous, visions passées, rêves évanouis des heures qui ne reviendront plus, c'est devant vous, amantes jalouses, que dansera ici avec moi à cette heure mon amant !... Vois-tu, la cruche est vidée même de cette illusion dernière qu'on trouve au fond de la coupe des solitaires. Encore quelques gouttes... Bois, mon brave!... Peut-être en buvant trouveras-tu cette vérité de la vie humaine que recèlent les dernières gouttes : — *jamais plus ! — rien ne se répétera ! — le rêve du bonheur lui-même ne hantera plus ton sommeil* ! ... »

Avec une avidité d'ivrogne il suça ces quelques gouttes du fond de son verre : il n'aspirait plus que l'odeur du vase, souffle dernier des souvenirs de sa vie.

Et le hanap se brisa, à l'instant même, dans sa main, au point qu'il dut la secouer pour faire tomber de sa paume ensanglantée des morceaux de cristal. D'autant plus bravement il se déclare prêt devant la mort; il faut que l'homme ait assez de fierté ! Il passe ses doigts dans sa barbe qui atteint la ceinture, fixe sa moustache, met une main à la hanche :

« Eh bien, la Camarde, donne-moi ta main pour la danse ! »

Elle s'étire en attendant, comme un athlète tiré du sommeil. Et, ayant chassé toute lourdeur de ses jointures, elle tend du coup ses os, tape joyeusement des talons, frappe des phalanges... Et elle bat les crécelles de ses mains :

Tu éveillas en moi mon âme :
Gai ! la Camarde va danser !
Et dans ma danse mortuaire
J'entraînerai la nonne et la fille,

Et les seigneurs et les mendiants;
Car tout danseur m'est cher
Et tous danseurs sont vifs :
Abbé, prieur et chanoines !...
Car je me moque des dignités !
O gai ! Ce n'est qu'une fois qu'on vit !...

Et prise d'un délire de débauche, la mort s'élance, devant ses yeux, dans une ronde folle. Et tous les os de son squelette grincent, craquent et tintent... Tout d'un coup elle saisit le hanap et d'une seule pression le rétrécit au milieu, en en faisant un sablier plein de terre friable. Et tenant cette coupe au bout de son bras étendu, elle attrape le maître par la taille, le fait tourner en rond, en sifflant et en chantant de ses mâchoires pleines de dents :

Et qui a bu la coupe jusqu'au fond,
Et dont le verre se brisa
Il dansera au son de ma musique :
O gai ! Ce n'est qu'une fois qu'on vit !...

Lâché par elle du coup il vola jusqu'au poêle et se laissa choir sur une banquette. Un moment après il se penchait. Déjà de nouveau son cou s'empourpra, ses tempes se gonflèrent. Mais cette fois ce n'est plus la terreur, mais quelque chose d'étrangement amer qui tordit ses lèvres. Ce que voyant elle s'élança vers lui en montrant sauvagement ses dents, pareille à l'être mi-femme, mi-tigresse qui est sur le bronze vivant d'à-côté.

« *O mon gros amant, fidèle entre tous* ! »

Et elle le baisa sur ses lèvres amères.

La tête en arrière, il s'écroula de tout son poids par terre. Et gisant sur le dos, il agita ses bras, rua comme un cheval. L'homme était fort, car il souleva encore sa tête et l'appuya sur son coude. Et il montra son visage monstrueusement cramoisi : à la suite du baiser reçu, les veines fragiles de l'ivrogne éclataient certainement sous sa peau. « Au secours !, bredouilla en lui l'instinct aveugle de la vie, à l'encontre sûre-

ment de l'âme elle-même, comme s'il appelait à son aide des êtres proches qu'il n'avait jamais eus autour de lui. Ayant attendu ainsi en vain, il retomba encore.

Un râle affreux remplit la chambre entière, un râle pareil à ceux qu'on entend dans les abattoirs.

Des rats s'enfuirent tout à coup de dessous le poêle et en courant tout autour du corps, laissaient voir à peine leur fourrure emmêlée et leurs queues chauves. Le plus brave d'entre eux grimpa sur la botte du maître et tendit enfin son museau qui reniflait. Et il plissa son nez au souffle doux de la putréfaction. Cependant les perles noires de ses yeux semblaient s'étonner que les doigts du maître, — en ce moment encore ! — parussent pétrir dans la glaise des formes inconnues ; ou bien tout d'un coup la main se lève, comme si elle tenait encore un marteau : le corps commence déjà à pourrir, mais l'âme continue à peiner *en créant*, pour la pâture des rats, pour la toile des araignées. Et travaillant toujours, elle lutte contre la faiblesse définitive du corps : coup sur coup son dos se raidit. Subitement, sa tête frappa sourdement le sol : « Jésus dans *Tes* bras !... » Les mains retombèrent mollement sur le plancher. Silence. *Exitus.*

C'est alors que la Mort, — les veilleurs et les sbires l'ont vue, — quitta furtivement sa demeure.

Waclaw Berent.

(*Traduit avec l'autorisation de l'auteur par* Michel Merlay).

PRAGUE, VILLE HISTORIQUE

« Ecoute, pays à nous prédestiné,
Et tremble, car Dieu parle par ma bouche.
De ton sein sombre une ville sortira
Qui sera le seuil doré de la gloire divine.
Je vois comme, vers les étoiles, elle lève
Son front fier, objet d'envie des peuples !
Et de même que ma ville, toujours, vers les étoiles
Lèvera davantage son front glorieux,
De même, ô peuple, tu lèveras virilement la tête
Et ne l'abaisseras jamais jusqu'à la poussière du chemin.
Tel est mon testament et tel est ton héritage. »

J. ZEYER.

(*Vychehrad. La prophétie de Libouché.*)

Parler de Prague, la capitale de la jeune république tchécoslovaque, c'est au fond évoquer presque toute la tumultueuse histoire de l'Europe au cours du dernier millénaire. C'est ressusciter un passé particulièrement dramatique, car Prague est une ville historique dans le plein sens du terme. Sous les maîtres qui lui plurent, elle fut une cité aimable et condescendante; sous les autres, elle se fit rebelle et furieuse. Elle a su, à certaines époques, s'orner de splendides monuments, mais à d'autres, elle se hérissa d'armes contre l'adversaire intérieur ou l'ennemi extérieur. Elle brava maintes fois l'interdit, fut bombardée à plusieurs reprises et piétinée par les hordes étrangères. Mais toujours elle resta elle-même, la cité slave, orientale aux portes de l'Occident.

Prague, « Prague dorée », que certains ont nommée la « Rome du Nord », ville aux cent tours, aux collines verdoyantes, donjon de la forteresse bohême, a vu son rêve séculaire enfin réalisé. Elle est redevenue une grande capitale et son long passé d'héroïsme et de souffrances est

garant de son avenir. Mais comment la comprendre, si l'on n'a pas lu sa tragique histoire ?

Vedette des Slaves, battue par le flot germanique, elle ne pouvait que vivre dans l'alarme. Elle eut de redoutables rivales en Vienne et Budapest qui, longtemps eurent joie à l'éclipser, mais dont l'heure est passée. La sienne est enfin venue. Tranquillement installée dans le bonheur récent, l'on ne soupçonnerait guère aujourd'hui ce qu'elle dissimule sous son impassibilité apparente. Pour la retrouver frémissante de passion, la comprendre et l'aimer, il faut la faire revivre.

I

Les origines.

La légende a embelli les origines de Prague. Pourtant, si on l'acceptait, Prague serait née à une époque relativement récente. Les préhistoriens, eux, affirment que dès l'époque paléolithique le site de Prague était parcouru par des chasseurs et des cueilleurs de fruits, et qu'aux temps néolithiques, alors que la Bohême était couverte d'une dense forêt analogue à celle que Tacite décrit dans sa *Germanie*, des hommes étaient déjà établis sinon dans la grande vallée de la Vltava[1], qui devait être inaccessible, du moins dans des vallons affluents.

Au temps de la domination romaine, le site de Prague semble être resté à l'écart des grandes voies de commerce qui traversaient l'Europe centrale. Les deux routes principales : celle de l'ambre qui menait de Carnuntum[2] sur le Danube par les vallées de la Morava et de l'Oder jusqu'à la mer Baltique et celle qui, quittant le Danube à Linz, conduisait par le Main jusqu'à la vallée saxonne de l'Elbe, évitaient le plateau de Bohême. Une voie peu fréquentée et connue seulement de quelques hardis trafiquants escaladait ce plateau et aboutis-

1. En allemand Moldau.
2. Au voisinage de Hainburg, dans les environs de Vienne.

sait peut-être à Prague, si toutefois l'on identifie le site de Praha[1] avec celui de Marobundum, comme le font certains cartographes du XVII^e^ siècle. Puis une lacune de plusieurs siècles dans nos connaissances. Au VI^e^, d'après les uns, au VIII^e^, d'après les autres, des tribus slaves déferlèrent sur le plateau de Bohême, et, de leur obscure histoire, on retient seulement qu'un de leurs chefs, séduit par un emplacement de la vallée de la Vltava particulièrement propice pour la défense, s'y organisa. L'un de ses successeurs, Tchech, aurait été le patron du peuple tchèque, et après lui un certain Krok aurait, de la forteresse de Vychehrad, située sur la rive droite du fleuve, dominé tout le pays avoisinant. Empire éphémère. Lui mort, sa tribu se divise; mais l'une de ses trois filles, la prophétesse Libouché lui succède, épouse, dit la légende, un certain Prjemysl, qui se trouvait être soit un simple laboureur, soit plutôt le chef d'une autre tribu slave et, quittant Vychehrad, elle crée sur l'autre rive le Hrad, position forte, assainit la vallée toujours inondée et, d'après les chroniqueurs, fonde Praha, Prague, ville dont la renommée « s'élèverait jusqu'au ciel ». Telle est l'incertaine légende. L'histoire vraie est plus sobre de détails. En tout cas, c'est dans un document daté de 928 que le nom de Praha apparaît pour la première fois.

Les érudits ne sont pas d'accord sur son étymologie. Les uns le rattachent à la racine slave *prah*, qui signifie le seuil. La légende raconte que Libouché rencontra à la place qu'elle choisit pour la cité nouvelle deux hommes qui abattaient un arbre « pour en faire un seuil ». La princesse aurait alors commandé aux siens : « Bâtissez une ville sur la Vltava, au-dessous de la colline de Pétrjin, à l'endroit où un charpentier façonne un « seuil » avec son fils. A cause de ce seuil, nommez la ville Praha. Les peuples courberont la tête devant ce seuil ». Les géologues, estimant que la grande œuvre de Libouché a dû être le dessèchement de la vallée constamment inondée par suite des irrégularités du lit de la Vltava qui, entre les Hradtchany et la colline de Vychehrad, est barrée par un banc

1. Nom tchèque de Prague.

de quartzite, prétendent que la Vltava, tout comme le Dniépr russe, avait ses *porogui* (seuils). Le nom de la ville viendrait donc, d'après eux, d'un de ces seuils qu'éclabousse l'eau tumultueuse de la rivière. Les géographes qui voient surtout dans Praha, à ses origines, une « ville de gué », reprennent volontiers également cette étymologie, qui ne satisfait pas les philologues. Ceux-ci, en effet, rattachent la racine de Praha au verbe *prajiti*, brûler. Dans la forêt immense qui couvrait la Bohême, des hommes auraient essarté un emplacement, situé sur une rivière guéable en cet endroit. Praha serait donc la clairière défrichée par le feu.

II

Le site.

Prague est au centre de la Bohême. La Bohême est un plateau massif, aux ondulations uniformes, autrefois très boisé, encadré de chaînes de montagnes. Sur la frontière allemande et autrichienne, au nord, à l'ouest et au sud, celles-ci dressent leurs cimes couvertes de sapins jusqu'à 1.500 mètres environ; vers l'est, il n'y a pas de chaîne proprement dite, mais une zone moins élevée de plateaux et de collines qui unissent insensiblement la Bohême à la Moravie. La Bohême est une unité hydrographique dont la Vltava est un des éléments essentiels. Les cours d'eau qui prennent presque tous naissance dans les confins montagneux descendent vers le nord; l'Elbe (Labe en tchèque) emporte leurs eaux vers la mer du Nord.

Au moment où la Vltava, ayant reçu le tribut important de la Berounka, la rivière de Plzen [1], quitte sa haute vallée étroite et resserrée pour entrer dans une vallée plus large qu'elle a facilement creusée dans les schistes ordoviciens, au point où, par suite des inégalités de son lit, elle est contrainte de s'étaler en une large nappe peu profonde, facile à traverser, Prague

1. En allemand Pilsen.

s'est fondée. La Vltava et l'Elbe barrent la route est-ouest, à travers toute la Bohême. Prague fut longtemps le seul point où l'on pût franchir cette longue artère fluviale. En outre, la ville, précisément à cause de cet avantage naturel, se trouve au point de convergence d'un faisceau de routes, surtout au point d'intersection de deux grandes voies qui ne prirent toute leur importance qu'au moyen-âge, l'une d'ouest en est, qui menait de Paris à Cracovie et Kiev, et l'autre du sud au nord, qui conduisait de Venise à la Baltique. Longtemps protégée de tous côtés par des forêts inaccessibles, abritée du nord et ouverte vers le sud, Prague trouvait dans ses abords un sol relativement fertile produisant grâce à un climat agréable des récoltes suffisantes. Autour d'elle se sont vite agglomérées les populations qui peu à peu se soumirent à la loi de ses princes. La ville a donc été faite peu à peu par l'histoire. A certains points de vue, elle est assez défavorisée par la géographie. Ainsi, à l'heure actuelle, sa position au centre de la Bohême la dessert nettement. Pour imposer sa prééminence de capitale à un territoire aussi bizarrement étiré de l'ouest à l'est que celui de la République tchécoslovaque, elle doit admettre la collaboration de Brno (Brunn), capitale de la Moravie, admirablement située sur la grande voie de la Morava, et surtout de Bratislava (Presbourg), la porte de l'Orient, le futur grand emporium danubien.

Prague a été une ville forte avant d'être une cité commerçante. C'est sur le Vychehrad, qui s'élève à pic sur la rive droite de la Vltava, que les premiers princes slaves avaient d'abord jeté leur dévolu ; en face de lui se trouve la colline des Hradtchany, sur laquelle Libouché aurait créé le *hrad* ou château fort ; tout près des Hradtchany, la colline de Pétrjin s'abaisse vers la rivière par une rangée de gradins, tandis que son autre extrémité fait corps avec le fameux plateau de la Montagne Blanche, rendu célèbre par la bataille où la Bohême en 1620, perdit son indépendance. Au loin, vers le nord-est, se profilent les collines de Vitkov et de Kralovské Vinohrady (les vignobles royaux). Enfin dans la vallée proprement dite, sur les deux rives du fleuve qui s'étale

en une large nappe peu profonde, s'éparpillent une série de quartiers qui, longtemps, ont eu leur autonomie. Prague, en effet, dans la première phase de son évolution, n'est pas, une ville, mais une sorte de fédération de colonies de marchands groupées au pied de deux châteaux-forts, sur les bords d'une rivière guéable.

III

Prague sous la dynastie des Přémyslides (x^e-xiv^e siècles).

La colline de Vychehrad et les Hradtchany ayant été les points de départ du peuplement de Prague, c'est sur ces deux hauts lieux qu'il faut chercher les vestiges des plus anciens monuments Là ont été édifiés les premiers remparts et les premiers sanctuaires. C'est sur la colline des Hradtchany, par exemple, que s'est élevé le château rival de celui de Vychehrad, et c'est dans la cour de ce château que se tenaient les grandes assemblées politiques du temps. Des témoins oculaires affirment que, dès le x^e siècle, le Hrad, le château, avait déjà été reconstruit en pierre. De ce vieil édifice, il ne reste d'ailleurs plus de traces, car en 1135 le château a été rebâti d'après le type des châteaux occidentaux. L'on y voyait le banc de pierre sur lequel le souverain prenait place pour être présenté au peuple. Non loin, et comme accotés à lui, avaient été construits des sanctuaires datant de l'introduction du christianisme en Bohême (x^e siècle). Ils existent toujours, mais sous un autre aspect : ce sont la première église de Saint-Guy, de style roman, commencée sous le règne de Spytihnev (1055-1061), continuée sous Vratislav I^er qui, en 1086, reçut de l'empereur Henri V la dignité royale, puis le monastère des bénédictines de saint Georges créé en 973 sous Boleslav II, complété au xii^e siècle par l'église Saint-Georges où repose la sainte slave Ludmila.

Dès 965, Prague n'était plus seulement une ville forte, elle

s'était étalée largement dans la vallée et faisait déjà grand trafic. Le commerçant oriental Ibrahim-ibn-Jacoub, qui la visita cette année-là, fut émerveillé de l'activité de ses colonies de marchands. « C'est », écrivait-il, « le grand marché du pays des Slaves. Les Russes et les Polonais viennent ici de la ville de Cracovie avec leurs marchandises; les Juifs et les Hongrois apportent du pays turc des marchandises et de l'argent et se procurent en échange des esclaves et des peaux de castor ainsi que d'autres fourrures. A Prague, on fait des selles, des brides et des boucliers que les étrangers achètent ».

Sur la rive droite de la Vltava, entre les deux gués, dont l'un ne tardera pas à être remplacé par un pont, sous la protection de Vychehrad et des Hradtchany, les commerçants étrangers avaient vite afflué. Les Juifs y avaient leur ghetto pittoresque, qui fut démoli au XIX^e^ siècle, et dont il ne reste plus que la très vieille synagogue du XII^e^ siècle, un hôtel de ville bien postérieur, et surtout un étrange et poétique cimetière où près de quinze mille pierres tombales, jetées pêle-mêle au milieu des buissons et des lilas, racontent l'existence traversée de nombreuses générations d'Israélites. Enfin les Allemands s'étaient solidement implantés autour d'une « cour », sorte de bazar de type oriental. Dès le règne de Vladislav IV (1061-1092), ils avaient obtenu de solides privilèges. La dynastie slave des Prjémyslides semble les avoir attirés et encouragés. Entre 1230 et 1234, leur commune, de type allemand, est élevée au rang de ville et prend le nom de « Vieille Ville ». Elle s'étendait jusqu'aux halles, où se trouvaient le dépôt des marchandises et le bureau de l'octroi, et ce quartier est encore aujourd'hui remarquable par son dédale de ruelles et de passages pittoresques. En outre, la Vieille Ville s'était très tôt entourée d'épaisses murailles, et était ainsi devenue un réduit formidable. Au XI^e^, au XII^e^ et au commencement du XIII^e^ siècles, le germanisme gagne à Prague. Vers 1207, au moment de la fondation de *Mala Strana*[1], les Allemands ont une situation exceptionnelle, mais

1. Quartier de la rive gauche de la Vltava, au pied des Hradtchany.

ce n'est plus pour longtemps. A des signes non équivoques, l'on sent qu'une réaction se prépare La petite bourgeoisie tchèque, devenue plus nombreuse et plus hardie, commence à battre en brèche l'aristocratie municipale allemande, et les environs des halles et de l'hôtel de ville seront dans les temps qui vont venir témoins d'âpres luttes. La crise éclate dans toute sa force au temps de la dynastie des Luxembourg.

IV

Prague du XIVe au XVIIe siècle. Les Luxembourg et Rodolphe II.

Il arrive parfois que le mélange de deux civilisations produise d'admirables résultats. Au XIVe siècle, la Bohême subit l'influence directe de la France. Simple hasard ou non, ce fut pour elle une époque de splendeur. Déjà l'évêque de Prague, Jean de Drajice, né vers le milieu du XIIIe siècle, avait rapporté d'Avignon, où il avait passé onze années, le goût de l'art franco-italien. Ayant voulu l'introduire en Bohême il avait appelé l'architecte du pont d'Avignon, Guillaume. Ainsi s'inaugura une tradition que devaient continuer les rois de la dynastie des Luxembourg. Après la disparition de la branche directe des Prjémyslides des abbés cisterciens avaient fait appeler sur le trône de Bohême un roi qui avait été élevé en France, Jean de Luxembourg, prince léger et versatile, vrai type de chevalier errant. Il vint à Prague, accompagné d'une véritable cour de seigneurs français. Avec lui, la Bohême commença à s'accoutumer à la culture française. Mais il fut loin d'avoir les mérites de son successeur Charles IV. Celui-ci, de son vrai nom Vaclav [1], était le neveu d'un roi de France, il avait reçu en France, d'un futur pape français, une excellente éducation, avait vécu à la cour de son beau-frère Charles le Bel et épousé une Française, Blanche de Valois. Toute sa vie, il

1. Prononcez *Vatslaf*. En français, Venceslas.

garda dans son âme mystique d'homme du moyen-âge le regret de Paris et d'Avignon, et il eut pour ambition de faire de sa bonne ville de Prague, qu'il aimait d'un amour incroyable, le Paris de l'Europe centrale. A vrai dire, le temps était bien choisi. Prague, par les hasards de l'union personnelle, était à ce moment la capitale du Saint-Empire, et le roi de Bohême était empereur. Les ambassadeurs de tous les pays du monde se coudoyaient dans la ville qui déjà, peuplée de plus de 100.000 habitants, était une vraie capitale. L'on comprend que Charles IV ait refusé d'accéder au désir de Pétrarque venu à Prague pour le persuader de transférer sa résidence à Rome. A ce moment, la ville s'agrandit considérablement. A côté du Hrad se blottit une nouvelle cité, celle des Hradtchany, peuplée surtout de nobles et d'ecclésiastiques; la population s'agglomère également autour de Vychehrad: le *Stare Miesto*, ou Vieille Ville, continue de se développer, ainsi que *Mala Strana*, « la Petite Ville », jusqu'au cœur de laquelle descendaient alors les jardins et les vignes. Mais c'est moins par la croissance continue de ses anciens quartiers que Prague a grandi sous Charles IV que par la création de la « Nouvelle Ville », œuvre personnelle du roi. Sur la rive droite de la Vltava, au pied de Vychehrad, il conçut et réalisa une nouvelle cité, aussi tchèque que la Vieille Ville était allemande, aux rues aussi droites et régulières que possible, aux immenses places et marchés. Cette ville, trois fois plus vaste que l'ancienne, fut très rapidement construite, car Charles IV combla ses habitants des privilèges les plus étendus, tout en les obligeant à se conformer à un certain nombre de prescriptions en ce qui concerne la hauteur des maisons et l'alignement. Bientôt la « Nouvelle Ville », Nové Miesto, dont la charte de fondation est de 1348, put opposer aux 1361 maisons de la Vieille Ville ses 2.000 bâtisses. Le plan et l'ordonnance générale en furent si bien conçus que même aujourd'hui, après plus de cinq siècles, ils sont restés visibles.

Les Tchèques aiment à se rappeler le glorieux règne de Charles IV. Ils l'ont représenté en bronze, sur la place des Chevaliers de la Croix, à l'entrée du pont Charles, tenant à la

main la charte de fondation de l'Université qui porte son nom. Ce fut en effet sa maîtresse œuvre que la création de la première Université de l'Europe centrale. En faisant du second Paris une cité universitaire, Charles créait à Prague un foyer de lumière vers lequel devaient être attirés de partout maîtres et étudiants. Peu de temps après la fondation, Benoît de Veitmile pouvait écrire : « On vient à Prague de tous côtés. Par amour de la science, on envoie étudier dans cette ville des jeunes gens de pays divers, d'Allemagne, d'Angleterre, de Lombardie, de Hongrie et de Pologne ». Les historiens allemands, qui ont beaucoup loué Charles IV de cette initiative, en ont naturellement attribué les mérites à l'influence de la civilisation allemande; et ils se sont efforcés de démontrer que le fameux décret de Kutnà Hora (1409), en provoquant, sous Vaclav IV, l'exode des étudiants allemands de l'Université[1], avait fait reculer la culture. Il ne faut pas les en croire. Si Prague fut si grande sous Charles IV, c'est précisément parce que, sous le règne de ce prince étranger, mais intelligent et lettré, le peuple tchèque put pour la première fois déployer librement son génie.

Mais Charles n'a pas été seulement le créateur de la Nouvelle Ville et de l'Université. Ce monarque très chrétien se devait de laisser également sa marque sur la colline royale du Hrad. Le 21 novembre 1344, sur l'emplacement de l'ancienne basilique romane, il posa la première pierre de la nouvelle cathédrale de Saint-Guy qui, dans son esprit, devait être le sanctuaire digne de l'archevêché qu'il venait de créer. Il en confia la construction au Français Mathias d'Arras[2] qu'il avait connu à Avignon, et qui semble avoir été l'un de ces artistes géniaux du moyen-âge dont un si grand nombre sont restés anonymes. Pour de telles œuvres, une vie d'homme ne peut suffire.

1. Le décret de Kutna Hora donnait à l'Université trois voix à la nation tchèque et n'en laissait qu'une à l'allemande, qui en avait eu jusque là trois. Les Allemands mécontents quittèrent en grand nombre l'Université de Prague et allèrent fonder celle de Leipzig.

2. Dans le triforium de Saint-Guy, œuvre de Mathias, on voit encore son buste accompagné de l'inscription suivante : « Mathias, originaire d'Arras, ville française, premier architecte de ce temple, que Charles IV, alors margrave de Moravie, amena avec lui d'Avignon pour construire cette église. »

Mathias, s'inspirant, semble-t-il, du plan de la cathédrale de Narbonne, ne fit que commencer la construction de l'église. Son continuateur immédiat fut Pierre Parler, un Souabe formé à l'école française. Incendié au commencement du XVI^e^ siècle, remanié depuis bien des fois, Saint-Guy n'est pas encore achevé; mais le poème ogival, tel que l'avait conçu Mathias, est encore très aisément déchiffrable aujourd'hui. L'architecte français avait élevé l'église jusqu'au triforium et construit dans un style gothique sévère la plupart des huit chapelles pentagonales qui font l'originalité du sanctuaire. La plus célèbre est celle de saint Vaclav, aux murs incrustés d'agates, d'améthystes et de chrysoprases, où l'on montre encore la cotte de mailles et la couronne du saint ainsi que l'anneau de bronze auquel il se cramponna quand il fut attaqué traîtreusement par son frère Boleslav. C'est à Saint-Guy, « le Saint-Denis et le Panthéon de la Bohême », que dorment de leur dernier sommeil non seulement Charles IVet sa première femme Blanche de Valois, mais aussi Vaclav IV, Ladislas[1] le Posthume, Georges de Podiébrad, et les Habsbourg Ferdinand I^er^ et Rodolphe II. Là également repose dans un tombeau d'argent ciselé saint Jean Népomucène, le grand saint jésuite, peut-être légendaire.

Pour mener du château à la « Vieille Ville », Charles IV, sur l'emplacement d'un vieux pont qui avait été détruit par les eaux, fit commencer en 1357 la construction de celui qui porte maintenant son nom glorieux. Avec ses seize arches gothiques, ses piles originales, le pont Charles est une des merveilles de Prague et de l'Europe. Peut-être doit-il une grande partie de son charme à un cadre unique. Il faut le voir au soleil couchant, quand, dans les eaux de la Vltava qui s'étale à cet endroit en une nappe miroitante, se reflètent les tours de Saint-Guy et la silhouette altière des Hradtchany. Deux tours médiévales le gardent à ses extrémités. Celle de la rive gauche est en réalité double, étant flanquée d'une autre plus basse et plus ancienne; son décor extérieur est d'une grande

1. Vladislav.

richesse; sur la corniche du premier étage sont gravées dans la pierre les armes de tous les pays sur lesquels régna la maison des Luxembourg. Le pont n'a malheureusement pas gardé son aspect primitif. Au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, les Jésuites l'ont peuplé de statues de style baroque, et ont voulu en faire une voie triomphale de la Vieille Ville à Mala Strana. Tel qu'il sortit des mains de Pierre Parler, il achevait la Prague médiévale de Charles IV qui, avec ses burgs, ses communes entourées de remparts aux multiples tours, son château « à l'instar du Louvre », sa cathédrale inachevée, mais grandiose, sa forêt de tours, l'animation de ses rues et de ses marchés était bien une ville admirable. La prophétie de Libouché s'était réalisée dès le XIV^e^ siècle.

Vinrent des temps difficiles. Contre Rome, contre l'esprit allemand, le Tchèque Jan Hus, porte-parole d'une nation qui s'éveillait, s'insurgea hardiment. Il sembla un moment que, un siècle avant la Réforme, Prague allait devenir le foyer d'une révolution européenne d'incalculable portée. Hus, venu trop tôt, fut vaincu, et son supplice ouvrit une période de troubles, au cours de laquelle les magnifiques trésors d'art accumulés par les Luxembourg faillirent périr. En juillet 1419, quatre ans après la condamnation de Hus, ses partisans jettent par les fenêtres de l'hôtel de ville de la « Nouvelle Cité » quelques échevins. C'est la première défénestration, qui fit précédent dans l'histoire de Bohême. La ville slave devient le centre d'une résistance acharnée contre l'Eglise romaine et l'autorité royale. Le héros national Jijka vainc les étrangers venus pour châtier l'audacieuse cité. Les désordres s'accentuent. Qui reconnaîtrait dans la ville rebelle et hérissée d'armes la cité impériale du XIV^e^ siècle? C'est bien au cours de ce XV^e^ siècle si troublé que Prague s'enrichit encore de la Tour Poudrière, construite de 1475 à 1485 par l'architecte Mathias Rejsek, de l'admirable église du Tyn commencée en 1365 et terminée en 1511, dont les deux tours gothiques donnent à la Vieille Ville un aspect si particulier, et enfin de l'Hôtel de Ville commencé en 1338, mais dont la curieuse horloge date de 1490. Cependant, un légat du pape peut avec raison écrire en

1471 aux habitants de Prague : « Vous rappelez-vous comme votre ville de Prague a été naguère une cité glorieuse?... ni Nuremberg, ni Vienne, ni Breslau, ni Cologne ne pouvaient lui être comparées ». Il y a certainement eu à Prague, au XV^e^ siècle, une décadence architecturale relative.

Au XVI^e^ siècle, au contraire, deux éclaircies de plus longue durée Sous Ferdinand I^er^ (1526-1564), un architecte italien construit le Belvédère, et Rodolphe II (1576-1612) donne à la ville un nouveau lustre. Collectionneur admirable, il attire dans sa capitale maints artistes étrangers, s'entoure d'alchimistes, mais sait distinguer de vrais savants comme Képler et Tycho de Brahé. De son temps date, entre autres, le palais Schwarzenberg, de style florentin avec ses pignons italiens et ses corniches couvertes de sgraffiti.

La gravure de Sadeler (1606) nous donne le premier panorama vraiment artistique de Prague. Grâce à elle, nous pouvons nous représenter la ville telle que la connurent les contemporains de Rodolphe II. La Renaissance a déjà modifié l'aspect général, de nombreux hôtels de style italien ont été construits, surtout dans Mala Strana, mais les grands traits de la Prague médiévale subsistent encore, la campagne continue de s'insinuer dans la ville, les maisons sont peu élevées, les nombreuses tours des enceintes et les cloches des églises et des couvents donnent à la cité un caractère guerrier et religieux qui jamais ne s'effacera complètement...

V

La contre-réforme. Prague au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle

Les transformations que subit Prague au cours du XVII^e^ siècle furent singulièrement importantes. Avec la guerre de Trente Ans, qui commença par la deuxième défénestration de Prague (1618) et qui se termina sur le pont Charles en 1648, une nouvelle conception de la vie et de l'art apparaît. Un nouveau *genius loci* s'installe au foyer de la « Prague dorée ».

Comme l'a très bien saisi un écrivain tchèque contemporain, Arne Novak, « la voix puissante et solennelle de ce génie retentit, chante et sanglotte le soir dans l'harmonie des cloches, son accent pathétique ébranle l'air ». La Prague baroque est tout entière l'œuvre des Jésuites qui, après la funeste bataille de la Montagne-Blanche (1620), où sombrèrent les dernières espérances des Tchèques, et l'exécution des seigneurs rebelles sur la place de l'Hôtel de Ville (juin 1621), s'installèrent en maîtres dans la ville et asservirent à Rome et aux Habsbourg la cité de Jean Hus. Leur grande caserne fut le Clementinum, ce rival du Carolinum ou Université Charles, sorte de prison avec des barreaux de fer aux fenêtres, couvent austère aux cours maussades, aux couloirs interminables, qui fut, entre leurs mains, un foyer d'organisation et de conquête. Il y a dans le génie baroque tel qu'il se manifeste à Prague un élément de force qui apparaît dans la massivité des monuments que l'on sent conçus par une génération de guerriers, par une race de condottieri, de reîtres et de prêtres-soldats, âpres à imposer leur foi. Nulle part, cette force brutale ne se révèle davantage que dans telle statue de Jean Népomucène, « aux gros genoux rustiques et aux grosses mains étreignant le crucifix ». Le type physique de l'âge baroque est assez souvent celui d'Hercule. Les archanges, les martyrs, les missionnaires dont les statues dominent du haut du pont Charles la Vltava, ont été représentés par Mathias Braun ou Ferdinand Brokoff sous la forme d'êtres surnaturels, de véritables géants.

Ce serait, d'ailleurs, se méprendre que d'envisager dans le baroque de Prague seulement le côté force, La sensualité y apparaît aussi souvent. Pas un seul des corps sculptés par la statuaire du temps n'est en repos. Tous représentent des êtres en proie à la passion. En ce temps-là, la Vierge cessant tout-à-coup d'être la Madone à l'Enfant devient une grande dame, une mondaine. Etudiez, pour vous convaincre, les statues nichées dans la façade de l'église des Chevaliers de la Croix. A côté de saints qui sont représentés sous les apparences d'athlètes, des madones voluptueusement courbées touchent le sol de leur pied minuscule avec un geste très étudié.

Pour comprendre cette curieuse époque de la Contre-Réforme, il faut visiter l'église Saint-Nicolas de Mala Strana, au dôme vert. Les chapiteaux fleuris et surchargés de feuilles ou de fleurs de ses colonnes, le marbre riche de ses murs, les couleurs éclatantes des fresques du plafond, les guirlandes en bois doré, les torrents de lumière qui, pénétrant à flots de partout, jouent sur la chaire de vérité flamboyante de dorures, l'autel gigantesque, orné d'un tableau, tout cela est d'un théâtral voulu et destiné à agir fortement sur les sens. L'on se représente aisément l'impression profonde que devaient produire sur les âmes encore frustes du XVII^e^ siècle les cérémonies du culte. « Au moment sacré de la bénédiction », écrit Novak, dans sa *Prague baroque*, « quand tous les cierges flambent, que les encensoirs s'agitent, que les clochettes sonnent et que le prêtre bénit, la foule pieuse, les paupières demi-closes, lève les yeux en haut, vers l'espace où, à perte de vue, s'ouvre un monde nouveau, une coupole vertigineuse aux fresques hardies, couronné d'une tourelle qui tamise des miracles de soleil ». En Saint-Nicolas, qui domine de sa masse tout le quartier de Mala Strana, tout est vaste, puissant, majestueux, héroïque. Le grand artiste que fut Dientzenhofer en a bien fait le temple de la Contre-Réforme triomphante.

Tout autre est l'impression produite par le cloître de Notre-Dame de Lorette, imité surtout de l'Italie, mais où l'on respire, dans une demi-obscurité, l'âme sombre et fanatique de l'Espagne contre-réformatrice. Jamais, en effet, les influences méridionales ne furent si puissantes en Bohême qu'au cours du XVII^e^ siècle. Pour s'en rendre compte, il faut visiter le palais de Waldstein, à Mala Strana. Après la bataille de la Montagne-Blanche, les biens des nobles tchèques furent distribués à des seigneurs et à des condottieri espagnols, italiens ou allemands qui avaient servi les Habsbourg. Waldstein[1] reçut en récompense toute une partie de Mala Strana, et, pour lui, l'architecte italien Marini aplanit un quartier qu'il entoura d'une haute muraille, puis créa, sur le modèle des

1. Qu'on a longtemps appelé, à tort, Wallenstein.

palais de Milan, une somptueuse demeure aux vastes salles, aux cours orgueilleuses, au jardin ombragé de châtaigniers énormes et dominé par une loggia à colonnade de grand style. Le luxe le plus raffiné régnait chez Waldstein, duc de Friedland, et l'on raconte qu'il nourrissait ses chevaux dans des mangeoires d'or et que cinquante hommes, en tout temps, gardaient les abords de son palais, véritable coin d'Italie transporté à Prague.

Il eut des émules dans d'autres seigneurs du temps, qui se construisirent à Mala Strana ou sur les Hradtchany d'admirables hôtels; tels le palais Czernin aux trois cent soixante-cinq fenêtres, maintenant devenu caserne et qui écrase de sa lourde masse le bijou architectural de Notre-Dame de Lorette, situé en face; le palais Morzin, dont deux Maures soutiennent la corniche; le palais Thun où deux énormes aigles, œuvre du sculpteur Braun, supportent une manière de balcon, et bien d'autres encore.

Il faudrait flâner dans toutes les rues et dans les passages de Mala Strana, parcourir les Hradtchany, pousser jusqu'à l'admirable monastère des Prémontrés de Strahov dont l'église rutilante de dorures, et la bibliothèque sont d'un style baroque qui frisent le rococo, pour pénétrer entièrement le génie baroque de Prague. Telle qu'elle est, et quelques réserves qu'on puisse faire sur la beauté intrinsèque de l'art mondain ou religieux de la Contre-Réforme, la Prague baroque étonne et émeut. La parcourir, c'est feuilleter une page, et non des moins curieuses, de l'histoire européenne.

VI

Prague au XIX^e^ et au XX^e^ siècle.

A la fin du XVIII^e^ siècle et pendant la première moitié du XIX^e^, Prague, qui souffre sous le joug depuis 1620, semble résignée à son sort. Elle somnole, et la vitalité nationale paraît éteinte. Au point de vue monumental, c'est la décadence.

Si l'on met à part la reconstruction du palais royal des Hradtchany par Marie-Thérèse, cette époque n'a guère vu que des destructions. Il n'existe à Prague qu'un seul monument de style Empire; au début du XIX^e^ siècle, l'on ne remarque que la croissance anarchique des faubourgs.

Mais à partir de 1848, l'esprit change. Sous l'influence des idées révolutionnaires semées à travers l'Europe par les armées napoléoniennes, le sentiment national revit. Des « éveilleurs » surgissent, qui indiquent au peuple tchèque sa voie. La langue tchèque, qui avait dû se réfugier dans les campagnes, se répand de nouveau dans les villes, et en particulier à Prague, à la faveur du développement de la grande industrie, une bourgeoisie nationaliste de tendances se crée et revendique des droits que Vienne lui mesure avec parcimonie.

La première grande manifestation tchèque date de la construction du Théâtre National. Pendant longtemps, Prague n'avait eu qu'un seul théâtre, qui avait été acheté par les « Etats », c'est-à-dire la Diète du royaume. L'on y jouait en allemand. Or, quand, grâce aux efforts de Jungmann, de Dobrovsky, de Palacky, la littérature tchèque commença à prendre forme, la construction d'un « théâtre national » slave, consacrant l'émancipation définitive de la langue et de la littérature tchèques, sembla s'imposer. Dès 1850, un comité se crée sous la présidence de l'historien Palacky pour recueillir les souscriptions destinées à la grande œuvre. Le 11 novembre 1862, un théâtre provisoire est ouvert. La pose de la première pierre du théâtre définitif est de 1868, et treize ans plus tard, l'œuvre de l'architecte Zitek ayant enfin pris forme, le Théâtre National tchèque est sur le point d'être inauguré, quand un malheureux accident amène un incendie terrible qui détruit le monument encore inachevé. Ce fut pour toute la Bohême un deuil national; mais peu de temps après, les quelques millions de florins nécessaires ayant été réunis, l'on se remit à l'œuvre avec plus d'énergie encore. Le 18 novembre 1883, le splendide théâtre actuel ouvrait ses portes. Son style sobrement classique est vraiment digne de la grande idée qui a présidé à sa renaissance. Presque tous les plus

grands artistes tchèques, Liebscher, Alech, Jenichek, Hinays, Brojik, Myslbek ont collaboré à son ornementation. Parmi eux, il faut faire une place à part à l'admirable série de fresques exécutées par Jenichek d'après les cartons d'Alech.

Œuvre également nationale, la construction du Musée national et de la Maison municipale ou Palais des Fêtes. Le Musée a été élevé de 1889 à 1893 par l'architecte J. Schulz; il domine de sa masse importante la place Vaclav, et il est le Panthéon civil de la Tchécoslovaquie. Quant au Palais des Fêtes, à la construction duquel ont collaboré un bon nombre d'artistes tchèques, il est né de la nécessité pour une grande ville, où la vie sociale est particulièrement développée, de posséder de nombreuses et vastes salles de concert ou de réunion.

La ville de Prague avait été très négligée par la faute du gouvernement central quand, en 1861, le nouveau conseil municipal prit en mains son administration. Il fallait donner d'urgence à une cité qui s'étiolait plus d'air et de lumière, dégager les quartiers malsains, construire des quais, améliorer l'éclairage, créer des places et des rues, alimenter la ville en eau de source. L'œuvre de régénération fut immédiatement entreprise : elle n'est pas achevée. Peut-être la cause de ce retard est-elle surtout dans la divergence des intérêts et dans la médiocrité des ressources financières des différentes villes qui forment l'agglomération pragoise. Depuis le 1er janvier 1922, elles sont, avec un certain nombre de villages de la banlieue, unies en vertu d'une loi. La « Grande Prague » ainsi créée, est, régie par un conseil d'administration superposé aux municipalités anciennes, a une superficie de 174 kilomètres carrés, une population de 676.476 habitants, et 19.052 maisons, en 16 quartiers; elle comprend 38 communes, et englobe non seulement la vallée, mais les basses et hautes terrasses, plus une partie du plateau.

Le décret qui l'a créée n'a fait que sanctionner un état de fait. Depuis novembre 1918, Prague a pris la physionomie d'une grande capitale européenne. Carrefour de l'Europe centrale, au confluent de l'Orient et de l'Occident, à mi-chemin entre l'Allemagne et l'Italie, elle s'épanouit dans la liberté,

et elle gagne ce qu'ont perdu et perdent Vienne et Budapest. Si, dans le domaine économique, la victoire n'est pas encore décisive, elle l'est déjà au point de vue intellectuel. Des milliers d'étudiants slaves, russes, yougoslaves, bulgares, ukrainiens y trouvent un hospitalier accueil. Sa splendide Université Charles, la sœur de notre Université de Paris, connaît des temps heureux après les jours tristes. Son Université allemande se maintient, comme pour montrer que Prague n'est fermée à aucune culture. Prague est donc bien redevenue la *Zlata Praha*, la « Prague dorée » des chroniqueurs. Il faut gravir ses collines aimables, couvertes de vergers, flâner dans ses venelles médiévales, rêver dans ses cloîtres baroques, contempler de loin le plateau maudit de la Montagne-Blanche et le coteau victorieux de Vitkov, errer le long des quais de la Vltava, pour saisir les différents génies qui ont présidé à son développement, et apprécier, avec sa splendeur, sa vitalité de capitale prédestinée.

Alfred Fichelle.

VIE LITTÉRAIRE

Les tendances actuelles de la littérature nationale yougoslave.

La poésie lyrique yougoslave est à l'heure actuelle en pleine floraison. Le grand poète romantique, Voizlav Ilitch, dont la carrière littéraire a été des plus fécondes, quoiqu'il soit mort à trente-deux ans, en 1894, fut le véritable créateur du lyrisme national. C'était un modeste instituteur, doué d'un instinct poétique remarquablement puissant, très romantique, fortement imprégné du byronisme de Pouchkine et de Lermontov, mais qui a su dégager très tôt son originalité, sa note essentiellement personnelle et nationale dans les nombreux recueils lyriques qu'il a laissés.

Il a eu l'honneur de former deux disciples parfaits, qui, aujourd'hui, sont peut-être les poètes lyriques les plus purs de toute la Yougoslavie au double point de vue de l'inspiration et du style; ce sont MM. Chantich et Doutchitch, tous deux natifs de Bosnie. On retrouve chez M. Chantitch tout l'idéal romantique de M. Ilitch, exprimé dans un style d'une rare perfection. Très sentimental, très épris du génie de Henri Heine, il a traduit en vers les œuvres poétiques du grand poète allemand. Il se trouve malheureusement aujourd'hui déprimé par la maladie et la vie d'hôpital, mais il n'en continue pas moins à produire et à donner dans le *Knijevni Glasnik*, la grande revue littéraire de Belgrade, des poèmes excellents, remplis de la plus délicate sensibilité.

Moins intuitif que M. Chantitch, plus cultivé, plus raffiné, M. Doutchitch se rapprocherait assez, pour la qualité de sa technique littéraire et la pureté de son lyrisme, de M. Milan Rakitch. Ce dernier, natif de Belgrade, ministre de Serbie à Sofia, jouit de l'avantage de vivre à l'abri de tous soucis matériels et de pouvoir cultiver son talent en pleine liberté d'esprit. Il a peu produit puisque, ayant déjà atteint l'âge de quarante-six ans, il n'a publié que trois recueils lyriques, représentant un ensemble de deux cents poèmes. Mais ceux-ci ont été écrits dans une langue incomparable. Ses sources d'inspiration, la nature philosophique de sa poésie, l'apparentent étroitement à Sully-Prudhomme.

Tous ces poètes emploient le vers classique, et souvent l'alexan-

drin. A côté de leurs noms, il ne faut pas oublier celui du poète lyrique Tin Onievitch, originaire de l'Istrie. Cet écrivain a voyagé en France au cours de la grande guerre, et les impressions qu'il a rapportées de son séjour dans notre pays lui ont inspiré des poèmes d'une mélancolie pénétrante, d'un accent parfois si humainement poignant qu'ils font involontairement penser au vers de Musset :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux.

Signalons encore deux représentantes du néo-romantisme yougoslave, Mlles Danitza Markovitch et Decanka Maximovitch. Cette dernière poétesse, âgée à peine de vingt-huit ans, a déjà publié de nombreux recueils poétiques, pleins d'un lyrisme sentimental très fin et très pur.

L'école vers-libriste yougoslave est représentée par deux poètes serbes, MM. Mirko Korolija et Rasko Petrovitch, un poète croate, M. Gustave Krklez, et un poète du Banat, M. Miloch Zrnjanjski. La forme de ces auteurs est volontairement hermétique. On les sent sous l'influence de la littérature russe bolcheviste, notamment celle de Gorki, et ils ont aussi puisé aux sources d'inspiration du futurisme de Marinetti. Korolija, Krklez et Zrnjanjski sont originaires des territoires serbes qui faisaient partie de l'Autriche avant la guerre. Ils sont très austrophobes, et membres de la *Jeunesse révolutionnaire*, association dont faisait partie l'étudiant Prinzip, lors de l'attentat de Sarajevo.

Un des plus récents vers-libristes est le Slovène Pavel Golias, qui vient de publier deux œuvres lyriques, les *Chants du soir* (*Vetcherna pesmarica*) et les *Chants des jeunes filles aux cheveux d'or* (*Pesmi o zlatoloskah*) Le sujet de ce dernier livre se rapporte à la mythologie slovène, où apparaissent souvent des figures de déesses, aux longues chevelures dorées.

On ne peut faire que mentionner pour mémoire M. Vladimir Stanimirovitch, auteur de petites poésies légères de circonstance; mais il faut retenir l'attention sur la tentative très intéressante de M. Philipovitch, dont les trois recueils, *Krvavi Bojouri* (*Les Pivoines sanglantes*), constituent un essai de résurrection de l'épopée nationale. C'est un vaste poème héroïque, où défilent toutes les grandes figures de l'histoire glorieuse de la Serbie, et l'auteur a su très habilement adapter le cadre de sa fiction à l'esprit même de la vieille épopée serbe, en usant très heureusement des termes mêmes employés dans les anciens chants héroïques nationaux.

Dans le domaine du Roman, l'œuvre la plus considérable est celle de Borislav Stankovitch *Nechista Krv* (*Le sang impur*). L'auteur est né à Vranja, dans la Serbie méridionale, et c'est dans cette région qu'il place l'action de son roman. Il nous peint une ancienne famille de

hadjis orthodoxes, ayant fait le pèlerinage de Jérusalem. L'aïeul, le chef de la famille, Trifoun, est investi de cette autorité quasi absolue qui était la règle sous la domination turque en Serbie. D'autre part, selon l'antique coutume du pays, le fils mineur, épousant une femme, plus âgée que lui, était contraint de vivre avec son père. Celui-ci, un des descendants de Trifoun, a, comme tous ses ancêtres, le sang chaud, le tempérament ardent de la race du Sud ; poussé par la voix du *Sang impur*, qui combat en lui celle de l'honneur du nom, des titres et de la famille, il devient amoureux de sa belle-fille. Telle est la trame du roman, dont la grande valeur réside surtout dans la peinture des milieux régionaux, la richesse des descriptions d'une couleur locale si intense, qu'elles rappellent souvent la puissance de tempérament d'un Maupassant ou d'un Zola. Stankovitch est un visionnaire instinctif, d'un rare talent, d'une forme remarquable et il peut être regardé comme le meilleur prosateur yougoslave d'aujourd'hui.

Dans son roman *Le diacre de L'Eglise de Notre-Dame*, Mme Isidora Sekoulitch étudie un cas curieux de psychologie amoureuse. Après avoir entendu la belle voix harmonieuse d'un diacre chantant à l'église, une dame pieuse devient éperdument amoureuse de lui, mais d'un amour jalousement idéal et platonique. La même romancière a publié un *Voyage en Norvège* et des ouvrages sur l'esthétique.

L'écrivain dalmate Ivo Tchipiko a écrit des romans sociaux, dont le plus intéressant, *Paoutzi* (*L'araignée*), nous trace le portrait de l'usurier, exploitant, trompant les paysans, les faisant tomber dans ses pièges, comme les mouches tombent dans la toile de l'araignée. D'autre part, ayant été pendant la guerre correspondant militaire d'un grand journal serbe, M. Tchipiko a écrit, après la fin de la sanglante épopée, de captivants récits et contes de guerre.

Mme Jelena Dimitrievitch, qui connaît à fond la Turquie, et qui a eu le privilège d'étudier de très près la vie du harem, a consacré son roman *Nove* (*Les femmes nouvelles*) aux femmes turques, rêvant d'émancipation, gagnées aux idées féministes, et avides de secouer le joug séculaire de leur captivité.

L' « école régionaliste » groupe en Yougoslavie un certain nombre d'écrivains qui se sont assigné pour objectif commun, la publication d'ouvrages littéraires se rapportant aux mœurs et aux coutumes des diverses provinces du royaume. M. Velko Petrovitch a donné des contes et des nouvelles de la Voivodine, son pays natal. M. Radovan Toungouz Perovitch-Nevesinsky a peint dans ses *Récits et contes populaires* la vie et les mœurs de l'Herzégovine. Ces livres sont une contribution au folk-lore de la province. M. Miloch Tchrnjanjski représente dans son *roman de Tcharnojevitch* l'ancien patriarche qui fit traverser le Danube à 100.000 familles, fuyant les Turcs, pour les installer définitivement dans le Banat. Malheureusement, la couleur

locale, le style et jusqu'au talent de l'auteur sont gâtés par une recherche quasi maladive des situations psychologiques les plus anormales, un impressionnisme morbide, qui tient à la fois du dégénéré et du perverti.

Les écrivains de guerre forment une autre école de jeunes romanciers yougoslaves. Le plus puissant d'entre eux est Draguicha Vassitch. Après avoir fait toute la campagne,ce romancier a écrit une série de contes, d'une inspiration et d'une touche un peu violentes et tourmentées, mais d'une analyse psychologique pénétrante. Il se montre quelque peu partisan des doctrines révolutionnaires. Certaines pages rappellent le *Feu* de Barbusse.

Stanislas Krakov, un jeune officier, a servi aussi dans l'armée pendant toute la durée de la grande guerre. Dans ses romans récemment publiés, il apparaît avant tout comme un psychologue, pour lequel sa propre âme et l'âme de ses vaillants compagnons d'armes ne semblent plus avoir de secrets.

Le Croate Miroslav Krlja s'est appliqué à décrire dans son célèbre roman *Hrvatska Rapsodia* (*La rapsodie croate*) la mentalité et les agissements des fonctionnaires de l'administration autrichienne avant et pendant la guerre. Il a aussi étudié et peint avec beaucoup de vérité les milieux révolutionnaires slaves en Autriche.

M. Kachanine, un jeune prosateur, n'a pas encore publié de volumes, mais les nouvelles qu'il a fait paraître dans les derniers numéros de *Srbski Knijevni* témoignent d'un réel talent.

Le Théâtre est brillamment représenté dans la littérature yougoslave. Après avoir publié à ses débuts quelques recueils lyriques, visiblement inspirés par l'école symboliste française, M. Momtchilo Milochevitch s'est consacré exclusivement à la tragédie. Il vient de faire paraître une tragédie historique médiévale, *Iovan Vladislav*, œuvre d'une belle tenue littéraire, écrite en alexandrins très colorés et très bien frappés. On édite également à l'heure actuelle les œuvres posthumes de Miloutin Boitch, le célèbre poète dramatique yougoslave, mort tragiquement pendant la guerre, que la richesse de son style a fait surnommer en Serbie « le roi des mots ». Son œuvre se compose aussi de tragédies historiques. Il a puisé ses inspirations dans l'histoire nationale et a laissé une description remarquable de la fameuse bataille de Kossovo.

Ivo Voinovitch, de Raguse, dont le nom et les œuvres commencent à être mieux connus en France depuis quelques années, doit être considéré comme un des plus grands poètes tragiques actuels de la Yougoslavie. Sa *Trilogie de Raguse* (*Doubrovatchka Triloguia*) est une œuvre historique d'une grande puissance d'évocation. La première partie a pour titre : *Allons, enfants* ! Elle se passe en 1806. C'est l'histoire de l'occupation de la petite République, libre depuis le XI^e^ siècle, par l'armée du général de Lauriston, marchant à l'attaque des Russes

et des Monténégrins aux bouches de Cattaro. Une scène pathétique du plus haut effet dramatique, se déroule entre le comte Orsato le Grand et sa fiancée, lorsqu'ils entendent les accents vainqueurs de la *Marseillaise*, chantés par les soldats français. Decha Palmotta, la fiancée du comte, frémit de crainte et d'horreur : « Ne maudis pas ce chant si beau ! » s'écrie alors le comte. — « Mais que sommes nous maintenant ? lui répond avec un orgueil blessé, sa fiancée. — « Des esclaves » — « Et nos enfants ? » — « Aussi ! ». La jeune fille repousse alors son futur mari. Ils vivront séparés. Ils ne donneront pas de vils esclaves à l'envahisseur. La belle Decha s'éloigne et Orsato reste seul, dans son palais abandonné !

La deuxième partie de la *Trilogie* a pour titre le *Crépuscule*. Nous sommes en 1832. Le patriciat a été aboli par la noblesse de Raguse, afin qu'il ne soit pas asservi par l'Autriche, le nouveau maître. La dernière partie de la *Trilogie*, *Sur la terrasse*, se passe soixante années plus tard. Nous y voyons la figure profondément triste du vieux comte Luc, ancien homme d'Etat, poète, patriote, dictant ses mémoires, pleurant sur la déchéance et la mort de la noblesse et de la race de l'ancienne République.

Ivo Voinovitch descend lui-même d'une famille noble de Raguse, et c'est en un sens, sa propre tragédie qu'il a écrite ainsi.

Ses autres tragédies sont l'*Equinoxe*, la *Dame au tournesol*, la *Résurrection de Lazare*, *La Mort de la mère des Yougovitch* et l'*Impératrice*.

Auteur tragique à ses heures, M. Branislav Nouchitch a surtout excellé dans le drame et la comédie en prose. C'est un naturaliste. Il peint spécialement la vie et les mœurs de Belgrade. Ses deux meilleures œuvres sont le drame *Isabojyich ledya*, (*Derrière le dos de Dieu*), et la comédie *Put oko sveta* (*Voyage autour du monde*). Cette dernière est une fine satire des mœurs ridicules de certains politiciens serbes. Le héros de l'auteur a la monomanie du discours politique, et même chez les Patagons il ne peut résister au désir de multiplier ses effets oratoires. Les pièces de Dragomir Nenaditch ont remporté de gros succès à Belgrade. L'auteur, malheureusement malade aujourd'hui et obligé de séjourner en Suisse, étudie la société des salons de la capitale. Le jeune dramaturge Vladimir Yankevitch, qui a trouvé aussi un accueil favorable auprès du grand public serbe a donné récemment un drame à thèse, *Novi* (Les nouveaux) dans lequel il analyse la mentalité des fils, que leurs idées éloignent de plus en plus de leurs pères, et les répercussions que ces divergences spirituelles peuvent provoquer au sein des familles. Borislav Stankovitch s'est essayé aussi au théâtre et a fait jouer avec succès à Belgrade *Cochtana*, pièce en prose, accompagnée de parties lyriques et de chansons. Le sujet rappelle un peu celui de *Nelchista Krv*. Il s'agit aussi d'une rivalité amoureuse entre un père et son fils, tous deux épris des charmes de la belle tzigane Cochtana.

Les deux meilleurs auteurs yougoslaves de mémoires sont Mlle Militza Yankovitch et le Bosniaque Ivo Andritch, auteur du livre intitulé *Ex ponto*.

La Critique littéraire est actuellement représentée par une personnalité des plus distinguées, M. Sima Pandowrovitch. Après avoir débuté par deux recueils de poèmes, de forme purement classique, mais d'inspiration baudelairienne, M. Pandowrovitch a pris bientôt la direction d'une grande revue littéraire serbe, où il s'est chargé de la critique des livres et périodiques nationaux.

M. Bogdan Popovitch, professeur de littérature comparée à l'Université de Belgrade, qui a subi l'influence de la culture française, peut être regardé comme le vrai créateur du pur style moderne serbe. Ses études critiques sur la littérature nationale et sur les littératures étrangères, ses essais esthétiques et philosophiques sont universellement appréciés, aussi bien pour la richesse et l'originalité des pensées que pour la perfection du style. Il est l'auteur d'une thèse sur Béranger. Son frère, Pavle Popovitch, plus jeune que lui, est à la fois littérateur et historien de la littérature yougoslave.

M. Iovan Serklitch, professeur à l'Université de Belgrade, qui a fait ses études supérieures en Suisse, est l'auteur d'une excellente histoire de la littérature serbe.

Ces maîtres de la critique ont formé deux brillants élèves, M. Voislav Iovanovitch, critique de l'actualité littéraire et M. Branco Lazarevitch, qui s'est spécialisé dans les questions d'esthétique générale.

De ce tableau d'ensemble de la situation littéraire actuelle en Yougoslavie, on peut tirer une conclusion optimiste. Tous les genres littéraires importants sont représentés par des personnalités marquantes, de jeunes talents, susceptibles d'un heureux développement, si leur carrière littéraire ne rencontre pas d'obstacles imprévus. Il y a d'autre part en Yougoslavie encore beaucoup de talents, de figures littéraires, qui ne peuvent pas se manifester librement et complètement, par la faute de circonstances contraires d'ordre purement matériel. L'après-guerre a porté un coup très dur aux lettres et à l'intellectualité, comme aux carrières libérales. Il s'ensuit que beaucoup de jeunes écrivains restent encore dans l'ombre, parce que les nécessités de la vie les forcent à employer leur temps et leur activité à des occupations qui n'ont aucun rapport avec la littérature.

La restauration de l'équilibre économique permettra le relèvement de la condition des intellectuels et gens de lettres en Yougoslavie. Mais, dès maintenant, peuvent se former à leur profit des courants de sympathie intelligente et active dans tous les pays qui ont été moins éprouvés par la crise mondiale. Ce serait une aide efficace pour permettre l'essor vigoureux et rapide de la littérature du jeune royaume.

N. Deniker.

VIE THÉATRALE

L'évolution du théâtre national roumain

Le théâtre roumain est de création récente, puisque ses origines ne remontent pas au delà de 1834. Avant cette date, en raison de la domination turque et de la pénétration de l'élément grec, des Phanariotes, au sein de l'Eglise et de l'école, les manifestations de l'art national étaient pour ainsi dire annihilées. De 1834 à nos jours l'évolution du théâtre roumain a été rapide et brillante, et, pour bien comprendre et apprécier à sa juste valeur l'importance qu'il présente aujourd'hui dans la littérature nationale, il est indispensable de passer en revue les différentes étapes de cette évolution.

En 1834, Eliade Radulesco fonda à Bucarest le premier théâtre roumain. Les acteurs, dont les conditions de vie étaient spécialement assurées, recevaient leur instruction technique dans une école préparatoire qui portait le nom de « Société philharmonique de culture ». A cette époque des traductions du *Mahomet* de Voltaire et de *l'Amphytrion* de Molière furent mises à la scène.

Les trois premiers directeurs du théâtre de Bucarest furent Alexandri, Negruzzy et Kogalniceano. Tous trois sont aussi des dramaturges de valeur, qui se servirent de la scène comme d'une sorte de tribune pour l'expression et la préparation de leurs idées politiques. Le théâtre fut alors avant tout le porte-parole, l'interprète des doctrines libérales, l'adversaire des partis conservateurs, le guide et le conseiller sûrs de l'opinion publique, habilement orientée vers des horizons nouveaux.

Dès 1835 l'influence du théâtre français sur l'art dramatique roumainse fait sentir d'une manière décisive. A cette époque on joue en traduction *Angelo* et *Marie Tudor*. De 1835 à 1845, à des intervalles réguliers, des troupes d'acteurs français viennent donner des représentations au théâtre de Bucarest. Celui-ci devint aussi insensiblement, au cours de cette décade, une sorte d'organisme hybride où des pièces roumaines alternent sur la scène avec des pièces fran-

çaises. C'est donc de cette période que datent les premières manifestations d'une interpénétration intime des cultures littéraire et artistique roumaine et française.

L'empreinte de notre culture théâtrale en Roumanie fut si profonde en 1836 qu'il se fonda à Jassy un théâtre français. Deux Français, Fourraux et Hette, publient un « *Courrier théâtral* » où ils saluent les débuts de notre troupe, en exprimant l'espoir que « les Français apprendront aux Roumains à bien dire les vers ».

Les troupes roumaines étaient composées d'éléments très disparates, d'acteurs improvisés, et la direction du théâtre était confiée à des hommes éminents, certes, comme le chimiste Stamati, mais nullement aptes à assumer la direction d'une scène. Cependant, grâce aux efforts d'Alexandri, le théâtre roumain affirmait son originalité, et, à partir de 1850, le répertoire s'enrichit d'œuvres nationales. Alexandri donna en 1850 sa première pièce *Iorgu della Sadagura*, une comédie qui obtint un vif succès. En la même année, il faisait jouer une nouvelle comédie *Chiritza la Lasi*, suivie deux années plus tard de *Chiritza in Provincie*. Citons encore ses beaux drames d'*Ovidiu* de la *Fontana Blanduzici* et du *Despot-Voda*.

Negruzzi se spécialise dans la traduction de notre théâtre romantique. On lui doit les versions roumaines des pièces de Hugo, de Vigny et de Musset. Kogalniceano le suivit dans cette voie, et ainsi les trois premiers directeurs du premier théâtre roumain contribuèrent fortement à cimenter cette union intellectuelle franco-roumaine si riche d'avenir.

Negruzzi est aussi l'auteur d'une comédie remarquable *Drumul de fier* (Le chemin de fer), violente satire des adversaires routiniers du théâtre qui lui dénient tout rôle moralisateur.

En 1877, Ion Ghica, prenant en main la direction du théâtre de Bucarest, rédige la « loi d'organisation théâtrale », qui devait rester en vigueur jusqu'en 1911.

Mais le vrai créateur de l'école dramatique moderne et contemporaine en Roumanie, celui dont le nom domine encore aujourd'hui tout le théâtre roumain de la hauteur de sa puissante personnalité, c'est le grand dramaturge Caragiale. Issu d'une famille d'acteurs, il avait connu dès sa plus tendre enfance la vie des tréteaux. D'humble origine, autodidacte, mais doué d'un instinct puissant, d'un vrai génie dramatique, et en outre ayant puisé, comme Shakespeare et Molière, dans la fréquentation continuelle du monde des acteurs, les qualités d'une technique et d'un *métier* incomparables, il eut une carrière extrêmement aventureuse, tourmentée et très remplie. Ses premières années furent assombries par la misère; il dut même se faire souffleur dans une troupe ambulante, mais bientôt des héritages inattendus vinrent relever sa situation financière. Il est juste de

dire qu'il les dissipa sans compter. Devenu directeur de théâtre, il imprima une orientation toute nouvelle à l'art dramatique roumain, si heureuse et si décisive, que les dramaturges actuels la suivent encore très fidèlement. Sa première comédie est *Noaptea furtunoasu* (La *nuit orageuse*). Citons aussi *Conul Leonida* (*Le cavalier Léonidas*), *O Scrisoare pierduta* (*La lettre perdue*). *D'ale Carnavalului*, cette dernière sifflée à sa première représentation. Parmi ses drames, le plus connu est *Napasta* (*Le Brouillon*).

Caragiale excelle dans la peinture ironique et satirique de la société roumaine. Il a surtout étudié des types de citadins, de faubouriens mal dégrossis par la culture occidentale », de politiciens de province sans principes. Sa verve est mordante, sans être cruelle, et il apparaît comme un observateur impitoyable, mais dénué de méchanceté, cherchant au contraire à découvrir les rares et précieuses étincelles du bien et de la vertu sous les profondes et épaisses ténèbres des vices et des ridicules humains. Son originalité consiste à avoir réfléchi dans son œuvre, comme en un miroir vivant, l'image même des milieux sociaux qu'il a fréquentés, connus, pénétrés à fond dans son existence si diverse et si aventureuse. Chacun de ses personnages parle la langue qui lui est propre; l'emploi de la terminologie provinciale, de l'argot même, contribuent à donner à ses œuvres dramatiques une saveur de terroir et une couleur locale inimitables.

A l'heure actuelle les critiques dramatiques roumains discutent avec passion sur les rapports et les différences du génie dramatique d'Ibsen avec celui de Caragiale. Il y a, assurément, certaines identités d'inspiration et de conception chez les deux dramaturges. Les adversaires de Caragiale lui reprochent d'avoir fait de « la satire pour de la satire ». Il manquait d'idéal. Ses personnages ne seraient qu'un « agrégat d'imbéciles, d'automates, d'immoraux et de dégénérés ». Au contraire, le théâtre d'Ibsen serait une « œuvre morale, un théâtre de lutte ». Par exemple, le docteur Stockmann représenterait l'homme convaincu, qui sacrifie tout, affections familiales, amitiés, situation, au triomphe des idées justes, de la vérité: l'homme honnête « par excellence » qui veut « sur les ruines du monde ancien bâtir le monde nouveau », celui de « l'individualisme moral ». Mais ce reproche adressé au maître de la Comédie roumaine, n'est qu'à demi fondé. Certes, Caragiale est un ironiste presque souriant, mais sous ce sourire, qui peut sembler de l'indifférence ou même du mépris, se cache une science si profonde de la psychologie humaine et sociale que force nous est bien de nous en tenir aux résultats tangibles de ses investigations psychologiques, exprimés nettement dans des pièces parfaites et très suggestives. Il est bien stérile de chercher à décider, comme le font certains critiques, lequel d'Ibsen ou de Caragiale est « le plus grand » dramaturge. Tous deux sont grands, mais l'un a dû aux circonstances de devenir le plus célèbre.

La pure tradition dramatique, léguée par Caragiale, a contribué à former l'un des meilleurs dramaturges d'aujourd'hui, M. Delavrancea. Cet auteur étudie également la société roumaine, plus spécialement la vie des paysans et des faubouriens dans *Barbu Stefanescu* et *Sultanica* (*La petite sultane*), avec une intense couleur locale. Dans *Ianco Moroiu*, il analyse très finement le caractère, la mentalité et les mœurs des petits fonctionnaires roumains. *Thubaduri* est un fidèle tableau de la vie des étudiants du pays, gais, insouciants, mais aussi pleins de noblesse et amoureux de l'art. *Paraziti*, nous transporte dans le monde de la grande administration roumaine et nous assistons à la vie, aux faits et gestes et aux « *évolutions* » des hauts fonctionnaires; c'est une satire assez mordante des abus et des ridicules des bureaux. M. Delavrancea a aussi écrit une trilogie historique, dont l'action qui se passe au XVI^e^ siècle, met en scène des événements célèbres de l'histoire nationale. Les deux premières parties, *Zorile* (*l'aurore*) et *Apus de Soare*, (*le coucher du soleil*) sont regardées comme des chefs-d'œuvre par les meilleurs critiques roumains de nos jours.

La tragédie historique est encore représentée aujourd'hui par M. Demetriade, qui est à la fois l'auteur et l'acteur de sa pièce intitulée *Stefanitza Voda* (*le prince Etienne*). Cette œuvre a obtenu beaucoup de succès, car l'auteur a remarquablement adapté à la scène l'esprit et le style même des vieilles chroniques nationales des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. L'un des drames les plus intéressants de l'époque actuelle est la *Légende des Araignées* de MM. O. Iosif et D. Anghel, tandis que dans l'ordre de la comédie, on doit signaler les curieuses pièces de M. Belcot.

Le théâtre roumain est appelé à un bel avenir, dans la voie glorieuse qui lui a été lumineusement tracée par Caragiale, et, de près ou de loin, tous les auteurs devront toujours se reporter aux saines traditions dramatiques léguées par le grand écrivain. Shakespeare, Molière, Ibsen et Caragiale sont quatre figures qui offrent entre elles plusieurs traits communs. De Shakespeare et de Molière, Caragiale possède la science du théâtre, la technique sûre, consommée, en un mot le métier, qu'il a comme eux, appris dans le meilleur des milieux, c'est-à-dire sur les planches. Quant à l'esprit du théâtre caragialien, il se rapprocherait sensiblement de la forme ibsénienne, n'en déplaise aux critiques littéraires « particularistes ».

N. Deniker.

VIE POLITIQUE

BULGARIE.

La situation politique et la lutte des partis.

A l'heure actuelle, une des préoccupations dominantes des hommes d'Etat bulgares est la révision des traités. Depuis le début de l'année jusqu'à ces derniers jours, cette question occupe le premier plan des affaires extérieures du royaume.

Dès l'annonce de la Conférence de Gênes, les partis d'opposition prévoient que l'on va être obligé d'introduire des modifications dans les clauses des traités de Sèvres et de Neuilly, au mieux des intérêts du Proche-Orient.

La délégation bulgare partira pour Gênes avec un programme bien net : elle réclamera l'exécution pure et simple de l'article 48 du traité de Neuilly et s'efforcera de résoudre d'un même coup le problème de la Thrace et du débouché maritime sur l'Egée. On avait envisagé pour celui-ci Dedeagatch, mais il semble que le port de Porto-Lagos, le plus rapproché de la frontière bulgare, serait d'un meilleur choix. Pour M. Stamboliski, président du Conseil, chef de la délégation, l'obstacle essentiel à la réalisation du projet sera l'occupation actuelle de la Thrace par le Grèce. Il faudrait que cette province fût placée sous le protectorat de l'Entente ou de la Société des Nations; dans ce cas la Bulgarie aurait des chances sérieuses de voir ses vœux réalisés. Cette opinion du Premier bulgare est partagée par deux anciens présidents du Conseil, M. Guéchov, chef du parti populiste, et M. Malino, chef du parti démocrate. Selon M. Sakyzov, chef du parti socialiste, la Bulgarie ne devrait pas à Gênes revendiquer ses droits sur la Thrace, mais il conviendrait d'assurer l'autonomie à cette dernière : la France aurait « *confiance* », il s'agirait seulement de « gagner l'Angleterre à la bonne cause ».

Tandis que le gouvernement et l'opposition supputent ainsi les chances de succès de la prochaine réunion internationale, le Sobranié

vient de clore sa session, à la fin de l'année 1921. Il a voté une loi sur l'encouragement à la production agricole, quelques crédits supplémentaires pour l'exercice courant, et examiné le projet de création d'une banque internationale dans le royaume. Peu de jours après cette clôture, le 5 janvier, un décret royal annonce officiellement l'échange des portefeuilles entre M. Daskalov, ministre du Commerce, de l'Industrie et du Travail et M. Radolov, ministre de l'Intérieur.

Il semble que le passage de M. Daskalov à l'intérieur, procède du besoin que le parti gouvernemental éprouve d'affermir son bloc, pour résister aux tentatives de coalition des partis d'opposition, affirmées dans le congrès du parti populiste-progressiste unifié, qui s'est tenu à Sofia dans les derniers jours de décembre. Aussi bien ce parti dirigé par MM. Danev et Guéchov, ne compte-t-il pas moins de 2.743 organisations, représentant un total de 72.400 membres. De plus, un bloc radical-démocrate, également hostile au cabinet, est constitué.

Presque en même temps que les populistes, les communistes se réunissent en congrès dans la capitale. Le congrès a surtout pour but de préparer le terrain en vue des élections municipales, qui doivent avoir lieu en février. La nomination de M. Daskalov semble la réplique directe du gouvernement à toutes ces tentatives de l'opposition.

Durant tout le mois de janvier, le cabinet de Sofia intensifie sa propagande en faveur de l'emprunt national. Après M. Omartchevski, ministre de l'Instruction publique, M. Tourlakov, ministre des Finances, poursuit son active campagne. Il cherche des souscripteurs à l'étranger et, déjà assuré du concours de la Suisse, il se déclare prêt à prolonger le délai de souscription jusqu'au 1er mars, afin d'obtenir l'adhésion de l'Amérique. La parti paysan, dont M. Stamboliski est le chef, organise des réunions de propagande à Tirnovo, à Petritch, à Provadia, et profite de l'occasion pour appeler l'attention des auditeurs sur les prochaines élections.

La session, reprise le 28 janvier, est interrompue du 10 au 22 février, pour permettre aux parlementaires de poursuivre leur campagne électorale. Le parti paysan ou gouvernemental multiplie les réunions publiques dans tout le royaume. Les ministres y prononcent des discours violents contre l'opposition. Dans certains arrondissements, les orateurs démocrates ne parviennent pas à se faire entendre, et certains sont même chassés des salles de réunion par les partisans du gouvernement. Le 29 janvier, M. Danev, le grand leader populiste, est arrêté à Teliche, en pleine réunion, au cours d'un discours qui provoque une bagarre; mais il est relâché le jour même. M. Stamboliski, le 30 janvier, affirme à Vidin que le parti paysan ne craint personne, et se maintiendra au pouvoir qu'il occupe depuis deux années.

Le 19 février ont lieu les élections municipales. Elles donnent lieu à de vives attaques des socialistes contre le gouvernement, qu'ils accu-

sent d'une pression électorale inouïe, et à un ardent tumulte à la Chambre, une partie de l'opposition finissant par quitter la salle des séances.

Les premiers résultats publiés au bout d'une semaine seulement, et tout provisoires, car certains préfets se sont abstenus de communiquer encore leurs listes, donnent 330.000 voix au parti gouvernemental (paysan) et 368.000 à l'opposition. Les communistes viennent en tête des partis d'opposition, avec 98.000 voix. L'opposition « bourgeoise », y compris les socialistes, a donc moins de voix que le parti du gouvernement. Le lendemain, la presse officieuse constate que celui-ci réunit finalement 48 0/0 des suffrages, ce qui, avec un système proportionnaliste qui rend impossible la formation d'une majorité absolue, est très satisfaisant.

Mais l'opposition déclare que les élections n'ont pas été régulières, et que les chiffres du ministère sont faux. Elle se fait fort de publier les véritables résultats de la consultation populaire, dès que la censure sera abolie. Le Conseil des Ministres, aussitôt, supprime celle-ci à partir du 4 mars; mais l'opposition se tait. Le ministère alors publie un commentaire du scrutin qui montre l'écrasante supériorité du parti paysan sur chacun de ses adversaires pris isolément.

Au même moment, l'attention publique est retenue par le procès sensationnel des ministres de l'ancien Cabinet Radoslavov. Interrompues en janvier, les séances de la Haute-Cour reprennent, et durent pendant tout le mois de février. La déposition de M. Malinov, ancien président du conseil, précise quelle attitude a eue l'opposition en septembre 1915. Elle s'est nettement prononcée pour la neutralité de la Bulgarie. M. Madjarov, ancien ministre de Bulgarie à Londres, affirme que l'Angleterre a toujours eu des doutes sur la neutralité bulgare, et il n'a pas réussi à inspirer plus de confiance à Pétrograd. M. Radoslavov, aurait été jusqu'au dernier moment partisan d'une stricte neutralité; mais la volonté du roi Ferdinand, décidé à s'allier aux Empires centraux, l'emporta. M. Tchaprachikov, ancien ministre de Bulgarie à Belgrade et à Nich, déclare qu'à la fin de 1914, le prince Troubetskoï ministre de Russie, se rendit en Serbie, avec mission de tâcher d'amener une entente entre les gouvernements de Sofia et de Belgrade. Ses efforts restèrent vains. De mai à août 1915, malgré les efforts de M. Pachitch et de l'Entente et les concessions territoriales promises à la Bulgarie en Macédoine, le tsar Ferdinand persista dans sa politique germanophile. Au dernier moment, l'Entente était prête à obtenir de la Serbie l'abandon de toute la zone incontestée, mais il était déjà trop tard. La mobilisation de l'armée bulgare était décidée; le parti militaire, la tristement célèbre *Main noire*, avait réussi à faire déclarer la guerre.

Le projet de budget pour l'exercice 1922-1923, déposé le 23 février, n'est pas équilibré, et le ministre reconnaît que les fonctionnaires pu-

blics touchent des traitements humiliants. Depuis 1911, tous les budgets ont été en déficit. Voté en première lecture, malgré l'opposition des socialistes, qui reprochent au gouvernement d'accabler le peuple d'impôts, le projet est renvoyé à la Commission du budget.

Le gouvernement demande à tous les partis politiques de se faire représenter dans la délégation bulgare à la Conférence de Gênes. Toute l'opposition s'y refuse. Le député démocrate Liaptchev, ancien ministre, justifie au Sobranié cette attitude, en déclarant que le cabinet n'a pu informer la Commission des Affaires Etrangères de la politique qu'il compte faire à Gênes. Malgré une nouvelle offre du président de la Chambre, M. Atanassov, les partis d'opposition persistent à repousser toute collaboration avec M. Stamboliski. Celui-ci part donc le 5 avril, accompagné de MM. Tourlakov, Stoianov, Guetchov, Kolarov et Viakhov. A défaut des délégués, les experts, déclare M. Stamboliski, appartiennent aux divers partis politiques.

La présence de M. Bourtsef à Sofia et l'hospitalité consentie par le gouvernement aux troupes réfugiées du général Wrangel, fournissent prétexte à une violente campagne communiste, où M. Bourtsef et le général Wrangel sont accusés de s'entendre pour faire en Bulgarie de la propagande monarchiste, et à des interpellations se rapprochant du point de vue communiste en déclarant que « s'il ne faut pas tolérer en Bulgarie la formation de troupes bolchevistes, il ne faut pas non plus y admettre une armée anti-bolcheviste ».

Le renvoi de certains professeurs de l'Université pour cause politique provoque des meetings de protestation et des votes de blâme au gouvernement par les étudiants, et une décision du Conseil de l'Université suspendant la vie académique jusqu'au moment où le gouvernement aura souscrit aux conditions suivantes : autonomie de l'Université, réintégration des professeurs révoqués, réduction des droits universitaires. Le gouvernement ne cède pas, et les manifestations sur la voie publique recommencent : l'Union des Instituteurs et des professeurs, l'Union des officiers de réserve, se prononcent pour l'Université, protestent contre l'arbitraire et les actes illégaux du cabinet.

Quant au conflit de l'orthographe, il s'élève au sein même du parlement, et remet aux prises le gouvernement et l'opposition. En juillet 1921, un arrêté ministériel a édicté la suppression de trois lettres de l'alphabet bulgare et l'usage obligatoire de la nouvelle orthographe. Cette règle fut observée sous le régime de la censure, mais quand elle eut été abolie, certains journaux recommencèrent à employer l'orthographe ancienne. Le gouvernement demanda à la Chambre d'approuver l'arrêté ministériel de 1921, et la discussion de cette proposition remplit quatre séances. Les sanctions ordonnées par le cabinet : suspension pendant trois mois de tous les journaux imprimés dans l'ancienne

orthographe, et prison ou amendes de 5 à 20.000 lévas pour les auteurs d'ouvrages qui en useraient, sont vivement attaquées par l'opposition. Sa résistance contraint M. Stamboliski à céder sur les sanctions, mais non sur le principe de la réforme. Une crise ministérielle, causée par la mauvaise humeur des ministres de l'instruction publique et des finances faillit naître de ce conflit tragi-comique sur trois lettres inutiles. Pendant ce temps l'Académie des Sciences, insoucieuse de ces étranges débats parlementaires, continuait paisiblement à éditer tous ses livres avec l'orthographe d'antan.

Le 21 mars, dans la discussion sur le budget des Affaires Etrangères, le député socialiste Sakyzov prononce un discours violent, où il accuse M. Stamboliski d'avoir usé des mêmes méthodes que les vieux partis du centre, en procédant aux élections sous le régime de la censure, et de ne se maintenir au pouvoir que par une pression continue exercée sur la classe paysanne, en vue de l'isoler des travailleurs de la ville.

La loi sur la taxe militaire, promulguée le 28 mars, impose à tous les jeunes gens, âgés de 21 ans révolus, qui ne s'engagent pas comme volontaires dans l'armée, la gendarmerie, ou les gardes-frontière, une taxe fixe annuelle de 300 levas pendant six ans. Les jeunes gens qui ont fait trois mois de travail obligatoire ne paient l'impôt que pendant trois ans. S'ils s'engagent comme volontaires, au cours de ces six ou de ces trois ans, pour un service militaire de plus d'une année, ils sont exonérés de la taxe à partir de la date de leur engagement. Les anciens soldats ou volontaires et les hommes âgés de 30 ans révolus ne paient pas l'impôt. La nouvelle loi militaire ramenant le nombre des recrues de 12.000 à 5.000 par an en moyenne, 67.000 hommes pourront donc être astreints annuellement à la taxe militaire.

La Conférence de Gênes qui pourrait avoir des résultats importants au point de vue des revendications nationales, amène une trêve des partis, dont elle retient l'attention. Cependant, plusieurs séances du Sobranié sont encore remplies de discussions passionnées sur l'attitude de la Commission des réparations envers le gouvernement de Sofia. Le 4 avril, plusieurs députés radicaux, démocrates et communistes reprochent à la commission de vouloir se mêler des affaires intérieures du pays et déclarent que la Bulgarie n'a pas les moyens de payer les sommes qu'on lui réclame. Le 5, en comité secret, le Cabinet expose ses vues sur la dernière note de la Commission. Les membres de l'opposition réclament la publication intégrale de toutes les notes échangées entre la Commission et le gouvernement, et le parti gouvernemental critique très vivement le projet de convention présenté par la Commission.

Les événements de la Conférence de Gênes donnent au parti communiste, réuni en Conseil National, l'occasion ou le prétexte d'un ordre du jour de blâme « au gouvernement bulgare, qui se rend à Gênes, pour

servir d'instrument à l'Entente et surtout à la France, et pour enchaîner économiquement la Russie soviétiste, au lieu de reconnaître celle-ci et de s'en assurer l'appui ». Le *Zemledelski Znanie*, le grand organe de M. Stamboliski, riposte en termes véhéments : « L'Union paysanne, écrit-elle, doit continuer à gouverner la Bulgarie, qui compte sur elle. Elle sauvera le pays de la situation désespérée à laquelle l'ont acculé les ennemis nationaux, qu'il sied de rappeler à la raison, pour qu'ils ne nous entraînent pas aux pires catastrophes ». Un appel à la population, signé par 60 associations paysannes, menace nettement les membres de l'opposition de lynchage. « Ne laissons pas, répondent ceux-ci, les gouvernants enragés, se livrer à une danse macabre sur le sol national ! Il faut faire comprendre au peuple que derrière la folie des agrariens se cache l'invasion étrangère. »

La loi de finances pour 1922, promulguée le 18 avril accuse un déficit de 300.423.413 levas.

Les résultats de la Conférence de Gênes remettent aux prises gouvernementaux et opposition. Les partisans de M. Stamboliski soutiennent que la délégation bulgare « a remporté une grande victoire à Gênes ». Les membres de l'opposition sont, eux, unanimes à nier le succès diplomatique du Premier bulgare. La presse officieuse publie alors *in extenso* le discours où dans la séance du 16 mai, il a réclamé l'exécution de l'article 48 du traité de Neuilly, et la libération économique de la Bulgarie. Le 25 mai, dès le retour de la délégation à Sofia, M. Stamboliski, au conseil des ministres, caractérise ainsi l'œuvre accomplie : « Au printemps dernier, des nuages planaient sur nous, mais ils n'étaient pas chargés de grêle. En automne, après la clôture de l'Assemblée de la Société des Nations, la pente la plus raide était montée. Nous étions au tournant, dans la direction de la plaine. Aujourd'hui, après Gênes, le tournant est dépassé ». L'opposition se moque de ces déclarations, traite M. Stamboliski de petit Lloyd George, et la Conférence « d'enterrement sans solennité ».

Du 28 au 30 mai, le dix-septième Congrès de l'Union paysanne se réunissait sous la présidence de M. Daskalov, ministre de l'Intérieur. Selon leurs habitudes, avant de commencer leurs délibérations, les délégués des différentes provinces traversent les grandes voies de la capitale, en arborant des bannières aux légendes telles que celles-ci : « La charrue, la pioche et la faux alimentent le monde, c'est pourquoi l'agriculteur doit gouverner. — Agriculteurs, unissez-vous ! — Nous demandons la dictature des paysans. — Mort aux traîtres ! que les complices de Wrangel soient jugés ! — A bas la municipalité des bourgeois de Sofia ! Vive la municipalité des paysans ! — Le roi règne, mais ne gouverne pas. » M. Stamboliski harangue la foule depuis le balcon du ministère des Affaires Etrangères : « Nous combattons, dit-il, la cité des profiteurs, l'abjecte oligarchie qui transforme

Sofia en une nouvelle Sodome et Gomorrhe ! L'opposition cherche à séduire le Roi. Mais nous ne tolérerons pas qu'un roi suive les mauvais chemins des anciens tsars ! Notre roi s'appuiera sur la force du peuple, qui, un jour, peut le proclamer président de la République ». Cette dernière phrase est saluée d'applaudissements frénétiques. Gagné par l'enthousiasme de ses auditeurs, le président du Conseil ne peut résister au désir d'user encore une fois de la métaphore qui paraît lui tenir à cœur. « Le chemin abrupt est dépassé. La Bulgarie marche à présent dans la plaine, au cœur du printemps ! » Dans sa péroraison, il glisse une petite phrase qui mérite d'être notée : « La Bulgarie entretient aujourd'hui des relations amicales avec toutes les grandes puissances. Elle est en bons termes avec la nouvelle Allemagne et la Russie, qui furent reconnues comme de grandes puissances à Gênes ». Le Congrès vote ensuite un ordre du jour de blâme à la Commission inter-alliée « qui a contraint le Parlement bulgare à modifier les budgets déjà votés, qui se livre à la propagande contre la législation du pays, qui en présentant comme un *ultimatum* son projet de convention, attente à la souveraineté nationale ».

Le 14 juin, M. Stamboliski, exposant devant le Sobranié les résultats généraux de la Conférence de Gênes, insiste sur la nécessité de respecter le principe des nationalités, souvent violé aujourd'hui, dit-il, et de diminuer la dette des réparations. Il se déclare résolu à ne pas se soumettre aux conditions formulées par les Alliés. Une entente avec les bolchevistes lui paraît possible. Il compte que le problème du débouché sur la mer Egée serait résolu avant l'année prochaine, par la révision du Traité de Sèvres.

Le calme dans lequel sont écoutées ces déclarations et celles de M. Tourlakov, ministre des Finances, qui les suivent, contraste fort avec l'agitation qui a marqué, quelques jours auparavant le débat sur le « complot » des officiers de l'armée Wrangel et la politique du cabinet à l'égard de la Russie soviétique. Les socialistes, reprenant des griefs plusieurs fois formulés, accusent le gouvernement de n'avoir pas inquiété les wrangélistes en temps opportun. L'ancien ministre socialiste Pastoukhov, faisant à la fois le procès du cabinet et celui des communistes, déchaîna la colère de ces derniers en déclarant qu'ils étaient soutenus par l'argent étranger. Certains députés extrémistes, se précipitant alors sur lui, le frappèrent brutalement. Ce fut le signal d'un tumulte général entre partis de l'opposition, tandis que la majorité et le bureau de la Chambre demeuraient impassibles.

La politique intérieure de la Bulgarie paraît manquer à la fois de fermeté et de logique. Si M. Stamboliski se maintient encore au pouvoir, c'est moins, semble-t-il, par la force propre de son parti, que par

la violence des moyens qu'il emploie pour assurer son triomphe. Les paysans représentent la classe la plus nombreuse, mais aussi la plus passive de la population bulgare, celle qui se laisse le plus facilement suggestionner, et qu'avec un peu d'énergie on parvient à manier et à conduire à son gré. Quant à l'opposition, sa faiblesse paraît résider dans le fait qu'elle est constituée par des groupes encore trop disparates pour former un bloc solide, dont l'importance pourrait contrebalancer la puissance des partis gouvernementaux.

En politique extérieure, on aimerait voir le Cabinet de Sofia s'orienter vers une ligne de conduite plus franche et plus nette, témoignant, au moins de bonne volonté, et du désir de faire face à ses obligations, dans la mesure du possible, au lieu de chercher à s'y soustraire systématiquement.

Certes, on ne saurait nier que la crise financière bulgare est aujourd'hui d'une extrême gravité. Il est à souhaiter, par suite, que l'apport prochain des capitaux étrangers permette au pays de relever sa situation économique, car de l'assainissement de ses finances et de l'équilibre de son budget dépend, pour une bonne part, le retour à une vie politique plus normale et moins troublée par les passions orageuses des partis.

N. Deniker.

GRECE.

La guerre en Asie-Mineure et la stagnation politique.

Depuis l'échec de l'armée grecque devant Constantinople, les hostilités sont virtuellement suspendues sur le front d'Asie-Mineure. Néanmoins, la paix n'est pas encore signée entre les belligérants, et la vie politique grecque demeure telle qu'elle a été depuis le début de l'année, terne et incolore. Elle paraît refléter le désenchantement et l'amertume de l'opinion publique, qui après avoir placé sa confiance en M. Gounaris, lorsqu'il promettait solennellement la démobilisation en 1920, dans son discours électoral de Patras, voit la guerre et tout son cortège de maux et de ruines se perpétuer désespérément.

Pour comprendre la fatalité de la crise actuellement traversée par la Grèce, il suffit de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les principaux événements qui se sont déroulés après les démarches quasi-stériles de M. Gounaris auprès des gouvernements alliés en décembre 1921. On sait qu'à cette époque les entretiens avec M. Bonomi n'avaient abouti à aucun résultat dans la question de l'Asie-Mineure, de l'Epire et

du Dodécanèse. D'autre part, des négociants et des financiers de Londres, on n'avait obtenu que des fournitures pour l'armée grecque, et seulement 10 millions de livres en espèces versés par deux banques anglaises.

Malgré les efforts de la presse royaliste, la popularité de M. Gounaris eut à souffrir de son insuccès à Rome et à Londres. Quand, au début de mars, à son retour à Athènes, il exposa devant la Chambre la situation difficile que lui avaient créée les cabinets alliés, son aveu public d'impuissance souleva contre lui tous les partis d'opposition, et les Vénizélistes eurent beau jeu à rappeler que quand il faisait ses tours d'Europe, le grand Crétois, lui, en rapportait quelque chose. Du mécontentement évident de l'opinion publique les constantiniens déçus rendent M. Gounaris personnellement responsable.

En même temps, des troubles graves éclatent en Crète, qui dégénèrent bientôt en une vraie révolution en faveur du rétablissement du régime républicain, non seulement dans l'île, mais dans toute l'étendue du territoire accordé à la Grèce par le traité de Sèvres. Le gouvernement est contraint d'envoyer des forces importantes, pour arrêter le mouvement insurrectionnel, qui se développe rapidement.

L'élection du patriarche œcuménique vénizéliste Meletius Metaxakis, constitue un nouvel échec pour le parti gounariste. Pas plus que les menaces du gouvernement d'Athènes n'ont pu l'empêcher, la condamnation que prononce contre lui le concile de Salonique n'émeut le zélé partisan de l'Union des Eglises orthodoxe et anglicane. Pendant qu'il est reçu avec enthousiasme à Constantinople, l'agitation grandit toujours chez les paysans thessaliens, et les associations de mutilés de guerre se livrent à des manifestations hostiles contre le cabinet.

L'attitude flottante et dilatoire de M. Gounaris, au moment de la Conférence de Paris, à la fin de mars, sa décision de ne plus répondre aux propositions de l'Entente, après la réponse de Mustapha Kemal du 5 avril, enfin le vote de l'emprunt forcé, à la même date, malgré les protestations unanimes de l'opposition, rendent de plus en plus précaire la situation du cabinet.

Dès le 1er mai, M. Gounaris ayant renouvelé à la Chambre l'aveu de son impuissance devant les difficultés de la situation extérieure, les partis d'opposition commencent à douter qu'il puisse obtenir la majorité sur la question de confiance. Les vénizélistes déclarent que « le peuple ne donnera sa confiance ni au Cabinet, ni à l'Assemblée Nationale. Il réglera seul ses destinées et choisira ceux qui mériteront son appui ». M. Stratos, chef du parti réformiste, le plus puissant des partis d'opposition, se prépare à renverser le Cabinet. Il accuse M. Gounaris de n'avoir « ni programme économique, ni programme administratif », il lui reproche d'avoir à chacun des budgets de 1921 et de 1922,

un déficit de 700 millions, « en un mot, un déficit global qui absorbe tout l'emprunt forcé ».

Violemment attaqué par M. Stratos, le 10 mai, sur le gaspillage des deniers de l'Etat, M. Gounaris au vote sur la confiance obtient 161 voix, dont 9 de ministres, contre 160. Il hésite pourtant un jour et demi avant de donner sa démission. Mais le Cabinet formé par M. Stratos est renversé à son premier contact avec la Chambre, par 170 voix contre 154. M. Gounaris ne paraissant pas disposé à reprendre la présidence du Conseil, l'opinion publique et la presse réclament à grands cris un cabinet de coalition, qui se constitue définitivement le 21 mai. M. Gounaris et M. Stratos en font partie sous la présidence de M. Protopapadakis, ancien ministre des Finances du Cabinet Gounaris.

Le nouveau ministère annonce avant tout un vaste programme économique, avec de « sévères économies et un ensemble bien compris de mesures fiscales », en même temps que la révision de la Constitution. M. Stratos est pour la création d'un sénat, M. Gounaris, pour celle d'un Conseil d'Etat, et aussi pour le vote des femmes. La Constitution révisée sera soumise à un plébiscite. La seule opposition est celle des vénizélistes. Pour eux, la Grèce est livrée à un cabinet « de vieux partis dont les défenses avancées seront bientôt balayées par les vagues de la tempête nationale, comme des châteaux de sable ! » L'organe de M. Venizelos, la *Patris*, déclare que « le peuple hellène se trouve à présent en face du bloc responsable du vieux personnel politique ». Le parti libéral se désintéresse complètement de la politique du cabinet, et se borne au rôle de « spectateur » des événements.

En politique extérieure, hommes politiques, presse, opinion, n'ont qu'un sujet à la bouche : la question d'Asie-Mineure, de Smyrne, des droits que l'hellénisme se reconnaît sur l'Anatolie occidentale. Mais plus de la moitié de l'année s'est écoulée sans qu'on soit encore exactement fixé sur la puissance européenne vers laquelle se tournent les préférences panhellènes. Tour à tour, selon la nature et la succession des événements, la France, l'Angleterre et l'Italie ont été adulées, complimentées ou sévèrement blâmées et critiquées. Il semble pourtant qu'actuellement un courant de sympathie se dessine de plus en plus en faveur de la politique orientale de M. Lloyd George. Par contre, l'Italie perd la faveur qui lui avait été naguère prodiguée. La presse panhellénique accuse les journaux italiens de déchaîner une « haine aveugle » contre la Grèce, et leur reproche de « ne pas servir les intérêts de leur patrie en négligeant un rapprochement avec la Grèce, le seul pays capable de servir les intérêts Italiens dans la Méditerranée ». En outre, la prétendue turcophilie des Italiens est vivement critiquée.

L'échec de l'armée grecque devant Constantinople aurait aussi, d'après les panhellènes, « armé d'un nouvel argument les milieux turcophiles de Paris ». Ce reproche de turcophilie, adressé à la France,

revient fort souvent sous la plume des leaders d'Athènes, sans qu'on fournisse jamais des preuves tangibles de son exactitude.

La tentative avortée de conquérir Byzance n'a pas découragé les panhellènes. Ils expliquent l'échec de la Grèce par des raisons historiques. « A Constantinople, trop d'intérêts européens se heurtent pour pouvoir assurer la domination d'une seule puissance. En 1877, la Russie n'a pu y entrer à cause du veto de l'Angleterre. En 1912, la Bulgarie s'est trouvé aussi arrêtée à son seuil. Il était fatal que la Grèce trouvât la même barrière sur son chemin ».

Le problème de la Thrace occidentale, que la Grèce veut ravir à la Bulgarie, préoccupe toujours fortement l'opinion publique, ainsi que les partis libéraux et conservateurs. L'Epire du Nord, avec les régions d'Argyrokartro et de Korytza, est également un des territoires âprement et perpétuellement revendiqués par l'Italie. L'Epire du Nord aurait été « arrachée par surprise à la Grèce lorsque la campagne d'Asie-Mineure retenait toute son attention. La Grèce se refuse toujours à reconnaître la validité de la résolution de la Conférence des Ambassadeurs, attribuant « au mépris du droit, aussi bien que des droits acquis, l'Epire du Nord à l'Albanie ». Le gouvernement grec serait d'ores et déjà résolu à soulever un débat sur la question épirote devant la prochaine Assemblée de la Société des Nations, en septembre : « 150.000 Grecs » auraient été « illégalement accordés par le traité à l'Albanie ».

Tant que la paix ne sera pas signée en Orient, la Grèce se débattra au milieu de difficultés intérieures et internationales inextricables. Il ne lui suffit pas de faire l'éloge de ses armées et de leurs exploits, pour relever sa situation politique et économique. La prolongation de la guerre la ruine matériellement, plus que n'importe quelle nation; elle ne peut vraiment retrouver toute sa vigueur et tout son libre développement que dans une atmosphère de travail et de paix.

N. Deniker.

HOLLANDE

Les élections

Les Etats Généraux de Hollande, ou Représentation Nationale, comprennent deux Chambres, qui, siègent à La Haye, résidence royale, dans cet ensemble si pittoresque de bâtiments de style ancien, habilement entretenus ou reconstitués, dont le gothique de brique rose multiplie avec une aimable fantaisie les pignons symé-

triques et les tourelles pointues, et qu'on appelle le Binnenhof. La Première Chambre correspond à notre Sénat : c'est la Haute-Assemblée ; la Seconde Chambre est notre Palais-Bourbon.

Le mandat des représentants du peuple, siégeant à la Seconde Chambre, au nombre de cent, venait cette année à expiration, et les Pays-Bas tout entiers ont procédé, le 5 juillet dernier, à des élections nouvelles. Cette journée de consultation nationale s'est passée sans incidents, dans le calme le plus complet, ainsi qu'il sied à un peuple dont une des formes de sagesse les plus évidentes est la mesure ou la possession de soi-même. Faut-il ajouter à cette explication psychologique de la tranquillité hollandaise une certaine indifférence en ce qui concerne la vie politique ? Les Hollandais eux-mêmes parlaient de cette journée avec une sorte de détachement supérieur. Que ce soit affectation ou non, ils montrent dans le cours de la vie civique qu'ils ont peu de temps à donner à la politique : il est rare qu'ils aient entre eux de longues conversations sur la situation ministérielle, plus rare encore qu'au club, dans un salon, à l'usine, à l'atelier, à l'estaminet, différents partis politiques s'affrontent et se heurtent. La passion politique est exclue ici de la passion tout court : on en peut conclure à volonté que le peuple néerlandais est d'un tempérament peu passionné, en général, ou bien que son sens pratique, si merveilleusement développé, le mène à considérer avec méfiance ce domaine de la politique où fréquentent les Chimères, où les jardins sont souvent des jardins à pommes d'or, et où, pour faire contrepoids aux Don Quichotte, il faut, hélas ! des Sancho Pança. Avisé, prudent, et naturellement sceptique, le Hollandais fait d'assez bonnes lois et s'en remet quant au reste à la marche fatale des choses : il laisse les législateurs qu'il s'est choisis discuter entre eux de l'opportunité des lois nouvelles ou des amendements ; il ne prend part à la discussion que de très loin ; à la fois, il fait confiance à ses mandataires et semble se désintéresser de la façon dont ils s'acquitteront de leur mandat ; au moins, il se défend de gêner ce mandat et il évite, par son détachement, par l'absence de toute polémique stérile et énervante, de troubler l'œuvre méthodiquement accomplie au sein des assemblées. Mais les mots ont le tort redoutable de comporter, au bout des phrases qu'ils forment, comme des semblants de conclusion, et il ne faudrait pas juger après cela, tout bonnement, que le Hollandais se désintéresse absolument de la politique et qu'il n'exerce aucun contrôle d'opinion sur les faits et gestes de ses députés. Car, en réalité, il est parfaitement au courant de toutes les réactions et de tous les progrès ; il est animé à la fois, de l'esprit d'ordre et de l'esprit d'innovation ; il ne se désintéresse de rien parce qu'il est foncièrement tout le contraire de désintéressé, et, enfin, il a le goût inné de la critique et il en pousse l'exercice jusqu'à des formes de violence et de rudesse inconnues chez nous. J'a

voulu dire simplement qu'il s'entendait à perdre peu de temps autour de la politique, que l'effort scientifique ou la marche des affaires commerciales, selon qu'il était intellectuel ou marchand, le sollicitait davantage, et qu'en tout cas, en aucune circonstance, on ne saurait assister ici à un de ces spectacles d'agitation et de fièvre politiques auxquels les peuples latins sont si habitués et où ils se retrouvent comme dans leur vérité même. Il n'y a pas jusqu'aux journaux où cette espèce de silence politique ne soit très remarquable : la tribune de politique intérieure existe, certes; on y trouve parfois de ces jugements définitifs, assénés comme des coups de masse, de ces soubresauts violents qui sont le propre d'un peuple extrêmement difficile à brider et par ailleurs de nature frondeuse; mais, tous les jours, et au contraire de ce qui se voit en France par exemple, la tribune de politique extérieure occupe une place de beaucoup plus importante. Peu d'idées et de mots pour la marche raisonnable des affaires intérieures; une connaissance nourrie et sans cesse excitée des problèmes internationaux, voilà en quoi pourrait se résumer la disposition naturelle, ou le goût, des Hollandais en ces choses, si un résumé n'offrait le même inconvénient, les mêmes dangers dont les mots sont gros.

Et pourtant, ces élections du 5 juillet, qui devaient s'effectuer selon les rites nouveaux de la représentation proportionnelle, offraient une attraction inédite: pour la première fois aux Pays-Bas, les femmes, déjà éligibles, étaient appelées à voter. Le nombre des électeurs, qui ne comprenait jusqu'à ce jour que l'élément en quoi, par un préjugé doublé d'un abus de force, nous nous imaginions que résidaient toutes les supériorités, s'est trouvé doublé du coup : d'après une récente statistique, la population néerlandaise est de près de 7 millions d'habitants, et le nombre des femmes excède de près de 100.000 celui des hommes. Dans un certain nombre d'années, par un juste retour, les femmes voteront seules.

Pour elles comme pour leurs conjoints, ou plus exactement pour les hommes, car la femme électeur peut être demoiselle et l'on n'exige d'elle que d'avoir atteint la vingt-cinquième année, le vote est obligatoire. Voter est un devoir civique auquel nul n'est autorisé à se dérober: une amende punit le délinquant. Nous avons souvent, en France, célébré la beauté de ce devoir : nous n'avons jamais su l'imposer. Animé de cet esprit frondeur et critique dont il était question plus haut, le Hollandais, qui avait mis au monde, dans son autre esprit d'équité, d'égalité de justice, dont il a donné, à travers l'histoire, tant de preuves, cette institution nouvelle, ne put s'empêcher d'entourer d'une certaine raillerie les pas des femmes qui allaient, ce jour-là, avec une gravité souriante, accomplir leur devoir d'hommes. Le respect humain ne fut cependant nulle part assez fort pour contrarier la marche nouvelle des élections. Seule, la reine, autorisée par le Constitution, s'abstint. La

reine-mère alla en personne déposer son bulletin de vote dans l'urne, mais on raconte que, induite en erreur par un chambellan peu habitué, elle se trompa de quartier. Les électeurs ne lui en firent pas moins une belle ovation : cette noble femme est l'image du devoir et du dévouement à la patrie ; elle est entourée du respect, de la vénération publique, comme d'ailleurs la reine Wilhelmine. Oncques ne vit-on peuple à la fois plus essentiellement républicain et plus gentiment attaché à plus aimable et consciencieuse famille royale.

Dans ce pays où les passions politiques sont si réservées, il existe un nombre à peine croyable de partis politiques. L'individualisme en Hollande est extraordinairement développé : il y a peu d'hommes ici qui ne se sentent en mesure de former un nouveau parti ou de constituer un nouveau comité. Chaque jour voit naître un groupement inédit, dont un seul homme, avec des convictions à lui, est le vrai animateur : groupement politique, groupement pour l'étranger, groupement artistique, littéraire, scientifique, groupement religieux. Le protestantisme est divisé en une quantité invraisemblable de sectes, de chapelles, de sous-chapelles, de côtés, de bas-côtés. Il est d'ailleurs, par essence, individualiste ; le catholicisme ne l'est pas, et c'est sa force ; elle a fait de lui le grand triomphateur de ces élections, en plein pays protestant : lui seul offrait un front unique, lui seul a le génie de l'unité.

Ces partis multiples sont faits de tout, de cent espèces et de mille nuances. Beaucoup s'ingénient précisément à échapper à la politique, et il en est, par exemple, qui entendent n'être que des groupements corporatifs, prétendant installer à la Chambre des Députés des hommes qui auraient pour tout mandat de prendre la défense des intérêts particuliers de telle ou telle fonction du citoyen dans l'Etat, les commerçants, les industriels, les professeurs, les artistes, etc. C'est de la politique pratique ; mais pour que la corporation vive, il faut que l'Etat tout entier s'organise.

Ainsi, le 5 juillet, cinquante-deux partis, tant politiques que techniques et confessionnels, présentaient aux quelque trois millions d'électeurs appelés à voter les listes de leurs candidats. En fait, dix partis seulement, qui sont les grands partis mi-politiques mi-religieux du pays, seront représentés au sein de la nouvelle assemblée. Ils se sont partagé les cent sièges de la Seconde Chambre.

La Chambre sortante se composait de la droite :

Catholiques	30	sièges
Anti-révolutionnaires	13	—
Chrétiens historiques	7	—
	50	sièges

du centre :

Union pour la Liberté (Libéraux)	15 sièges
Démocrates (Radicaux)	5 —
Indépendants	4 —
	24 sièges

de la gauche :

Parti socialiste ouvrier	22 sièges
Communistes	4 —
	26 sièges

La nouvelle Chambre comprend :

Catholiques	32 sièges
Anti-révolutionnaires	16 —
Chrétiens historiques	11 —
Union pour la Liberté ou Libéraux	10 —
Démocrates (Radicaux)	5 —
Indépendants	1 —
Parti socialiste ouvrier	20 —
Communistes	2 —
Ligue agricole	2 —
Parti réformé	1 —
	100 sièges

Les votes se sont répartis ainsi :

Catholiques	874.644 voix
Parti socialiste ouvrier	567.572 —
Anti-révolutionnaires	402.260 —
Chrétiens historiques	318.666 —
Union pour la Liberté (Libéraux) .	270.992 —
Démocrates (Radicaux)	134.606 —
Communistes	53.657 —
Ligue agricole	45.715 —
Indépendants	27.789 —
Parti réformé	26.744 —

La majorité, qui était déjà à droite, se trouve considérablement renforcée par ces résultats : on peut considérer que la composition de la nouvelle Chambre donne soixante sièges à la droite pour quarante à la gauche. Les grands partis de droite sont les catholiques, les anti-révolutionnaires, les chrétiens historiques; tous trois ont gagné des sièges : les catholiques 2, les anti-révolutionnaires 3, les chrétiens-historiques 4. Deux partis nouveaux, les indépendants, avec un unique

siège attribué à M. Van Houten, vieillard de 85 ans, qui cèdera, croit-on sa place à Mlle van Dorp, et le parti réformé, voteront sans doute avec la droite. Quatre petits partis, qui disposaient chacun d'un siège dans l'ancienne assemblée, disparaissent : les chrétiens démocrates, les socialistes révolutionnaires, les socialistes chrétiens et la « Fédération pour une armée démocratique ». Les partis les plus éprouvés sont : l'Union pour la Liberté (Libéraux) qui perd 5 sièges, les socialistes qui en perdent 2, les communistes qui en perdent 2.

Les catholiques romains ont pour chef de file un homme fort remarquable, qu'on appelle M. le docteur Nolens et aussi Monseigneur Nolens, car il est évêque *in partibus*. Le grand homme des socialistes est M. Troelstra qui, au lendemain de la guerre, secoua le pays par un simulacre de révolution, assez pittoresque, qui eut du succès à son heure. Les anti-révolutionnaires sont les protestants conservateurs, très calvinistes; c'est le parti le plus réactionnaire de la Chambre, car les catholiques se montrent assez volontiers avancés et ne croient pas déchoir en soutenant parfois, dans le domaine des réformes ouvrières, les théories de M. Troelstra. L'habileté des catholiques est d'être démocrates. Les anti-révolutionnaires auront désormais à leur tête un homme d'une grande valeur personnelle, M. Conyn, qui fut ministre, et qui était hier directeur de la « Royal Dutch ». Les chrétiens historiques sont des protestants moins orthodoxes que les premiers : leur chef est M. le pasteur Schokking. Le parti libéral, ancienne ligue économique, compta un des hommes de tout premier plan de ce pays, esprit politique des plus éminents, économiste remarquable, M. Treub, qui fut ministre des finances pendant la guerre et qui s'est aujourd'hui retiré de la politique : le chef du parti libéral est maintenant M. Dresselhuys. Les radicaux ont confié leur fortune à M. Marchant. Le chef des communistes est M. Wynkoop. Les paysans conservateurs (Ligue agricole) suivent M. Braat; j'ai dit que le parti de M. Van Houten était un parti de droite, à tendance libérale; enfin, le nouveau parti réformé, protestant, très calviniste, très réactionnaire, est l'ennemi du parti catholique.

Les résultats des élections législatives du 5 juillet n'ont été connus dans le pays que le surlendemain 7 juillet : c'est un des effets de la représentation proportionnelle, qui est à base de mathématiques compliquées. A La Haye, un journal avait imaginé, pour les passants, et à la manière de nos écrans lumineux, de couvrir sa façade, de gauche à droite, au moyen de huit bandes horizontales de bois et carton, peintes en blanc, sur lesquelles se détachaient des chiffres, de 1 à 30. Au départ de chaque bande se tenait « sous pression », avec son chauffeur, qui n'avait pas forcément les traits des grands dirigeants de la politique, une locomotive en carton découpé. Au fur et à mesure que des résultats parvenaient au journal et que tel parti gagnait un siège,

on voyait la locomotive se déplacer, avancer lentement mais sûrement. Le parti catholique, les anti-révolutionnaires, les chrétiens-historiques, les libéraux, les socialistes et les autres avaient ainsi leur locomotive, et l'on constatait tour à tour le succès des uns et la faillite des autres. Pour la locomotive des catholiques, il fallut allonger la bande devenue insuffisante avec ses 30 compartiments, et la locomotive ne s'arrêta que sur le chiffre 32, définitivement.

En dehors des socialistes, qui sont une force homogène, bien organisée et bien dirigée, la politique des Pays-Bas est donc menée par deux grands groupements, l'un catholique, l'autre protestant J'ai dit que la puissance du premier résidait principalement dans son unité ; la faiblesse de l'autre, c'est la division : les anti-révolutionnaires d'une part, les chrétiens historiques de l'autre. Le grand homme des protestants fut longtemps M. Kuyper, réalisateur méthodique et volontaire, qui a laissé derrière lui, — il est mort ces dernières années, — une œuvre considérable. Il ne semble pas que le pays compte actuellement beaucoup de législateurs aussi féconds. Du côté catholique, nous voyons ce bloc puissant des 32. Il est, à l'heure actuelle, fort bien cimenté et n'offre que des faces intactes et solides. Mais il n'est pas de bloc sans fissure plus ou moins apparente, et tous les blocs politiques finissent, à un moment où à un autre, par se fractionner. Les catholiques ont eu déjà leur avertissement. C'était à la veille des élections du 5 juillet. Un mouvement séparatiste s'est produit au sein du groupe catholique : les uns, les catholiques-conservateurs, voulaient se séparer des autres, les catholiques-démocrates, et former un nouveau parti. Ainsi, et sur des tendances de même espèce, religion à part, catholiques et protestants auraient eu leurs deux groupes ; nous aurions vu, d'une part, les catholiques-conservateurs et les catholiques-démocrates, et, d'autre part, les protestants-conservateurs et les protestants-démocrates. Les deux scissions des deux groupes eussent été de même principe politique. Les catholiques-démocrates, avec M. Nolens, sont les plus nombreux : ce sont eux, en réalité, qui mènent le pays. Les autres catholiques les accusent de coqueter avec les socialistes. Par amour de la démocratie, il n'est pas rare, en effet, de les voir s'unir aux socialistes pour faire passer telle loi relative à l'organisation du travail : parfois même, un texte de réforme présenté par le parti catholique est venu surenchérir en face du texte adopté par les socialistes. C'est contre quoi prétendaient s'élever les catholiques-conservateurs et anti-démocrates, — les protestants diraient anti-révolutionnaires — en s'isolant, à la veille des élections. Mais M. Nolens et ses amis sentirent le danger. On fit appel à la discipline catholique, qui doit s'exercer pour le bien de l'Eglise, en dehors de toute autre considération. Et il suffit d'un geste, d'un mot d'ordre de l'archevêque d'Utrecht pour que les moutons égarés rentrassent dans les rangs et pour que le grand parti

demeurât intact. Il sort vainqueur d'un combat dont la suprématie politique était le prix.

Au lendemain de cette consultation nationale, le 25 juillet, la reine procéda, avec le cérémonial habituel, dans la salle historique de Binnenhof, dite salle des Chevaliers, à l'ouverture d'une session extraordinaire des Etats-Généraux. Une tâche délicate et d'importance attend les nouveaux élus; la révision de la Constitution se poursuit avec méthode. Le discours du trône, très court, ne fait allusion qu'à cette tâche et, il est vrai, à des temps qui sont difficiles pour la Hollande comme pour le reste de l'Europe. Voici, au surplus, la traduction de ce discours :

« L'opportunité d'apporter à la loi sur la Constitution diverses modifications importantes a été reconnue à une grande majorité par la Chambre dissoute des Etats-Généraux.

« Conformément au règlement constitutionnel, vous serez saisis incessamment de nouvelles propositions afin de parfaire l'œuvre commencée.

« Votre tâche dans cette session, étant donnée la courte durée de celle-ci, comportera naturellement un caractère limité.

« Je me propose de vous faire d'autres déclarations concernant les mesures dans l'intérêt du pays qui réclameront votre collaboration lors de la prochaine session.

« Je forme le vœu ardent que Dieu veuille bien nous accorder la sagesse indispensable pour préserver d'un désastre, dans ces temps difficiles, notre chère Patrie.

« Je déclare ouverte la session des Etats-Généraux ».

Le cabinet Ruys de Beerenbrouk, démissionnaire après les élections, fut prié par la reine d'assurer les affaires courantes. M. Ruys de Beerenbrouk, catholique, qui a la confiance de la majorité accrue de la seconde Chambre, reçut ensuite mandat de former le nouveau ministère. Il s'y employa sans hâte, car nous sommes ici dans un pays où il n'importe pas, avant tout, de changer les hommes : la plupart des ministres d'hier conservent leur portefeuille, et notamment M. van Karnebeck, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a admirablement réussi à la tête du département des affaires étrangères et dans des circonstances particulièrement délicates, à Washington, à Genève, à la Société des Nations, à Gênes. Seuls, les portefeuilles des eaux, de l'instruction publique, des colonies, changeront probablement de titulaires. Les ministères de la guerre et de la marine, groupés depuis ces dernières années sous une même direction, ne formeront sans doute plus qu'un seul département.

Les cent nouveaux députés sont élus pour quatre années. Le président sortant, réélu, est M. Koolen, catholique. L'ancienne Chambre ne comptait qu'une femme; la nouvelle en compte sept : 3 libérales, 2 socialistes, 1 catholique et 1 radicale.

Henry Asselin.

A TRAVERS LES LIVRES

Les souvenirs du Kronprinz.

Après deux années de silence, l'ex-empereur et l'ex-Kronprinz crurent le moment venu de se rappeler au bon souvenir du peuple allemand, en adressant, le premier au maréchal von Hindenburg, le second à son ancien professeur Zorn, des lettres évidemment destinées à être publiées. L'un et l'autre document, en même temps qu'ils devaient servir à sonder les dispositions du peuple allemand, visaient à apporter aux fidèles une raison d'espérer et de lutter, aux tièdes une première justification. Et si ces lettres ne sauraient être regardées comme la cause principale ou même l'une des causes de l'agitation monarchique dont l'Allemagne est le théâtre, du moins ont-elles, par les discussions passionnées qu'elles provoquèrent dans la presse, rétabli ouvertement, et comme officiellement, les liens des anciens souverains avec leurs partisans. Mais elles restaient, malgré tout, un coup discret à la porte du foyer allemand que le père et le fils n'avaient cru quitter que pour quelques semaines, et où ils se voient au bout de trois années encore rester indésirables pour des raisons nationales et internationales. Et voilà que, jugeant sans doute l'heure propice à un grand coup, les deux exilés de Doorn et de Wieringen publient leurs mémoires. Ceux du kaiser vont paraître; ceux de son fils viennent de paraître chez Cotta, tirés à 200.000 exemplaires et ornés d'un portrait de leur auteur. Cette photographie nous présente, le front et l'arête du nez éclairés d'une lumière crue (selon la recette des Bismarck de Lenbach), un homme dans l'attitude de la lecture et de la méditation. Le visage de profil surgit doucement de l'ombre et s'incline, ne rappelant que dans sa partie supérieure le masque paternel, et ne rappelant en rien la silhouette du hussard de la Mort à l'arrogant sourire. Un civil quelconque ! Paletot croisé, col mou, cravate à pois blancs. Cheveux raides relevés tyranniquement. Une poche légère sous l'œil, quelques rides, comme en ont ceux qui ne boudèrent pas toujours à la vie, à une certaine vie. Tout le bas du visage, lèvres pincées et menton court, fuyant est quelconque. Le nez n'en ressort que mieux, presque

judaïque. On parierait volontiers, peut-être aussi à cause de la peau glabre, pour une face de comédien, vieilli avant l'âge. De comédien étudiant un rôle ! On va voir lequel.

* * *

Le romancier Karl Rosner avait dans son livre *Le Roi* présenté Guillaume II tel qu'il lui était apparu, c'est-à-dire comme un Hamlet victime de son éducation, de son entourage et aussi de circonstances trop difficiles pour un caractère trop faible. Le même Rosner déclare dans la préface qu'il donne aux souvenirs du Kronprinz, avoir eu également l'ambition de rectifier l'image caricaturale que l'Allemagne et l'étranger se font du Kronprinz. Mais il ne céda pas à la tentation : *Non bis in idem*. Au surplus une occasion s'offrit à lui de travailler non moins « romanesquement » peut-être, à la réhabilitation de son ami. Au troisième anniversaire de la révolution allemande, du fatal 9 novembre, le Kronprinz écrivait à « son cher Monsieur Rosner » une lettre (reproduite au début des Mémoires !), dans laquelle il chargeait celui qui avait toujours fait preuve à son égard d'amitié fidèle et de franchise dans la critique, de publier les notes, documents et extraits de journal qu'il lui faisait remettre par l'intermédiaire de son compagnon d'exil, chargé d'affaires et ancien officier d'ordonnance, Muldner. L'éditeur recevait pleins pouvoirs : libre à lui de supprimer tel ou tel détail ou même de compléter à l'aide de leurs entretiens communs ou des observations faites sur les lieux mêmes, à Wieringen. Le Kronprinz s'en remettait complètement au tact artistique de Rosner en ce qui touche la mise en œuvre des matériaux. Et l'on s'en apercevra. L'éditeur peut en effet, dans l'avant-propos, déclarer qu'il n'a pas cru devoir distinguer le manuscrit original des additions faites çà et là, pour ne pas compromettre l'unité du livre, l'agrément de la lecture d'un tout, d'une seule venue ! Point n'est besoin d'avoir été à l'école de la philologie allemande pour faire le départ de ce qui, dans ce livre, revient au prince et de ce qui est l'apport du féal sujet. Il suffit d'avoir lu le roman du *Roi* pour s'apercevoir que cette page initiale, soi-disant tirée d'un *Tagebuch*, est écrite dans la même note sentimentale et dans le même style « pointilliste » que tant de passages descriptifs du premier roman. Sans doute Rosner alléguerait-il que le lecteur est averti et que l'auteur a approuvé ces arrangements. Et c'est exact; mais il importait de marquer, avant d'analyser ce prétendu document, que nous nous trouvons en présence, non pas d'une confession originale et spontanée où nous aurions seulement à discerner la part de l'illusion et du calcul, mais d'un remaniement habile, trop habile, de matériaux déjà suspects, de souvenirs écrits par un cavalier sachant beaucoup mieux tenir des rênes qu'un porte-plume, et qu'un

homme du métier guidé par des préoccupations politiques, artistiques, et utilitaires, va disposer, arranger, compléter, en vue d'un beau succès de librairie. Qui sait, d'ailleurs, si l'« autre » succès ne viendra point, lui aussi ? Rien n'aura été négligé.

Il s'agit en effet avant tout de déclancher un mouvement d'opinion favorable au retour du Kronprinz en Allemagne. L'exilé n'en demande pas davantage. Ecoutons-le : le couplet fut écrit en juillet 1919 et vraisemblablement « retouché » par Rosner, comme l'indiquent certains traits pittoresques ou attendrissants.

« Trois trimestres, au cours desquels cet espace étroit et ses habitants me sont devenus chers, pendant lesquels le grand silence et le ciel et la mer, la solitude loin du monde m'ont donné mainte chose que je n'ai point possédée jusque là. Transformations intérieures et maturation, modifications dans ma manière de voir les choses qui sont derrière moi, celles du présent et de l'avenir. Point de vaines rêveries, car mes journées sont remplies du matin jusqu'au soir et sont consacrées, encore maintenant, à ma correspondance, à mes notes, à la lecture, à la musique, au dessin et au sport. Je ne suis d'ailleurs pas malheureux dans ma solitude et je croirais volontiers que cela tient à tout ce besoin d'action refoulé, mais non pas étouffé, qui se trouve encore en moi et qui espère malgré tout dans l'avenir. En un avenir qui me rendra de quelque manière la faculté de travailler en Allemand pour la patrie allemande... J'ai le désir nostalgique de revoir mon pays natal, ma femme, mes enfants. Souvent il s'empare soudain de moi, à l'occasion d'une parole quelconque, d'un souvenir, d'une image. Récemment, alors que je prenais le soir mon violon, pour jouer un peu, j'en fus absolument incapable, si brutalement l'émotion s'empara de moi...

Et c'est la nuit. Les fenêtres sont grandes ouvertes, et l'on entend la rumeur lointaine de la mer et parfois les sourds beuglements des bêtes dans les pâturages. Chez Henri Heine, on lit quelque part : « Lorsque je pense à l'Allemagne, dans la nuit, c'en est fait de mon sommeil. »

Telle est la requête à peine déguisée. Tout le reste du livre ne vise qu'à la justifier :

1° En détruisant les légendes qui se sont répandues sur le Kronprinz avant et pendant la guerre;

2° en démontrant qu'il a prévu les événements et essayé, mais vainement, d'intervenir efficacement dans les affaires intérieures et extérieures, comme prince héritier et comme commandant d'un groupe d'armées;

3° en se posant en roi moderne, ennemi de la pompe désuète des cours et partisan de méthodes nouvelles d'information et de gouvernement;

4° en créant une légende romanesque d'exilé douloureux, de chef d'armée paternel, de martyr volontaire de la cause allemande..

* * *

Le Kronprinz veut avant tout se défendre contre les accusations fort diverses qui furent portées contre lui. A ceux qui ont vu en lui un viveur et un débauché, il répond par l'histoire idyllique de ses fian-

çailles et de son mariage, par un hymne à la fidélité et à la vaillance de sa femme, par des paroles de tendresse et de fierté paternelle pour les « six enfants robustes » vers lesquels s'enfuit sa pensée nostalgique, et par ce souhait patriotique : « Puissent mes quatre garçons, devenus, un jour, de braves Allemands, voir leur devoir dans le travail au service de la patrie... en vrais Hohenzollern ! » Tout un long paragraphe est même consacré aux efforts de sa mère et de son entourage « en vue d'éloigner le plus possible toute personnalité qui aurait pu l'attirer hors du droit chemin de la vertu ! » Et le bon fils affirme n'avoir pas trop causé de désillusions à sa bonne mère. Suivent d'ailleurs quelques réflexions sur les dangers d'un isolement exagéré des princes, à l'âge « où la jeunesse saine et bien portante veut faire don de soi et s'affranchir ». Signalons enfin l'insistance du kronprinz à rappeler les années de bonheur et de douce entente conjugale passées à Danzig dans une modeste villa, à parler de l'impatience enfantine et joyeuse avec aquelle il attend sa femme pour une visite de courte durée, à évoquer son « aventure de guerre » (*Kriegserlebnis*), c'est-à-dire la venue de la Kronprinzessin au quartier général de son mari, à Stenay, en 1915 et le bombardement par avions spécialement dirigé contre sa maison ! « Dans cette épreuve aussi, » termine-t-il, « ma femme montra son courage et son calme tranquille. Elle s'est comportée splendidement ! »

Quant à ses incartades du Reichstag et de Saverne, le Kronprinz, grâce à une interprétation qui ne manque pas de subtilité, s'en fait presque un titre à la reconnaissance allemande. S'il a manifesté en pleine séance son hostilité contre Bethmann et Kiderlen-Wächter, ce n'est nullement en chef du parti pangermaniste et belliqueux. « La méthode drastique de Kiderlen, celle de la provocation, telle que l'envoi du *Panther* à Agadir, lui était aussi antipathique que la reculade précipitée après le discours de menace de Lloyd George — car l'une et l'autre étaient des témoignages de l'incertitude tâtonnante de notre gouvernement, qui ne calculait pas combien le premier de ces actes devait toucher au vif l'adversaire, et combien le second devait nuire à notre propre prestige devant le monde ». Le Kronprinz aurait donc été rangé à tort parmi les partisans de la guerre (ainsi, il en existait ?), il était seulement partisan d'une politique suivie et prudente !

Plus embarrassée, moins nette est l'explication fournie au sujet du fameux télégramme adressé au général von Deimling et au colonel von Reuter lors de l'incident Forstner. Le Kronprinz nie avoir écrit : *Immer feste druff* ! mais il concède avoir engagé ses « camarades » à prendre des mesures énergiques (*scharf durchgreifen*) parce que le renom de l'armée était en jeu. Le lieutenant von Forstner est alors présenté comme victime de provocations de la part de l'élément civil

1. Toujours énergiquement foncer !

alsacien; le « pays d'Empire » est dépeint comme livré à la propagande française par des autorités qui vont jusqu'à recommander aux troupes de ne pas se montrer dans les rues de Mulhouse le jour où avait lieu dans cette ville, en 1913, une bénédiction de drapeaux français. Et le Kronprinz de se poser en victime de la presse allemande, l'Empereur l'ayant relevé de son commandement et rappelé à Berlin. Mais incapable de cacher son naturel de pourfendeur de montagnes, l'avocat improvisé laisse éclater ses vrais sentiments quand il rappelle les adieux émouvants qu'il adressa alors à son régiment : « Au lieu de lui raconter une belle histoire », il proclama que le moment « où le roi jette son appel et où l'on sonne le signal de : Marche ! Marche ! » est le moment du bonheur suprême pour le soldat. Comment les deux attitudes se concilient-elles?

Les difficultés de ces plaidoyers *pro domo* croissent d'ailleurs à l'infini, lorsqu'il s'agit des trois accusations dirigées contre le chef de la 5e Armée dans la bataille de la Marne, contre l' « assassin réjoui de Verdun » (*der lachende Mörder von Verdun*), et enfin contre le lâche fuyard, quittant armée et patrie en danger. Nous ne pouvons songer à suivre le kronprinz dans le détail des faits qu'il cite pour sa défense et sa justification. Contentons-nous de noter que le commandant en chef de la 5e Armée se réserve d'exposer les opérations qu'il dirigea (?) dans un ouvrage ultérieur et que, somme toute, il ne fait que reprendre l'explication de Hindenburg lui-même, c'est-à-dire celle d'une retraite volontaire prématurée à la suite d'un concours malheureux de circonstances. A côté de l'insuffisance indéniable et de l'écroulement moral et physique du général de Moltke, dit le Kronprinz en résumé, il faut incriminer le commandement malheureux et vite découragé de la 2e Armée par le général de Bülow, — et le rôle nettement funeste d'un officier d'Etat-Major du Grand-Quartier Général, qui fit usage d'une directive qui ne lui avait été donnée qu'oralement et pour des cas particuliers, comme d'un plein pouvoir absolu, sous la pression de la responsabilité et de son pessimisme personnel, et qui détermina les deux ailes victorieuses à la retraite avant la lutte décisive. — On pourrait s'étonner que ce même général en chef de l'armée allemande, qui nous est dépeint ici comme un pauvre malade, conscient de son incapacité, sans autorité sur les collaborateurs et subordonnés, soit l'auteur de ce long mémoire [1] remis au chancelier le 29 juillet 1914, et qui, faisant de la guerre un devoir, une nécessité et une mesure de salut national, enleva les dernières hésitations de l'empereur. D'autre part, on sera surpris de l'importance que le Kronprinz attribue au lieutenant-colonel Hentsch, envoyé par le haut-commandement aux différentes armées pour se rendre compte de la situation exacte du 8 sep-

1. *Die deutschen Dokumente*, nº 349.

tembre. Comment admettre qu'un simple officier d'état-major ait suffi à décider le chef de la seconde armée à lancer l'ordre de retraite ? Et surtout comment tenir compte d'une explication qui néglige totalement les attaques violentes auxquelles l'armée de von Kluck dut faire face sur sa droite ? Il est vrai que le Kronprinz déclare tenir ses renseignements du chef de l'état-major de la 1re Armée, du général von Kuhl, qui, comme on l'imagine aisément, avait intérêt à présenter la retraite vers Soissons comme la conséquence du recul de l'armée voisine, et non comme celle de la témérité de sa propre avance. Mais on conçoit que, fidèle aux communiqués d'alors, le Kronprinz tienne à donner de la situation une image flatteuse à la fois pour l'armée allemande et pour son propre génie militaire. Seul, il aurait conservé jusqu'au 10 septembre un optimisme raisonné et serein : d'où son ordre d'attaque de nuit contre l'armée Sarrail, exécuté malgré le haut-commandement et suivi d'un succès foudroyant : 10 kilomètres d'avance ! Seul, il aurait refusé d'obéir à l'ordre de retraite donné par Hentsch ! Et il n'aurait cédé aux instances du G. Q. G. qu'à la dernière extrémité, après avoir évacué tous ses blessés, sur des positions choisies par lui, et sans être inquiété par l'ennemi. Ce n'est pas la dernière fois d'ailleurs que nous surprendrons le Kronprinz dans ce rôle un peu ridicule d'homme ayant tout prévu et rejetant sans vergogne les responsabilités sur autrui. Mais le comble de l'aveuglement de sa chétive vanité est peut-être dans sa prétention de nous montrer les diverses armées allemandes, le 11 septembre, en pleine fureur offensive et les armées françaises en pleine fuite. Il termine en citant la protestation indignée de son frère Eitel Fritz et des braves grenadiers qui allaient répétant : « Pourquoi faut-il faire demi-tour; n'avons-nous donc pas battu les Français ? »

Après la Marne, Verdun, la seconde légende mensongère ! « Parmi les nombreux mensonges que la méchanceté ou la sottise ont répandus sur mon compte dans le monde », écrit le Kronprinz, « se trouve aussi le reproche que je serais responsable des lourdes pertes et de l'échec final devant Verdun [1]. » Et il entreprend un exposé des faits qui bientôt dégénère en tirades véhémentes contre l'infamie de ceux qui lui reprochent encore son « rire » de Verdun et en appels passionnés au témoignage de ses chères troupes, qu'il aima comme un père, qu'il alla voir dans les tranchées de première ligne, qu'il encouragea et soutint de son rire de jeunesse, de confiance et de défi. Bornons-nous à énumérer ses arguments : 1° l'ordre d'attaquer Verdun n'émane pas de lui, mais de Falkenhayn, qui démontra la nécessité de l'opération dans un mémoire remis à l'empereur vers la Noël de 1915; 2° l'attaque sur les deux rives de la Meuse, proposée par la 5e Armée fut limitée à la

1. *Mémoires*, p. 201.

rive droite par le G. Q. G.; 3° le succès fut compromis d'abord par des chutes de neige qui, en retardant l'attaque, permirent aux Français d'être prévenus par deux réservistes déserteurs, et surtout par le défaut de réserves, alors que les troupes d'assaut étaient épuisées par trois jours de lutte et que l'armée française était sur le point de céder. Le Kronprinz prétend s'être rendu compte au bout de quelques semaines de l'impossibilité de faire une trouée et avoir tout mis en œuvre pour arrêter l'attaque. Le haut-commandement s'y serait refusé jusqu'à la fin d'août et n'aurait cédé que sur un rapport du Kronprinz et après une démarche de celui-ci auprès du Kaiser lui-même. L'on serait peut-être tenté d'ajouter foi à ces déclarations, si deux faits ne sollicitaient notre attention : d'une part, le défaut de tout document prouvant l'intention du Kronprinz de suspendre l'attaque au cours d'avril (il ne parle que d'interventions orales), de l'autre, le silence complet du maréchal von Hindenburg[1] sur une intervention quelconque du Kronprinz et du Kaiser au sujet de l'offensive de Verdun; et enfin le ton des harangues adressées par le Kronprinz à de jeunes recrues au moment de les jeter dans la fournaise, cette satisfaction vaniteuse qu'il éprouve à s'entendre acclamer par ceux qu'il vient de tromper par de lamentables lieux communs, et qu'il sait qu'il envoie à la mort.

La troisième légende dont le Kronprinz entend avoir raison est celle qui fait de son départ d'Allemagne, en novembre 1918, la fuite d'un lâche au lieu du sacrifice patriotique sous les couleurs duquel il l'envisage. Son récit très minutieux[2] de la journée du 9 novembre à Spa, est peut-être la partie la plus intéressante et la plus vraisemblable et sincère du livre. On assiste, heure par heure, à la lutte des partisans de l'empereur qui croient encore à l'attachement de l'armée pour son *kriegsherr*, contre le successeur de Ludendorff, le général Gröner l'homme nouveau détaché de toute tradition, l'homme qui, avec un' haussement d'épaules et un retroussement dédaigneux de la lèvre supérieure, dit : « Serment de fidélité au drapeau ? Seigneur de la guerre ? Ce ne sont en fin de compte que des mots... ce n'est, somme toute, qu'une idée... » Entre les deux camps, l'empereur, livide, vieilli, s'efforce de garder une dignité calme, cherche un appui dans le regard du maréchal, mais en vain, tantôt décidé à tenter la « percée vers l'intérieur » avec ses fidèles troupes, tantôt résigné à abdiquer comme empereur, mais non comme roi de Prusse, interrogeant les délégués de chaque chef d'armée, faisant téléphoner à Berlin, attendant anxieusement les décisions du gouvernement et finalement apprenant qu'un message de l'agence Wolff a déjà fait connaître aux armées alleman-

1. Qui donna l'ordre d'arrêter les opérations, le 2 septembre 1916, lors de son arrivée au commandement suprême.
2. Cf., pages 271-312.

des son abdication d'empereur et de roi ! Jusqu'au dernier moment, les mêmes hésitations les mêmes résolutions contradictoires : à 10 heures du soir, sous la pression du haut-commandement, de l'entourage immédiat de Berlin, la suprême décision, c'est-à-dire le départ pour la frontière hollandaise à 5 heures du matin. L'empereur se serait donc jusqu'au bout refusé à quitter son armée, et il n'aurait cédé qu'aux instances du maréchal von Hindenburg, qui « à l'heure décisive, après l'abandon du peuple, de l'armée et de la flotte, se déroba » lui aussi. L'habileté de la thèse consiste ainsi à faire retomber toute la responsabilité de la fuite du Kaiser sur celui qui est resté l'idole de la nation allemande. Quant à son propre départ pour la Hollande, le Kronprinz le justifie par le refus du gouvernement (après audition du ministre de la guerre, général Scheuch), de le maintenir au commandement de son groupe d'armées. Le même soir, le 11 novembre, il adressait sa lettre de démission à Hindenburg : lettre de justification et de protestation à la fois, où il se défend d'avoir jamais poussé à la guerre et d'avoir désiré autre chose que la conservation de ce que l'Allemagne avait acquis et possédait. Suivent d'interminables analyses de ses souffrances morales, de ses cruelles luttes intérieures, et enfin le récit fort curieux de ses adieux, de son voyage jusqu'à la frontière, la casquette de hussard sur la tête, en dépit de toute prudence, de ses rencontres de soldats qui le saluent et l'acclament, et de ce vieux territorial pestant contre les officiers et qui, « tremblant et pâle de terreur, multiplie les marques de respect » devant le Kronprinz qui l'apostrophe rudement ! Et toutes les étapes de l'internement que le prince ne prévoyait pas et qui lui est une occasion de maudire l'Entente : passage des réseaux de fil de fer à la frontière, attente dans une auberge, puis dans la préfecture de Maastricht et enfin la traversée interminable, dans le brouillard, jusqu'à l'île de Wieringen, dont il entend alors le nom pour la première fois et où il va vivre au moins trois années !

* * *

Mais il ne suffit pas au kronprinz de se blanchir de toutes les accusations portées contre lui. Il veut s'attribuer des mérites plus positifs en se posant en souverain moderne, affranchi de tous les préjugés de Guillaume II, doué de clairvoyance politique et capable de devenir l'Edouard VII de l'Allemagne. Tout en protestant de son respect et de son admiration pour son père, tout en glorifiant la noblesse d'âme, la franchise, l'idéalisme, la fidélité chevaleresque du Kaiser, tout en prétendant n'avoir jamais été en conflit durable et aigu avec lui, le Kronprinz n'en écrit pas moins un véritable réquisitoire souvent fort dur, parfois cruel contre celui qu'il appelle tour à tour : Sa Majesté l'Empereur et mon père.

Tout le début du livre, consacré à des souvenirs d'enfance est une critique acerbe du « système de la tierce personne » c'est-à-dire du défaut de rapports directs entre père et fils dès la prime jeunesse et pour les questions les plus futiles. De tout temps, un précepteur, un général, un membre du cabinet civil s'interposait empêchant toute explication amicale, transmettant les décisions ou les blâmes paternels. Un certain nombre d'anecdotes mettant en scène le père et le fils sont évidemment destinées à gagner au second les sympathies du lecteur. Mais s'il est possible à la rigueur de ne voir, dans ce tableau des rapports privés, qu'un regret somme toute légitime de n'avoir pas trouvé chez le père l'affectueuse intelligence que montrait la mère, on ne saurait discerner dans les autres pages consacrées à Guillaume II le moindre ménagement pour le père, l'exilé, le vivant. Après avoir vanté longuement la noblesse, la pureté, la franchise la science et l'imagination du Kaiser, le fils ajoute non sans malignité: « Il est vrai que ce besoin de franchise trouvait son appui le plus fort dans l'idée exagérée, manifestement dominante, que l'empereur avait de son effet personnel du moment. » Les remarques qui suivent sur l'inclination du Kaiser à se répandre en discours abondants sans savoir écouter, à être trop sensible aux flatteries des courtisans concordent pleinement avec celles d'Erzberger dans ses mémoires. Citons enfin cette phrase à laquelle on ne saurait dénier une réelle clairvoyance : « L'empereur sentait sans doute que son caractère, dont les manifestations un peu bruyantes trahissaient plus le goût du cliquetis d'épées qu'une réelle force d'âme, se heurtait [chez Edouard VII] au sens de la réalité et à une vaste expérience du monde, à un froid scepticisme, peut-être aussi parfois à un mutisme ironique. »

Par contre, que de croquis presque enthousiastes du grand oncle Edouard VII ! Le Kronprinz aurait été le jeune confident et disciple du maître paternel et glorieux; il aurait été choisi par ce génie politique pour ramener l'Allemagne hors des voies dangereuses où l'entraînait l'empereur depuis vingt ans déjà. Aussi fut-il toujours désireux d'une entente économique commerciale et coloniale avec l'Angleterre et répète-t-il pour son propre compte la parole d'Edouard VII au sujet d'un conflit possible entre les deux pays : « *There must be put a stop to it* ! » Nous voilà bien loin de cette conception du roi d'Angleterre animé « d'une haine personnelle contre l'Allemagne, d'une joie diabolique de destruction » et réalisant sournoisement l'encerclement de l'Allemagne. C'était celle de l'empereur c'est-à-dire d'un homme « enclin à voir dans des insuccès dus aux circonstances l'action d'un individu, d'une rancune spécialement tournée contre lui ». Bien au contraire, le sentiment de famille très développé chez Edouard VII semblait pousser celui-ci à transmettre au Kronprinz toute son expérience de monarque moderne soucieux de travailler à la « prospérité »

de son jeune neveu. Et le Kronprinz ne cache pas son admiration pour ce grand connaisseur d'hommes, froid tacticien, passionné de sport, de jeu... et de femmes, qui fréquenta tous les milieux, toutes les classes sociales, grand seigneur et homme du monde accompli, homme d'Etat aux vues lointaines qui eût été capable de « jeter un pont entre l'Entente et la Triple-Alliance et de créer les Etats-Unis d'Europe. —... « Il le pouvait... mais lui seul », termine le thuriféraire inattendu. Mais qui ne perçoit tout de suite la manœuvre ! Louer le grand-oncle aux dépens du père pour prouver sa propre perspicacité, cette perspicacité politique restée inemployée et dont l'Allemagne aurait tant besoin dans son œuvre de relèvement et se présenter comme l'héritier spirituel du « monarque le plus moderne de l'Europe et depuis longtemps le plus heureux dans ses entreprises ? » La malice est cousue de fil blanc, diront les uns; et les autres, qu'il est facile d'avoir raison après coup. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a ici un réalisme et une clarté de vue sans nul doute préférables au romantisme trouble de Guillaume II. Car, sans nul doute, à côté du calcul (qui peut-être est ici l'élément capital) il faut faire ici sa part à l'action d'un caractère et d'un tempérament orientés dans un tout autre sens que la génération du kaiser. Aussi peut-on admettre qu'en effet le Kronprinz eut été au moins sur deux points totalement différent de son père : par sa répugnance à la solennité vieillote de la cour, et par son désir d'information plus sûre et plus large. A mainte reprise, il revient longuement sur son aversion pour l'étiquette de cour, le formalisme mécanique des cérémonies, les prescriptions innombrables qui visaient à isoler le prince de son peuple, à faire de lui un être auguste, *erhaben*, élevé au-dessus de tous selon la conception traditionnelle de Guillaume II. C'est en particulier pour son dédain naïf de cette pompe archaïque, qu'Adolf Menzel fut sympathique au jeune Kronprinz. Caractéristique à ce même point de vue est l'anecdote assez curieuse du petit prince faisant un matin irruption dans une petite chambre du palais impérial et se trouvant tout penaud devant le vieux Bismarck qui, au lieu de mettre l'intrus promptement à la porte, le rappelle à lui et posant sa main de géant sur l'épaule de l'enfant et le regardant de ses grands yeux perçants lui dit : « Petit prince, vous me plaisez, gardez votre fraîche naïveté... ». On sent d'ailleurs fort nettement ici, comme en maint autre endroit, que le Kronprinz aime les gens toujours un peu contre son père.

Or après s'être refusé à voir niveler selon le type du « prince normal » prussien (*Preussischer Normalprinz*) ce qu'il y avait en lui d'original, comment se serait-il contenté de l'information soigneusement filtrée, censurée, et par suite inexacte tendancieuse, qui fut toujours celle du kaiser ? Non sans humour, il parle d'un empereur renseigné d'après des documents *ad usum delphini*, tandis que lui le

dauphin puise à même la vie. Et s'il faut se méfier de cette supposition trop absolue, du moins est-il bon de retenir cette habitude de gouvernement du Kaiser, de se contenter des rapports des membres de son cabinet personnel. Peut-être faut-il même admettre avec le Kronprinz que ce « cabinet politique » ne reste pas sans responsabilité pour avoir élevé une véritable muraille entre la réalité et l'esprit de l'empereur déjà porté à se leurrer d'imaginations extravagantes.

Le Kronprinz prétend avoir bien souvent, mais en vain, essayé de mettre le gouvernement en garde contre ses illusions sur les divers pays européens et en particulier sur l'Angleterre, la Russie, la Roumanie et l'Autriche-Hongrie. De son voyage dans les Indes en 1909, il rapporte l'impression que l'Angleterre ne tolérera plus longtemps d'être évincée par *those damned Germans*, mais on lui répond en haut lieu que les malédictions d'un *Pfeffersack* (surnom du négociant colonial anglais : sac de poivre) n'ont aucune importance. Il a prévu également que la Roumanie refuserait son concours en cas de guerre, car il n'y a en Roumanie qu'un seul homme favorable à l'Allemagne : le roi Carol. Mais l'empereur le renvoie à Kiderlen-Wächter et celui-ci en souriant d'un air supérieur lui répond qu'il connaît toute la Roumanie « comme sa poche » (*wie sei' Westetasch'* !) et que ce pays restera fidèle au pacte d'alliance. Enfin — et l'aveu mérite d'être retenu — le Kronprinz rappelle que ses conversations avec l'archiduc François-Ferdinand lui ont inspiré la crainte de voir la diplomatie allemande tomber de plus en plus dans une dépendance funeste à l'égard du Ballplatz. Et il ajoute : nous avons été entraînés dans la guerre par les exigences exagérées de Vienne vis-à-vis de la Serbie. Mais il s'agit pour le « prétendant à la couronne » de faire retomber toute la responsabilité de la guerre sur l'Autriche-Hongrie et de prouver la « volonté pacifique du Kaiser [1] ».

Il n'est point jusqu'au domaine strictement militaire où la sagacité prévoyante du Kronprinz ne se serait donné carrière. De même qu'il aurait été le seul, ou presque, à condamner la « politique d'autruche » de von Bethmann, de même il aurait, au cours de son initiation aux questions d'artillerie, reconnu l'infériorité des méthodes allemandes de tir par rapport à celles de l'artillerie de campagne française.

Même assurance dans les questions de politique intérieure, mêmes calculs, même dédain de la clairvoyance du lecteur. Le Kronprinz adopte sans barguigner toutes les théories et tous les principes qui lui paraissent de nature à lui gagner des partisans; il se targue même d'a-

1. Il a tenu à citer la note mise par l'empereur en marge du télégramme qui annonçait l'acceptation par la Serbie de l'ultimatum autrichien : « Un brillant résultat pour un délai de 48 heures seulement ! C'est plus qu'on ne pouvait l'espérer ! Un grand succès moral pour Vienne; mais par là tombe toute cause de guerre, et (l'ambassadeur) Giessl aurait dû rester tranquillement à Belgrade ! Après cela *je* n'aurais, *moi*, jamais commandé la mobilisation. »

voir toujours été *fédéraliste* et *libéral*. Depuis le premier jour où il a commencé à avoir des idées politiques personnelles, il s'est, dit-il, rendu compte qu'un roi ne saurait plus gouverner à la manière de Frédéric II, ni d'ailleurs (et le trait assez méchant est dirigé contre Guillaume II) en se bornant à l'imiter extérieurement par de beaux gestes vides. Sachant faire de la nécessité une vertu, il déclare avoir toujours été hostile au système des concessions libérales faites après des refus qui leur enlèvent leur prix de telle sorte que, venant trop tard, elles ne sauraient plus satisfaire des revendications qui ont crû avec les résistances. Il va même jusqu'à reprocher au gouvernement allemand d'avoir « rationné la vérité » au peuple, de lui avoir trop longtemps caché la situation désespérée de l'armée luttant contre des forces bien supérieures : car il convenait de le considérer « comme majeur et comme suffisamment mûr pour voir toute la dure vérité et tremper sa volonté à ce spectacle ! » La flatterie à l'adresse de la nation peut paraître lourde; mais notre démagogue n'avait-il pas l'habitude de commencer ses harangues aux soldats par l'apostrophe : *Kameraden* ![1]

A ces quelques vues politiques se mêlent des apologies et des réquisitoires qui sont peut-être les parties les plus sincères des mémoires. Apologies du trio Hindenburg-Ludendorff-Tirpitz : le premier, dont la part dans la conduite de la guerre diminua avec le temps, avec l'âge croissant et l'énergie faiblissante, et qui fut surtout, par sa stature de géant, sa voix profonde et son calme confiant, une incarnation de l'espoir dans le triomphe final; — le second, volonté énergique, esprit lucide, représentant parfait de la vieille tradition prussienne; — le dernier partisan de la lutte sous-marine à outrance, et comme tel tout désigné pour recueillir la succession de von Bethmann. Quant aux attaques, elles se concentrent particulièrement sur le chancelier qui en arrive, bien contre le gré de son détracteur, par inspirer quelque sympathie apitoyée. Quel dédain en effet pour le pauvre Theobald von Bethmann ! Après le prince de Bülow — qui, sans être un « bâtisseur de cathédrales,... un homme du format de Bismarck, au poing créateur, et le regard tourné vers les cieux et les lointains », savait user des petits moyens, connaissait la technique de son métier et agissait avec aisance et avec grâce, après cette « personnalité », habile dans sa tactique parlementaire, dans ses relations avec la presse, l'étranger, capable de clore la guerre par des intrigues diplomatiques, — un bureaucrate lourd et irrésolu, rêvant de cosmopolitisme et résigné à l'inévitable, sans coup d'œil et sans instinct d'homme d'Etat, enfin misérable comme connaisseur d'hommes ! Toute la page 105 res-

1. Réservée dans l'armée aristocratique allemande aux rapports entre officiers.

pire une rancune maligne pour celui qu'on surnomma le « philosophe de Hohenfinow » et que le Kronprinz baptise railleusement de Monsieur « Immerhin [1] », d'après le mot favori par lequel le chancelier commençait invariablement ses phrases de conclusion, où le « pour » et le « contre » se balançaient.

* * *

Un antisémite allemand, A. Bartels avait, dans sa critique du roman de Rosner, raillé cette « sentimentalité bien juive » de l'auteur qui a toujours « la larme au coin de l'œil ». La même remarque s'applique à nombre de passages des mémoires du Kronprinz, alias Rosner. Mais il convient de voir le piège auquel pourraient se prendre les âmes encore hésitantes, aisément oublieuses, dénuées d'esprit critique ou simplement sentimentales. Car la manœuvre est insidieuse et fort habilement combinée.

D'abord l'auréole de la souffrance. Wieringen n'est rien moins qu'une autre Sainte-Hélène. Les calomnies d'un monde en proie au mensonge viennent poursuivre le « joyeux assassin de Verdun » jusque dans cette île enveloppée de tempêtes et de brumes, trois cents jours par an ! Le fidèle Muldner revient en décembre 1920, mais, comme la colombe de Noé, il n'a pas trouvé où se poser, et il faut attendre sept jours encore, puisque le déluge de haine ne cesse pas. « Il ne reste plus qu'à prendre son courage à deux mains et à commencer le troisième hiver dans l'île. » La Bible a donc été adroitement exploitée. Suivent alors des peintures émouvantes de l'ouragan qui menace d'emporter le toit du misérable presbytère, où l'homme juste attend l'anéantissement des méchants, des tourmentes de neige, des rafales qui rendent toute communication impossible avec la terre ferme, et cela juste au moment tragique où l'impératrice est à l'agonie !

« A trois heures, au plus tard à quatre heures, il fait nuit noire. Alors je suis assis près du petit poêle de fonte, à la lueur d'une lampe à pétrole, devant des livres, devant des papiers. Lorsque je jette un regard vers les rayons garnis de livres ! Que n'ai-je pas lu et fouillé dans ces deux années? Plus que dans les trente-six qui les ont précédées. »

Les passages de ce genre abondent, destinés à répandre dans le public allemand la légende du prince malheureux, accablé d'injustes épreuves, et assagi par elles.

Il est d'ailleurs juste de reconnaître qu'une affection sincère et profonde semble avoir lié le Kronprinz à sa mère. L'impératrice aurait été pour son aîné une confidente et une conseillère, une amie s'ingéniant à aplanir les différends qui s'élevaient entre père et fils; seule, elle aurait compris la répugnance du Kronprinz pour les solennités et pour la

1. Immerhin : Toujours est-il...

vie gourmée de cour. Le récit des entrevues brèves avec la mère alitée, sans forces, presque incapable de prononcer une parole, de la veillée funèbre à Doorn, l'évocation des joies et des épreuves du passé, attendriraient même peut-être, si l'on pouvait se défendre de soupçonner derrière ces détails de vie intime, derrière cet étalage de sentiments, le machiavélique dessein de s'insinuer subrepticement par la pitié dans le cœur de ceux dont on peut attendre une utilité ou un service.

Les doutes sur le désintéressement de ces confessions de sentiments trop naturels, après tout, pour qu'on les publie, se multiplient et s'imposent, quand on voit à ces effusions se mêler des flatteries démagogiques, qui visent trop évidemment à constituer une communauté de fidèles liés par les même souvenirs et les mêmes vanités. Comme le maréchal von Hindenburg, le Kronprinz n'omet jamais, au milieu même des récits d'événements d'importance mondiale, de mentionner les lieutenants et capitaines qui furent ses amis, de dire leurs vertus et de glorifier leur mort avec des protestations de fierté et de « douleur reconnaissante ». Mais c'est surtout vers ses hommes, ses *liebe, liebe, treue Jungens*, que s'en va son souvenir, vers ses chers enfants gris-campagne, qui en mille circonstances, l'accueillirent par des hourras mugissants, avec des regards brillants de joie, de confiance, de fidélité :

« Combien de mains ai-je serrées, avec combien d'entre eux ai-je causé, combien en ai-je décoré ! Puis je distribuais mes petites provisions de chocolat et de cigarettes. Ainsi s'écoulait dans toute la tristesse de ces jours une belle heure inoubliable, au milieu de mes vaillants combattants du front. Cependant les Français dirigeaient un feu violent sur le village situé devant nous et commençaient à allonger leur tir. Aussi donnai-je l'ordre de disperser les bataillons ».

Les scènes « touchantes » de ce genre abondent dans les Mémoires : le prince s'y montre paternel, ému jusqu'aux larmes. Comment croire à la brutalité du militarisme prussien, quand l'officier prend plaisir à se trouver le soir, dans la chambrée, au milieu de ses hommes en train d'astiquer leur fourniment, à parler avec eux de leurs joies, de leurs soucis et de leurs vœux, à les entendre chanter des chansons populaires ? La vie du soldat dans le régiment du Kronprinz dut être paradisiaque : un mess confortable pour les sous-officiers, un ameublement non moins confortable des chambrées, des jeux dans les heures de loisir, auxquels se mêlaient les officiers des permissions de théâtre, une nourriture excellente, une discipline bienveillante, quoi encore ?

Ce chef d'un groupe d'armées, ce prince d'une des plus anciennes familles royales d'Europe, est d'une simplicité qui lui a gagné jadis l'affection du tourneur de Plön, chez lequel il fait l'apprentissage du métier manuel imposé à tous les Hohenzollern, et naguère la confiance, l'amitié du forgeron Jan Luijt de l'île de Wieringen. L'imagerie populaire trouvera un sujet attendrissant dans les lignes où le Kronprinz

se dépeint, faisant jaillir sous ses coups de marteau des nuées d'étincelles, tandis que le gamin du forgeron tire le soufflet et que *Vater Luijt* lui donne des conseils ! Et dans les derniers jours d'octobre 1920... « Hier encore, quand je jouais dans *Den Oever*, avec les enfants de pêcheurs, et dernièrement, quand je me suis battu avec l'ouvrier du forgeron. » La population de l'île l'aime, et chacun lui tendrait volontiers la main, en lui disant, comme ce vieux territorial devant Verdun : *Sie sind unser ollen Willem, und det Sie uns hier besucht haben, vergessen wir Ihnen nich, wenn wir wieder injesetzt werden, dann denken wir an Ihnen, und Sie sollen mit uns zufrieden sin* [1].

* * *

En vérité, ce livre est « fabriqué » selon toutes les mauvaises recettes de la propagande traditionnelle, celle qui spécule sur l'absence chez le lecteur de toute clairvoyance critique. On y distingue : les *plaidoyers*, qui dégénèrent, soit en réquisitoires violents contre ceux qui firent obstacle aux ambitions juvéniles du prince, soit en grossières fanfaronnades où s'étale une suffisance puérile, une vanité présomptueuse et sotte; — les *exposés* quasi-doctrinaux de la politique qui aurait dû être celle de l'Allemagne depuis la retraite de Bismarck; — les *confessions* intimes qui voudraient, en tablant sur la crédulité d'un public populaire aisément dupe du faux ton bonhomme ou tragique, faire naître et propager une légende romanesque capable de l'emporter sur les « rumeurs infâmes » et de préparer un mouvement d'opinion favorable au retour de l'exilé.

Mais en se posant en adversaire du clan belliqueux pangermaniste, en souverain « à la mode anglaise », en libéral ennemi de l'étiquette et du « cabinet civil », en camarade du Feldgrau, le Kronprinz a, pour avoir voulu donner des gages aux classes bourgeoise et populaire et faire montre de réalisme politique, lâché la proie pour l'ombre. Se voyant ainsi renié, — du moins en partie, et en apparence —, le parti nationaliste (*deutsche Volkspartei*), peut-être mis en défiance aussi par son antisémitisme, auquel le nom de Karl Rosner devait être suspect, a presque unanimement condamné les Mémoires. D'autre part, les démocrates, même tièdes, voyant à tort ou à raison, dans la coïncidence de ces appels déguisés des anciens souverains à leurs partisans avec la multiplication des assassinats politiques, la manifestation d'une activité concertée des royalistes, ont répondu fort durement à l'exilé de Wieringen.

La loi de défense républicaine est la meilleure réplique aux préten-

1. Vous êtes notre vieux Wilhelm, et nous n'oublierons pas votre visite ici; quand nous serons retournés en ligne, nous penserons à vous, et vous serez content de nous. »

tions du disciple en littérature de K. Rosner. Mais la plus juste critique de ses mémoires en est leur conclusion même, où, dans le chaos des lieux communs, des objurgations, des protestations de bonne foi, se reconnaît aisément le pathétique forcé qui fait fureur dans la presse populiste allemande :

« Le vieil amour pour ma patrie et le désir nostalgique qui m'emporte vers elle et vers les hommes de même race que moi sont aussi forts que jamais en moi ! L'heure n'est hélas ! pas encore venue, qui comblera ce désir et qui permettra à cet amour de se manifester dans une collaboration active à l'œuvre de reconstruction, et il ne me reste qu'à l'attendre, patient et résolu, et à résister aux cruautés du sort qui est le mien, dans ma solitude loin du monde..

Mais je ne voudrais pas quitter les Allemands qui m'ont suivi dans mes exposés, sans leur dire les vœux que je forme en mon cœur pour eux, pour nous tous, pour la sainte patrie, qui nous a donné le jour et dans laquelle plongent nos racines, que sa terre soit en fleur ou desséchée ! Ce qui dans notre avilissement et notre misère nous est avant tout nécessaire, pour que nous puissions reconquérir notre grandeur d'autrefois, c'est l'union des cœurs dans un amour de la patrie prêt au sacrifice : c'est la conscience nationale, la dignité nationale.

Foin de tous les mots d'ordre d'excitation, qui perpétuent les dissensions intestines et ne permettent pas l'apaisement. Notre but ne saurait être de toujours nous reprocher les uns aux autres d'avoir cassé le pot — nous avons besoin d'un pot neuf au lieu d'éclats. Et tous ensemble, nous avons péché de quelque manière.

Puisse chacun de ceux qui sont appelés aujourd'hui à prendre part à la direction du peuple allemand, être conscient de toute la gravité de ses devoirs ! Puisse le mot dont on abuse et que si fréquemment l'on interprète mal : « La voie ouverte aux capacités » devenir enfin une vérité ! Seuls les meilleurs ont place au gouvernail ! Les spécialistes les plus compétents qui se soient révélés à l'épreuve, les plus capables et les plus fermes, doivent sortir des rangs : la question n'est pas de savoir s'ils viennent de droite ou de gauche, s'ils ont un passé ou non; s'ils sont républicains ou monarchistes, patrons ou ouvriers, chrétiens ou juifs, mais s'ils sont, en hommes loyaux et de sentiments bien allemands, prêts à mettre toutes leurs facultés au service de l'œuvre collective de reconstruction : unis au dedans, forts au dehors.

Chargée des fers qui furent imposés à notre impuissance par le « traité de strangulation » criminel et inapplicable de Versailles, l'Allemagne gît à terre depuis trois années dans la détresse. Dans la détresse, parce qu'elle gaspille sa force en luttes intestines, parce que notre peuple, en grande partie, prête encore l'oreille aux mélodies magiques de ces fous ou de ces charlatans, qui lui jouent l'air de la grande fraternité universelle dans le paradis de l'internationalisme ! Depuis combien de temps déjà ? Et combien encore ? Ouvrez les yeux et regardez autour de vous : un exemple unique qui prouve que seul est respecté celui qui a foi en lui et que nulle part vous ne trouverez une main fraternelle, c'est le monde qui vous environne. Soyez Allemands avant tout — et plus encore ! Restez sur le terrain solide de cette terre enrichie par une politique réaliste, et gardez votre romantisme pour des temps meilleurs, quand votre culte sera moins funeste à la collectivité.

Croyez-moi : un peuple allemand, qui renoncerait à ses querelles de partis, qui s'affranchirait du vil matérialisme de ces dernières années et qui, uni dans l'amour de notre patrie appauvrie et pourtant si magnifiquement belle, lutterait pour la liberté, avec la volonté farouchement résolue de se débarrasser de ses chaînes, ce peuple allemand pourrait rompre ses entraves !

Mais il vous faut être durs, et vous devez lutter avec l'ardeur fervente qui ne connaît qu'un désir flamboyant : « Je ne te laisse que tu ne m'aies béni ! »

Je ne prêche pas la revanche et je n'appelle pas aux armes et à la violence.

Je fais appel à l'esprit allemand : qu'il reprenne de nouvelles forces en vous, *car l'esprit crée l'action et le destin, et sans lui, l'instrument n'est rien.* Peut-être cette parole est-elle la clé de la destinée qui fut la nôtre depuis une génération, et de cette autre qui peut être la nôtre, si nous unissons nos meilleures forces avec acharnement, et où nous triompherons de tous nos adversaires ».

Christian SÉNÉCHAL.

A TRAVERS JOURNAUX ET REVUES

I. — LA FRANCE VUE DE L'ÉTRANGER

1. — Pourquoi la France et l'Allemagne s'opposent

Un écrivain italien de talent, M. Concetto Pettinato s'efforce depuis plus d'un an, par des recherches historiques et philosophiques plus encore que par la simple observation, de préciser les traits profonds du caractère français et du caractère allemand. M. Pettinato a peut-être trop de tendances à l'abstraction, ce qui l'amène parfois à des roidissements étranges. Pourtant, la force de ses affirmations est toujours impressionnante.

Hétérogénéité, confusion, prédominance de l'irrationnel, voilà les caractères pris en Allemagne par l'art gothique, expression spirituelle qui peut être prise en France comme exemple de dispositions diamétralement opposées. Notons le contraste, car il le mérite. Il reflète la substance secrète de la barrière psychologique qui sépare deux adversaires séculaires. Le monde français révèle dans ses lignes générales une tendance vers la convergence, vers l'unité, la synthèse, la simplification progressive, grâce à l'absorption du multiple dans le simple qui est la qualité de son vieil art national. Le monde allemand exprime plutôt une tendance au parallélisme, à une tenace persistance du multiple...

La prédominance du concentrique en France et du parallèle en Allemagne est évident quelle que soit l'amplification qu'on veut en donner. Le spectacle qu'offrent les deux pays en ce moment suffirait à nous instruire. Et quant à l'Allemagne, quelle preuve meilleure de son manque d'unité que la lutte si longtemps soutenue pour la réaliser? On aspire toujours à ce qu'on ne possède pas. Cependant cette lutte est bizarre. Elle reste négative en quelque sorte et chronique; elle va d'un corps à l'autre, elle s'épuise en une fuite continuelle en ligne droite qui donne à l'ensemble des forces en jeu l'aspect de rails tendus désespérément l'un à côté de l'autre, à l'assaut de l'infini. Qu'ils fassent le tour du monde, rails parallèles, qu'ils se nomment

Prusse ou Bavière, catholicisme ou protestantisme, ils seront toujours parallèles et leur nombre restera constant.

Chez les Français, héritiers en cela des Latins, il n'existe pas un élément psychologique, une idée, une tradition, un intérêt qui ne puisse, à un moment donné, être absorbé par un autre élément psychologique, par une autre idée, par une autre tradition, par un autre intérêt.

Un des côtés caractéristiques de leur façon d'être consiste dans la facilité relative avec laquelle ils résolvent les antinomies et aussi dans la ténacité et la cohérence avec lesquelles ils s'efforcent de les résoudre. Leur histoire pourrait se réduire à un méthodique, progressif et heureux effort de concentration d'énergies et de pouvoirs...

Chez les Allemands, au contraire, le choc tumultueux de courants opposés ne connaît pas de trêve.

Le caractère spécial de l'Allemagne est que les oppositions les plus étranges et les plus compliquées y ont droit de cité. Chaque chose y procède par alternatives entre extrêmes opposés... L'Allemagne ne choisit et n'assimile jamais... Tenter une fusion, c'est à ses yeux ajouter un troisième élément aux deux qu'on voulait fondre.

Le programme politique des Ottons était peut-être plus moderne et plus complet que celui qui fit la fortune de la France. Mais il rendait parallèles et équivalents tous les éléments constitutifs du corps social, du vassal à l'homme libre, au fonctionnaire, au clerc séculier et régulier. L'Allemagne l'accepta intégralement et arriva à l'anarchie sociale et politique. Dans le camp dynastique se perpétueront les antinomies : Prusse-Autriche, Prusse-Saxe, Prusse-Bavière... Un beau jour il semble que la Réforme tourne, accomplit dans ce peuple profondément religieux le miracle que n'a pas accompli la politique. Illusion !... La Réforme consomme le schisme national en créant une Allemagne protestante à côté d'une Allemagne catholique et de plus une Allemagne luthérienne contre une Allemagne calviniste, antinomie qui dura jusqu'au début du XIX^e^ siècle, et une Allemagne piétiste en face d'une Allemagne luthérienne.

(Concetto Pettinato : *Stampa*,
25 juillet 1922)

2. — La France en Rhénanie.

Beaucoup de courants, aux Etats-Unis sont peu favorables à la France. La Nation, *revue hebdomadaire, à qui l'article suivant est emprunté, se signale depuis longtemps par son hostilité. La* Nation *ne représente aucun parti politique important. C'est l'organe des intellectuels indépendants.*

M. Oswal Garrison Villard fait une enquête en Rhénanie. Il signale l'hostilité de la population pour les troupes d'occupation, l'arrogance des officiers français il reconnaît cependant que, si l'Allemagne avait été victorieuse, l'attitude de ses officiers aurait été bien pire) les excès des troupes, excès qui, d'ailleurs, ne dépassent pas ceux de n'importe quelles troupes, l'ouverture de maisons publiques ordonnée par le commandement français contrairement aux lois de certaines provinces (le commandement français ne suivait que l'exemple donné par le commandement allemand dans les provinces françaises du Nord). « Mais, dit M. Villard, un crime contre l'humanité n'en excuse pas un autre. »

Plus graves sont les intrigues politiques perpétuelles des Français contre la Rhénanie. Ils font tous leurs efforts pour détacher le Palatinat de l'allégeance allemande et pour construire cette république rhénane qu'ils ont patronnée depuis l'armistice. Si les Américains veulent savoir pourquoi le président Harding a renoncé à sa décision de rappeler d'Allemagne les troupes américaines, je crois que je puis le leur apprendre. Ce n'est pas simplement parce que les Allemands préfèrent les troupes américaines aux troupes françaises. Ce changement est en rapport avec l'activité politique des Français et on sait dans tous les cercles diplomatiques que les Allemands désirent que nos troupes soient maintenues, comme ils ont désiré le maintien des autorités anglaises et belges en Rhénanie. Je sais un cas où un mouvement communiste fut inspiré par les Français. Du moins, c'est ce que les chefs du mouvement ont avoué par la suite. Partout les autorités allemandes doivent faire face aux plus harassantes difficultés, car leur vie serait déjà bien assez dure s'ils n'avaient à envisager leurs problèmes domestiques, sans devoir compter avec le contrôle et l'intervention des autorités françaises. Tel est le prix qu'ils doivent payer. Ceci plaira, j'en suis sûr, à nos Américains vindicatifs, car j'ai rencontré beaucoup d'Américains qui me demandent si les Allemands savent qu'ils sont battus, s'ils sont disposés à l'admettre, et s'ils admettent qu'ils sont le nez dans la poussière et proprement rossés. Je n'aurais pas à répondre à ces questions si ceux qui me les posent venaient visiter le territoire occupé.

M. Villard fait ensuite le tableau des frais de l'occupation.

Lorsque je me rappelle l'état de Lens et de Laon lorsque je visitai ces villes en 1919, je regrette ardemment que l'argent allemand n'ait pas été consacré à la restauration de ces villes où il ne reste pas pierre sur pierre. Certainement, si Woodrow Wilson venait visiter le territoire occupé aujourd'hui, il pourrait se convaincre à nouveau de ce qu'il disait le 22 janvier 1917 quand il déclara que le monde avait besoin d'une « paix sans victoire. »

(*Nation*, 2 août 1922).

3. — Pierre de Nolhac

M. de Nolhac a toujours été un ami fervent de l'Italie. Tous les journaux italiens ont salué avec la plus grande sympathie son élection à l'Académie.

Nommé conservateur du château de Versailles, Pierre de Nolhac a été pris par le charme de cette demeure royale et, en une série de livres savants et élégants, il a voulu en raconter l'histoire. Du jour où les beaux bâtiments s'élèvent peu à peu vers la lumière, créant un style qui leur est propre, du jour où ils commencent à s'entourer de l'ombre épaisse de jardins où vivent les blanches statues, jusqu'au jour où ils accueillent dans les mystères des salles et des bosquets les couples illustres des amoureux en ce temps où l'amour fut la principale occupation : Marie-Antoinette, Louis XV, la Pompadour, Nattier, Fragonard, Boucher... le poète aide le savant, ses pages prennent la chaleur de la vie et les figures évoquées se meuvent, sourient comme dans les pastels pâlis.

L'élection de Pierre de Nolhac à l'Académie a une fois de plus appelé sur lui l'attention du grand public. On a évoqué ce gracieux profil d'Anatole France qui nous le montre en pleine maturité, dans la grande salle de Versailles qui lui servait de bureau : « Il a l'air très jeune, les joues rondes et souriantes avec une expression d'innocente fourberie et d'inquiète modestie... Derrière des lunettes à peine teintées d'azur, on devine des yeux émerveillés et doux ». Anatole France est un portraitiste de la race de Lenbach ; en quelques traits, et vous ne pouvez dire quels sont ceux qui accomplissent le miracle, il fixe l'âme du personnage.

C'est ainsi que je vis Pierre de Nolhac pour la première fois. De passage à Pise, il avait voulu recevoir à sa table hospitalière ses amis de longtemps. Dans la salle lumineuse dont les fenêtres ouvrent sur l'Arno, sont assis à la petite table fleurie Alexandro d'Ancona et Francesco Flamini, le vieux maître glorieux et le jeune disciple : deux disparus. Et la conversation que l'hôte dirige avec une courtoisie toute spontanée laisse le plus cher souvenir aux invités ; et aussi la visite au musée de Pise qu'on venait de réorganiser. Nous avons vu — ce qui n'arrive pas toujours — l'homme que l'œuvre nous faisait pressentir. Nolhac est l'homme de ses livres, mais sa science est vivante et reste en contact avec la vie d'aujourd'hui.

(Guido Menarci : *Nuova Antologia*, 1er août 1922)

4. — Marcel Proust

M. Proust a attiré l'attention des jeunes littérateurs du monde entier. On commence déjà à faire « du Proust » à Milan et à Rome. La Stampa *essaie de défendre ses concitoyens contre cette nouvelle influence.*

Marcel Proust n'est pas un révolutionnaire. C'est le continuateur consciencieux et fidèle d'une profonde tendance du roman français qui a pour maîtres Stendhal, de Goncourt, Romain Rolland. Stendhal est le fondateur du roman psychologique : aigu, fin révélateur comme personne avant ni après lui. Mais le fond, les couleurs, les personnages de ses chefs-d'œuvre sont romantiques; et le romantisme répugne aux Goncourt. Ceux-ci acceptent la méthode analytique de Stendhal, mais ils renoncent aux intrigues aventureuses, aux situations dramatiques et dynamiques; ils s'attachent de préférence aux cas de transformation, décadence, dégénérescence physique et morale et attribuent beaucoup plus d'importance au milieu qu'au moi. Dans le *Jean-Christophe* de Romain Rolland, le moi et le milieu apparaissent comme deux forces également puissantes et qu'on ne peut éliminer; mais ici le moi est surtout esthétique, le milieu est presque uniquement artistique et littéraire. Proust semble avoir recueilli tous ces enseignements. Il prend à Stendhal l'âme lucide de l'analyse, aux Goncourt leur intérêt pour les phénomènes de dégénérescence, à Rolland le pouvoir de représenter de vastes zones sociales. En réalité, il a dissous ou il est en train de dissoudre, d'une façon définitive, l'organisme romanesque et poétique, qui, compact encore chez Stendhal, s'était effrité chez les Goncourt et chez Rolland.

Nous n'attachons pas d'importance à la question des genres littéraires, mais certainement il est un point où l'art cesse de prévaloir pour faire place aux procédés de l'analyse. Selon que l'on est de l'un ou de l'autre côté de ce point, on a une œuvre d'art ou de pensée, même si l'une conserve des qualités analytiques, critiques, philosophiques, l'autre des vertus artistiques. L'œuvre de Proust tend toujours davantage à se révéler comme étude de mœurs, non comme création esthétique; ce qui n'est pas un grand mal, car il vaut mieux un bon livre de mémoires ou de caractères qu'un mauvais roman. Mais que tous les aspirants romanciers qui pensent qu'en Proust ils ont trouvé le Messie, se disent bien qu'en adoptant la méthode et la technique de Proust, ils s'éloignent de la poésie pour s'approcher de la critique des mœurs.

Quant à Proust personnellement il nous semble que la fortune de son œuvre gigantesque ressemble beaucoup à celle de *Jean-Christophe*. Plus l'œuvre avance moins elle touche. Il faut ajouter que ce qui, au début, pouvait être discutable — sa sécheresse sentimentale —

apparaît maintenant claire et indubitable. Analyste très subtil, observateur très aigu, esprit intelligent jusqu'à l'extrême, Proust au fond, est un impassible. Quelquefois il a un sourire, un frisson... C'est une exception; la règle est l'impassibilité.

(Luigi Tonelli : *Stampa*, 6 août 1922).

II. — GRANDE-BRETAGNE

1. — La Grande-Bretagne et l'aviation

La Grande-Bretagne songe soudain que sa puissance aérienne est trop faible. Un fort mouvement d'opinion se dessine en faveur du développement de la cinquième arme.

La puissance aérienne de l'Angleterre est petite... Il est parfaitement vrai qu'une grande guerre européenne n'est pas vraisemblable en ce moment et qu'elle n'aura pas lieu de nombreuses années. Mais il y aurait un danger évident à laisser l'industrie de l'air descendre à de trop faibles proportions. Ceux qui ont demandé une politique plus hardie comprenant des lignes aériennes avec collaboration des Postes ont pour eux des arguments puissants... Les Dominions n'ont pas actuellement d'industrie aérienne, ils dépendent pour le matériel employé dans leurs services aériens si limités, des fournitures de la Grande-Bretagne. Mais les Dominions augmentent nos possibilités.Le personnel formé pendant la guerre est répandu dans le monde entier.

Actuellement, aucune nation n'est assez forte dans l'air pour obtenir une décision immédiate. La France même ne le pourrait pas. Les vues des alarmistes sont donc ineptes. Et il est évident que l'Allemagne restera sans puissance encore pendant de longues années.

Mais la puissance aérienne peut être réalisée très rapidement. La situation doit donc être considérée avec beaucoup d'attention. L'histoire nous montre qu'il faut vingt ans au moins pour qu'une puissance qui aspire à la force navale puisse atteindre une position qui lui permette de se mesurer avec la première puissance navale. Cinq ans suffiraient probablement pour la puissance aérienne... La limitation par accords internationaux est particulièrement difficile. L'Allemagne et ses futurs alliés possibles devront être surveillés de près. Il faut prendre une décision immédiate devant toute manifestation qui montre le dessein de construire des engins aériens. Les Allemands qui s'occupent de l'air ont de grandes idées et seuls les Alliés les ont empêchés de les réaliser. Dans plusieurs branches de l'industrie

de l'air, notamment dans la construction des engins métalliques, personne n'a surpassé l'Allemagne...

Il faut une autorité d'Etat séparé et une direction séparée... Un Ministère de la Défense représentant également les trois armes semble être désirable, à moins que le sous-comité de la Défense impériale du Cabinet puisse recevoir une certaine puissance administrative, le secrétaire d'Etat pour l'Air y ayant un siège. Il ne peut y avoir de délai, car plus tôt l'autorité sera créée, plus économique seront les mesures grâce auxquelles l'Empire sera préservé.

(C. C. Turner : *Nineteenth Century*, août 1922)

La Fortnightly Review *consacre elle aussi un grand article à l'aviation. Elle expose ainsi ses méthodes de réalisation* :

Il est indispensable pour les intérêts de l'Empire de développer la force aérienne, mais il est nécessaire de considérer ce que ce développement coûterait. L'aviation peut être développée par trois moyens :

1° Par les services de guerre;

2° Par un département d'Etat, comme les Postes, comme un service impérial et semi-commercial;

3° Par une compagnie de commerce poursuivant des bénéfices.

La première alternative ajouterait aux dépenses environ 2.000.000 de livres sterling par an; ce serait une lourde dépense qui n'apporterait rien de tangible en retour.

Etant donnée la situation financière actuelle, le Cabinet a décidé finalement que la première alternative est hors de question et que seules les deux autres doivent être considérées.

Il y a une forte prévention en Angleterre contre les départements d'Etat se mêlant d'entreprises commerciales, et l'expérience a montré que cette prévention est bien fondée. Le service des téléphones rapportait de forts bénéfices à une compagnie privée; depuis qu'il a été acquis par le Gouvernement, il fonctionne moins bien et l'Etat doit faire face à de lourdes pertes annuelles.

La troisième alternative est donc le moyen le plus avantageux pour que l'Empire développe ses services d'aviation. Pour que ces services suffisent, il faut les confier à une compagnie commerciale travaillant à son profit.

On ne peut nier que, dans quelques années, l'Empire britannique sera forcé de développer l'aviation pour assurer sa protection. Si le problème est négligé aujourd'hui, nous devrons dépenser plus tard de nombreux millions pour acquérir les connaissances nécessaires à construire des avions égaux à ceux de nos compétiteurs, qui auront continué leur développement pendant le sommeil de l'Angleterre.

Une compagnie commerciale dépensera chaque année un million au plus pour tenir l'Angleterre à niveau, cela avec une exploitation commerciale avantageuse...

Reportons-nous à l'histoire de notre marine marchande. Il fut un temps où les marchands des Indes orientales faisaient le commerce en temps de paix, la guerre en temps de guerre. De même, un avion peut être entretenu par le commerce en temps de paix et servir à la guerre, quand les hostilités commencent.

Il faut considérer que le service de l'air demande l'équivalent des ports et des docks d'une force navale... Ceci entraînerait une grande dépense initiale, plus des dépenses annuelles de plusieurs millions qui devraient être pris dans les finances nationales.

On est donc irrésistiblement amené à cette conclusion : le moyen le plus efficace et le plus avantageux d'assurer la protection de l'Empire est de développer la navigation aérienne sur une base commerciale.

(Icarus : *Fortnightly Review*, août 1922)

2. — Les grèves industrielles.

Le grave malaise économique dont souffre l'Europe s'est répercuté au printemps dernier sur les industries anglaises. Des grèves très importantes ont éclaté, provoquées presque toutes par le ralentissement des affaires et la diminution des salaires.

Le printemps a été marqué en Angleterre par les conflits qui ont éclaté entre patrons et ouvriers dans trois des plus importantes industries du pays : le coton, la fabrication des navires, la fabrication des machines...

Le différend surgi dans le filage et le tissage du coton n'a pas entraîné de suspension de travail. Les patrons avaient annoncé qu'une réduction des gages était nécessaire pour faire renaître le commerce. Les ouvriers jugèrent cette réduction excessive. Des négociations eurent lieu et, après quelques échecs, arrivèrent à un compromis acceptable pour les deux parties. Cet épisode peut à peine s'appeler une dispute et c'est la manière suivant laquelle les différends se règlent dans l'industrie textile. Les deux camps sont très bien organisés, leurs organisations sont en contact constant pour la conduite quotidienne de l'industrie. Ils sont si bien habitués aux compromis et aux arrangements à l'amiable que chaque parti considère comme une règle du jour de demander plus que ce qu'il veut, d'offrir moins que ce qu'il entend donner. Moralement cette tradition peut être imparfaite, pratiquement elle est inestimable. Les négociations arrivent à ressembler à une partie de poker, mais les joueurs sont égaux en habileté et le jeu ne laisse aucune amertume derrière lui. C'est une belle preuve de santé pour l'organisation d'une industrie qu'une tradition d'intérêt commun, formée autrefois, puisse être assez forte pour résister aux tourbillons provoqués par les conditions d'aujourd'hui qui sont sans précédentes.

Dans la construction des navires, la dispute naquit aussi d'une question de salaires. Depuis plus d'un an les patrons voyaient leurs chantiers se vider. Aucune quille nouvelle ne venait emplir les cales de construction à mesure qu'elles devenaient vacantes. Avec un tonnage mondial plus fort de 15 % que celui de 1914 et une diminution, de commerce maritime qui n'est certainement pas inférieure à 15 %, la construction des navires devait devenir fatalement une industrie en décroissance. Dans le Royaume-Uni, ces raisons universelles de dépression avaient été accentuées par le prix élevé des travaux de construction et de réparation et par la vente aux armateurs anglais d'une grande partie de l'ancienne flotte marchande allemande. Les prix étaient maintenus par les forts salaires et par certaines restrictions entraînant le maintien de méthodes de travail coûteuses et surannées. La stagnation, dans toute industrie, amène au relâchement des restrictions; c'est l'autre source de dépense : les salaires, que les patrons attaquèrent dès le commencement de l'année. Ils demandèrent d'un seul coup l'abolition de toute la gratification hebdomadaire du temps de guerre, soit 26 shillings 6 pence. Cette demande fut repoussée et l'échec des négociations aboutit à la cessation du travail (fin mars). Ce n'est qu'après plusieurs semaines qu'on arriva à un accord. 10 shillings 6 pence furent supprimés immédiatement et on prévit une réduction nouvelle de 6 shillings en deux fois. On ne parlera sans doute plus des autres 10 shillings.

Dans l'industrie des machines, ce sont les patrons qui ont prononcé le lock-out. L'accord n'a pu être atteint qu'après de très longues difficultés. Ce lock-out a été désastreux pour l'industrie anglaise.

Si les différends que le lock-out a provoqués dans la Fédération des patrons amène la défaite des extrêmistes, le lock-out aura eu un bon résultat. Mais ce résultat aura coûté très cher à l'industrie et au pays tout entier.

(*Round Table*, juin 1922)

3. — La jeune génération anglaise.

Les troubles sociaux apportés par la guerre ont eu une grande influence sur l'enfance. L'Angleterre, pays de l'éducation sévèrement morale, a vu la jeunesse lui échapper brusquement. Ce phénomène avec quelques variantes de détails, est commun à bien des pays.

Ils ont grandi dans une période de malaise et de hâte... Autour d'eux la constance et le dévouement qui furent pendant la guerre les traits les plus caractéristiques de la nation, étaient ceux qui leur apparaissaient le moins. Ces vertus vivaient, mais elles cachaient leurs têtes

tandis que la passion du gain et la débauche s'étalaient. Ce qu'ils voyaient chez eux n'était pas pour leur donner une haute opinion de la nature humaine... La discipline ordinaire la plus efficace, le simple spectacle de la vie normale, avait disparu. Les garçons ne purent recevoir l'influence de leurs aînés de cinq ou de dix ans de qui ils prennent d'habitude leurs opinions beaucoup plus que de leurs pères. Les enfants de la classe moyenne et de la classe supérieure furent les moins éprouvés. Ils étaient à l'école et s'ils souffrirent de pédagogies déréglées l'école était au moins pour eux un meilleur endroit que le monde. Mais ceux qui gagnent leur vie de bonne heure connurent des expériences aussi déconcertantes et aussi peu faites pour conduire à la santé qu'une bouteille de champagne avant la soupe. Bien avant que leurs crête fût visible, ils devinrent de petits coqs. A seize ans ils gagnaient plus d'argent que leur père n'en avait jamais gagné, ils avançaient dans leur profession, ils soutenaient leur famille, et souvent le père ne gagnait alors que sa soupe de fantassin. On voulut les avoir chez soi car ils avaient les moyens de payer ce dont ils avaient besoin. Dans les usines aussi on les demandait. Et si la manière dont ils s'acquittaient de leur travail ne plaisait pas au patron, ils n'avaient qu'à sortir pour trouver une autre place. Quant à ceux qui préféraient ne pas travailler, il y avait toujours pour eux une administration ouverte.

Aujourd'hui, ils ont perdu leur position, mais ils n'ont pas changé d'idées ou de conduite. La génération qui va arriver à l'âge d'homme est pire que toutes celles dont on a gardé le souvenir. Il n'y a pas à soupirer après le temps passé. C'est un fait regrettable, mais fondé sur des causes très apparentes.Cette génération hérite d'un legs beaucoup plus démoralisateur que la guerre elle-même... On a désespéré de la génération de la guerre; on a déclaré qu'elle n'avait ni générosité, ni goût esthétique, ni âme. C'était s'inquiéter à tort. Il n'y a jamais eu dans le pays camaraderie pareille à celle des hommes qui ont servi ensemble; jamais on n'a lu de meilleurs livres, on n'a mieux apprécié les arts... La génération de la guerre... prouvera sa haute valeur si elle en a l'occasion. Ses détracteurs devraient étudier les problèmes moraux que pose la génération suivante. Voilà une cause d'anxiété.

(Cyril Falls : *Nineteenth century,* août 1922)

4. — Lord Kitchener

M. F. G. Harman qui a suivi Lord Kitchener pendant une grande partie de sa carrière donne aujourd'hui au public une suite de souvenirs.

Lord Kitchener n'était pas à son aise dans la discussion, encore moins dans l'argumentation ce qui laissa croire à plusieurs personnes qu'il n'était pas intelligent. Si ces personnes avaient travaillé sous ses ordres, elles auraient vu combien cette impression était fausse. Il manquait toujours d'habileté dans la discussion parce qu'il était toujours en position de donner des ordres, et il arrivait à ses conclusions par des routes cachées, résultat de la solitude. Mais sur le papier, et d'habitude il dictait, il exprimait sa pensée avec une lucidité admirable, sans doute parce qu'il n'était pas troublé par d'autres personnalités. Il se tenait à l'écart et quoiqu'on pût l'approcher quand il le voulait, jamais il n'invita aux confidences, ni n'encouragea à l'intimité. Les occupations ordinaires lui semblaient trop vulgaires; il les considérait comme une partie de ce temps dont il avait besoin pour les grands projets. Il s'intéressait peu au sport, il n'aimait pas les cartes. Certaines personnes étaient oppressées par sa présence. Il ne faisait rien pour cela, mais il avait l'esprit réservé et lointain.

Le plus frappant exemple que je me rappelle de ses facultés de pionnier est la préparation des codes civil et criminel du Soudan. Les finances, branche importante et nécessaire d'un gouvernement organisé, doivent être précédées par la loi et ne peuvent rien faire sans elle. Lord Kitchener envoya chercher au Caire un jeune avocat. Il s'appelait Brungate et j'ai appris qu'il a eu depuis une carrière distinguée. Je le vis à son retour au Caire et il me raconta comment les codes avaient été faits. C'était un homme qui avait le juste sentiment de son savoir et de ses capacités, mais il avait été saisi d'admiration pour les ressources d'esprit de Lord Kitchener, pour sa promptitude pour son originalité. Il était resté une quinzaine de jours à Omdurman et dans ce temps le Sirdar avait parcouru l'ensemble de la question avec lui, suggérant, dictant de nombreuses modifications, de nouvelles formes de procédure. A eux deux, ils avaient arrêté deux codes pour le Soudan, code criminel et code civil, fondés sur les codes égyptiens, mais modifiés en raison des conditions de vie beaucoup plus simples du Soudan. Le jeune avocat fit imprimer ces codes au Caire et ils arrivèrent à Omdurman peu après moi. Je trouvai un matin Lord Kitchener qui tournait ces pages, rayonnant de satisfaction. Il se tourna vers moi et dit avec un plaisir enfantin qui doit être retenu comme un trait de son caractère : « Regardez mes nouveaux codes ». Plus tard il fit venir d'Angleterre un autre jeune avocat, M. Bouham Cartu, pour appliquer ces codes. M. Cartu les appliqua avec le plus grand succès. Et je ne pense pas que Lord Kitchener se soit occupé davantage de cette affaire.

(F. G. Harman : *Nineteenth century*, août 1922)

5. — Les théories de Darwin

Tour à tour accepté ou repoussé, le Darwinisme est une des théories les plus fécondes de la science moderne. M. Arthur Keith en proclame une fois encore toute la richesse.

Pour la plupart des hommes, la vérité ou la fausseté de la théorie de Darwin sur l'origine de l'homme ne sortent pas du champ de la pensée spéculative, mais pour tous ceux qui étudient les problèmes de la matière vivante, le darwinisme entre dans le travail quotidien. Cela est vrai particulièrement de ceux qui étudient le corps humain et qui, comme l'auteur de cet article, doivent faire des découvertes et communiquer leurs connaissances à des générations d'étudiants médecins. Le lecteur comprendra cet aspect du darwinisme si je donne quelques exemples. Chacun sait que certains enfants naissent avec un bec-de-lièvre. Dans la forme complète du bec-de-lièvre, une fente descend de chaque narine et divise la lèvre supérieure en trois parties. Le chirurgien peut corriger cette difformité par une opération, mais le but de l'anatomiste est de découvrir pourquoi cette difformité s'est produite et de proposer des moyens d'empêcher qu'elle se produise. Il revient donc à l'embryologie et trouve que, vers la fin du deuxième mois de développement, la lèvre supérieure est formée par l'union ou fusion des trois éléments structuraux. Si l'union manque, le bec-de-lièvre se produit. Il faut donc maintenant répondre à cette question : Pourquoi, à l'origine, la lèvre humaine est-elle fendue en trois? Nous remarquons alors les transformations qui se produisent au même moment dans le cou de l'embryon : les branchies disparaissent alors. Or, si nous faisons des recherches parmi les poissons vivants, nous trouvons un type qui a gardé beaucoup de caractères primitifs et chez qui la lèvre supérieure, ou ce qui représente la lèvre supérieure, est divisé en trois par une fente allant de chaque ouverture nasale à la bouche. Le bec-de-lièvre représente la persistance d'une évolution qui s'est produite à une époque très lointaine de l'histoire de l'homme...

M. Arthur Keith cite ensuite quelques autres exemples.

Pour le chirurgien du cerveau, la doctrine de Darwin n'est pas une théorie mais une pratique. L'expérience lui a appris qu'il peut appliquer au cerveau de l'homme ou de l'enfant le résultat de ses études sur le cerveau des singes. Les physiologistes ont constaté que les « zones fonctionnelles » qui existent dans le cerveau des singes anthropoïdes sont représentées dans les circonvolutions correspondantes du cer-

veau humain. La correspondance diminue s'il va vers les singes inférieurs. D'autre part, lorsqu'une maladie particulière à l'homme doit être étudiée, on constate que les singes anthropoïdes sont les plus aptes à contracter cette maladie. Lorsque le chimpanzé est tenu enfermé, il devient le sujet d'une affection particulièrement humaine, l'appendicite. Il y a vingt ans environ, le professeur Nuttall de Cambridge constatait que le sang du singe anthropoïde est celui qui se rapproche le plus du sang humain par ses réactions. Quel que soit le sort de la théorie de Darwin dans l'imagination populaire, il n'est pas douteux qu'elle s'est établie avec force dans l'esprit d'hommes qui ajoutent continuellement des données nouvelles à notre connaissance de la structure et des fonctions du corps humain.

J'ai seulement parlé dans cet article de l'évidence qui oblige les esprits scientifiques à croire à la vérité de l'évolution comme Darwin l'a appliquée aux origines de l'homme. Son assertion que l'homme n'est pas né comme une création indépendante doit être regardée comme pleinement prouvée. Mais lorsqu'on nous demande d'expliquer la nature exacte du mécanisme évolutionnel qui a arraché les êtres humains aux formes des singes, nous devons encore admettre, admission sur laquelle Darwin a insisté dans tous ses écrits, que nous avons beaucoup à découvrir. Il est vrai que personne n'a réussi à produire une nouvelle espèce, mais on serait un prophète hardi en affirmant que c'est là le secret de la Nature et que l'homme ne le découvrira jamais... Des découvertes récentes, loin de renverser le darwinisme, le fortifient. On voit donc que dans l'opinion de ceux qui sont le mieux qualifiés pour émettre une opinion sur l'œuvre de Darwin, le darwinisme, loin d'être au crépuscule, est encore à son aurore.

(Arthur Keith, *Nineteenth century*, août 1922)

III. — IRLANDE

1. — L'Irlande est une race et non un pays

C'est une solution élégante de la question irlandaise que propose la Fortnightly Review. *Les Irlandais, race éternelle, peuvent se détacher du pauvre pays où leurs ancêtres ont pris naissance.*

M. Gérald Heard considère le mouvement de l'Irlande comme un anachronisme. La phase du nationalisme dans l'histoire du monde est désormais finie. Il arrive à cette conclusion :

Maintenant le nationalisme a atteint son but : il a échoué. Tout esprit qui a étudié le génie des races comprend qu'il devait échouer.

Les Irlandais doivent redevenir ce qu'ils étaient. L'entreprise artificielle et déprimante s'évanouit. Les Irlandais restent un peuple et non un territoire... N'ayez pas l'illusion que si les Anglais sont éliminés de l'Irlande, les Irlandais entendent y rester, au moins tant qu'elle sera congestionnée comme aujourd'hui. Cette terre deviendra vraisemblablement une possession des Etats-Unis, la propriété d'un peuple qui n'a pas l'instinct de la solitude... Le mur, symbole de l'arrêt de la race disparaîtra rapidement et le pays deviendra un Etat ou peut-être deux de la république américaine.

Pourquoi s'attendre à ce qu'une race qui peuple le monde s'enferferme dans un district ? les Juifs et les Irlandais ont un véritable héritage de race ; ils ont une nationalité transcendante. Pourquoi tenter de les renvoyer dans un pays dont ils ont appris à emporter l'essence avec eux ? Le Sionisme est assez pâle ! Le Dublinisme serait-il plus fort ? Vous ne pouvez faire remonter une rivière à sa source. Non, ils erreront autour de l'Irlande comme des comètes autour du soleil. Beaucoup ne la verront jamais. Ils sentiront son influence et elle sera leur foyer spirituel. Ils n'ont jamais eu besoin d'autre chose.

(*Fortnightly Review*, août 1922)

2. — L'Irlande du Nord et l'Irlande du Sud.

M. Crewe fait l'historique des negociations entre l'Irlande catholique et l'Irlande protestante.

L'espoir d'une entente personnelle régulière entre Sir James Craig et M. Collins, espoir que leur conversation de février avait fait naître, fut vite effacé quand on vit qu'ils interprétaient de façon opposée les fonctions que le Gouvernement britannique proposait d'attacher à la Commission des frontières. La dernière rencontre des deux leaders à Londres, le 29 mars sembla promettre un accord plus solide, mais il fut rapidement arrêté par le boycottage institué contre le Nord par M. de Valera et sa clique, boycottage qui fut suivi par une recrudescence de meurtre et de destruction à Belfast même, mouvement que le gouvernement du Nord lui-même ne put réprimer. A la fin d'avril, une correspondance entre Sir James Craig et M. Collins n'engageait guère à espérer un accord. Il y a tout lieu de croire que Sir James Craig a fait tout son possible pour rétablir l'ordre, et qu'il a en horreur les attentats qui ont noirci le nom de la ville du Nord. Lui et ses amis, cependant, semblent oublier que ce n'est pas là une histoire absolument nouvelle. Sans remonter au delà de 1886, la minorité catholique de Belfast fut à cette date intimidée et malmenée avec la dernière vio-

lence. Beaucoup de protestants ont déploré cette œuvre de quelques fanatiques et ruffians, mais ils ne l'ont pas dénoncée assez hautement. Ce qui est nouveau, c'est l'incursion à Belfast d'un nombre, d'ailleurs assez restreint, de Fenians fanatiques, également prêts au meurtre. D'ailleurs beaucoup moins de protestants que de catholiques ont été assassinés. Tant que Belfast n'est pas pacifié, est-il possible pour le Nord et pour le Sud de discuter les affaires courantes avec calme et avec quelque chance d'arriver à un accord ? Les deux parties doivent espérer que le meurtre de Sir Henry Wilson accompli dans la dernière semaine de juin, et dû certainement au fait que le maréchal s'était associé à la défense militaire de l'Ulster, ne rendra pas les relations encore plus difficiles. L'origine du crime reste obscure, même après la condamnation des assassins, mais personne ne peut rendre le gouvernement de Dublin responsable au moindre degré. Espérons que l'Irlande du Sud et l'Irlande du Nord auront assez de sens politique pour reprendre la discussion quand le moment sera venu.

Dans l'ensemble, il n'y a aucune raison de désespérer de la situation de l'Irlande. Il y a des motifs d'espoir bien plus sérieux aujourd'hui que dans ces derniers mois. Les politiciens anglais de tous les partis peuvent rendre le plus grand service à leurs amis Irlandais en se tenant à l'écart, en les encourageant silencieusement.

(Crewe : *Contemporary Review*, août 1922)

IV. — ALLEMAGNE

1. — La République pourra-t-elle s'affirmer en Allemagne ?

La position des partis au Reichstag est très délicate. Le Gouvernement semble avoir une majorité insuffisante pour faire voter le projet de loi pour la protection de la République, projet qui doit, pour être approuvé, obtenir les deux tiers des votes. Il s'efforce donc de faire appel aux partis d'opposition. Mais plusieurs de ses partisans ne désirent pas voir arriver au pouvoir les énergiques socialistes indépendants. Aussi le Parti du Peuple allemand, parti de Stinnes, qui représente les grands industriels et est hostile à la République, essaie de se glisser dans le Gouvernement. L'union avec les socialistes indépendants amènera la rupture du Gouvernement et des éléments modérés qui le soutiennent. D'un autre côté, l'union avec le parti monarchiste de Stinnes amènerait la désertion des socialistes majoritaires. La situation serait alors sans issue et une dissolution ne pourrait probablement que renforcer les forces anti-républicaines.

. Il semble peu vraisemblable que les monarchistes puissent obtenir une victoire sans effusion de sang par leurs machinations au Reichstag. L'indignation grandit continuellement dans la classe ouvrière. On doit l'attribuer sans doute aux dernières manifestations et aux actes de violence qui les ont accompagnées. La démocratie et la réaction sont trop loin l'une de l'autre pour qu'un scrutin puisse faire cesser le conflit. Les passions ont été portées à un tel degré qu'une collision entre les deux partis semble désormais inévitable. Comme les chefs des deux partis combattront pour leurs vies, la guerre civile en Allemagne sera universelle, sans pitié et très destructive. La véritable lutte révolutionnaire est sans doute encore à venir et elle sera aussi terrible que celle de la grande Révolution française. Les deux partis semblent d'égale force. Les partisans de la démocratie sont probablement plus nombreux que les réactionnaires, mais ceux-ci sont mieux armés. Ils ont l'appui de la Reichswehr, de la bureaucratie, des officiers de l'armée impériale, de la Prusse, des grandes industries, de la Bavière et peut-être de l'Autriche. Il faut noter que le Gouvernement autrichien n'a pas envoyé l'expression de sa sympathie à l'Allemagne lors de la mort de Rathenau et que les principaux journaux autrichiens se sont montrés satisfaits de sa disparition. Après tout, le Gouvernement autrichien est dominé par les pangermanistes qui, comme les réactionnaires allemands, travaillent pour l'union avec l'Allemagne.

Lorsqu'on considère l'avenir de l'Allemagne et la possibilité d'une lutte grave entre les forces de la démocratie et de la réaction, l'attitude de la France et de la Russie ne doivent pas être oubliées. Suivant les déclarations du ministre des finances de France, la France n'a reçu de l'Allemagne que 1.595.000.000 de marks, ou ce qui équivaut à 4 milliards de francs-papier. Mais les frais de réparations de la France s'élèvent déjà à environ 90 milliards. Il se peut que la France entre en Allemagne, soit pour obtenir des garanties de paiement, soit pour défendre la République contre ses ennemis en cas de guerre civile. Mais il est encore plus possible que la Russie intervienne dans l'espoir de porter le bolchevisme en Europe et dans le monde. L'avenir est donc très sombre. Avant longtemps, de graves événements peuvent se produire. Ceux qui ont provoqué la grande guerre s'efforcent de rétablir la grandeur de l'Allemagne sur une base monarchique, et leur second échec pourrait être plus désastreux que le premier. La guerre civile en Allemagne peut conduire non seulement à une terrible dévastation, mais aussi à la dissolution de l'Allemagne entre les parties qui la composent. Malheureusement, il n'est pas facile de voir comment une collision peut être évitée. La Société des Nations est impuissante. L'Angleterre et les Etats-Unis pourraient peut-être, par une action combinée, établir la paix et forcer l'Allemagne à se donner par un vote une forme définitive de gouvernement : mais il est

douteux que l'Amérique soit prête à une intervention énergique dans ce pays. L'attention des Gouvernements anglais et américain s'est malheureusement concentrée sur des problèmes relativement secondaires. Aussi la confusion de l'Allemagne qui menace la paix du monde, pourrait prendre les deux Gouvernements à l'improviste.

(J. Ellis Barker : *Fortnightly Review*, août 1922)

2. — L'Allemagne prépare-t-elle une nouvelle guerre ?

L'auteur de l'article rappelle que le 7 mai 1919, à Versailles, les délégués allemands rappelèrent à M. Clemenceau qu'ils ne représentaient pas la République allemande, mais le Reich.

Il y a aujourd'hui en Allemagne deux grands courants d'opinion : l'un représenté surtout par les cercles industriels et financiers est qu'une nouvelle guerre doit être évitée avant tout; l'autre très fort dans tous les autres cercles du pays est qu'une campagne brusque et qui n'obtiendrait même que des succès partiels allégerait les embarras du pays... A la tête de la première école sont quelques grands spécialistes dont Stinnes est le plus notoire. Ce parti possédait un porte-voix en la personne de Rathenau. Il a trouvé un bon collaborateur en la personne du Président Ebert, dont la popularité a grandi à chaque nouvelle preuve de souplesse. Une pareille épave peut facilement disparaître dans un orage. A la tête de l'autre groupe d'opinion est Ludendorff et ses généraux, cachant leurs cartes, comptant leurs ressources, augmentant les stocks de gaz empoisonnés, s'efforçant par toutes sortes de ruses de mettre fin à l'occupation du territoire engagé comme garantie des promesses allemandes, afin de pouvoir lancer leur offensive, quand le temps en sera venu, hors du territoire allemand, étendant leurs intrigues à l'est et à l'ouest de façon qu'une nouvelle lutte pour la suprématie allemande puisse prendre encore l'aspect d'une guerre mondiale. Tel est le parti auquel vont les vœux secrets de tous les Allemands, à quelque groupe ils se rattachent officiellement. Beaucoup d'entre eux n'attendent qu'un signal d'encouragement pour montrer leur rage, leur rancœur, leur esprit de vengeance et établir le Panteutonisme au-dessus des rares alliés qui seront encore côte à côte. Les chefs sont froids et calculateurs, mais pour les têtes exaltées, les mots d'ordre qu'ils donnent à la jeunesse d'Allemagne sont parfois trop puissants. Le devoir pour nous tous doit être *cavendo tutiis.*

La Fortnightly Review *fait ensuite un tableau des organisations réactionnaires allemandes et de leur propagande.*

Jusqu'ici cette propagande a concentré ses efforts sur un système de préparation et de défense, mais elle n'a pu cacher que difficilement l'es-

poir qui la nourrit. Il est chaque jour plus manifeste que le tocsin sonnera bientôt pour la convertir en un mouvement d'action offensive. Cet espoir a été certainement renforcé par la conclusion de l'Alliance avec la Russie, mais en Prusse orientale au moins cette conséquence a été dissimulée. Les Soviets ne pourraient être très flattés s'ils comprenaient que les Allemands regardent les Russes comme des auxiliaires plutôt que comme des alliés se trouvant sur un pied d'égalité. Ils devront accomplir les ordres d'une race supérieure, faire les préparatifs de la guerre, préparatifs qui sont momentanément interdits à l'Allemagne. Leurs services seront soumis aux avis et à la direction de l'Allemagne, et ils serviront à l'accomplissement des fins allemandes. En quoi ceci servira la Russie, c'est ce que le temps et les événements devront nous apprendre.

Il n'est pas douteux que Russie et Allemagne sont d'accord pour mettre fin à l'indépendance de la Pologne et pour renouveler la servitude russo-allemande. Dans cette œuvre, l'Allemagne laissera faire les premiers pas à l'agent qu'elle vient de suborner, et personne ne peut prédire sûrement le moment où la Russie décidera de marcher vers l'ouest. Peut-être tout de suite, peut-être dans un avenir assez lointain...

Le seul commentaire que je puisse faire en arrivant à la conclusion de ces notes est que l'Allemagne, par l'enseignement, par l'organisation, par l'excitation, a créé un état dangereux pour la paix de l'Europe et que les sociétés de propagande se sont employées à stimuler les pires passions du cœur humain chez les Allemands et spécialement dans la jeunesse.

(*Fortnightly Review*, août 1922)

V. — ITALIE

1. — Discours de d'Annunzio au peuple de Milan

Dans les premiers jours d'août, les luttes civiles ont troublé profondément l'Italie. Les socialistes ayant proclamé la grève générale, les fascistes chassèrent la municipalité socialiste de Milan et s'installèrent à l'hôtel de ville. Du balcon de l'hôtel de ville, le 3 août, à onze heures du soir, d'Annunzio parla à la foule pour l'exhorter à la paix.

Citoyens milanais, « hommes milanais », comme dirait un capitaine du temps de fer, c'est la première fois que je parle du haut d'un balcon, depuis la geste de Ronchi.

Hommes milanais, c'est la première fois que je me représente devant le peuple après l'anxiété, après l'angoisse, après le désespoir, après la

honte, après la gloire de Fiume, après ce long et cruel sacrifice qui nous valut la frontière Julienne...

Il y a aujourd'hui une Italie qui veut vivre par la ventre, qui veut méconnaître la victoire, qui veut renier ses morts, qui veut corrompre la jeunesse, qui veut devenir pareille aux bêtes, qui veut paître dans un jardin clos ! Mais il y a aussi une Italie qui regarde vers les hauteurs, qui vise loin, qui réapprend l'art romain de rendre plus solides les voûtes et de les multiplier et de les prolonger vers tous les horizons lointains et vers tous les buts de l'idée. Il y a aussi une Italie qui se rappelle, qui reconnaît, qui affirme, qui travaille, qui œuvre, qui attend, qui souffre et de sa souffrance fait son courage, qui ose et de son audace fait son devoir.

Existe-t-elle cette Italie ?

La foule : Oui, oui.

Elle est en vous, elle est en votre cœur, elle est en votre conscience cette Italie ?

La foule : Oui, oui.

Aujourd'hui il n'y a pas de salut hors de la Nation, il n'y a pas de salut contre la Nation.

Le travail est stérile s'il ne concourt pas à la puissance de la Nation. Toute volonté, tout effort, toute tentative est stérile, s'il n'est subordonné à l'ordre de la Nation. Nous ne respirons pas, mais la Nation en nous respire. Nous ne vivons pas, mais la Patrie vit en nous. Plus nous sommes forts plus la Patrie est forte. Plus la Patrie est grande et plus nous sommes grands.

Sur le San Michele nos fantassins inconnus étaient seuls avec l'éclair de leurs baïonnettes et le regard fixé sur la Patrie. Mais le regard fixe de la Patrie est sur le bras qui guide la charrue, sur le bras qui lance le marteau, sur le bras qui arrache l'ancre. Toute semence réelle, toute semence idéale est suivie par le regard de la Patrie, est reconnue par le regard de la Patrie.

Cela pour nous est le dogme, plus solennel qu'en tout autre temps, tandis qu'autour de nous, au delà des frontières non encore reconquises, l'inimitié nous regarde, l'injustice nous offense, tandis que la vieille Europe se stérilise un peu plus chaque jour et s'infecte et se déshonore en des abus de pouvoir obstinés, en des servitudes obstinées

Suis-je interprète de votre foi, Italiens ?

(*Le peuple répond par un cri encore plus haut*).

Le cœur me tremble. Il me semble que je renouvelle cette nuit un de ces grands colloques que j'avais l'habitude de tenir sous les étoiles du Carnaro avec le peuple angoissé. Dans le cœur amer du peuple, je cherchais ma vérité, dans le juste cœur du peuple je trouvais ma vérité. Et alors les étoiles pâlissaient.

Mais cette nuit, vous êtes délivrés de l'angoisse. De vos mille et

mille et mille visages je vois rayonner une joie virile, une mâle allégresse qui est comme l'annonce lumineuse d'un dessein sévère. Tous les fronts sont hauts. Et là, de ce piédestal, celui qui entre tous les hommes eut le front le plus haut [1] semble sourire, lui qui ne souriait que par ses femmes et ses madones, lui qui ne souriait que par l'âme et les livres de son Précurseur.

O frères, vous êtes l'unanimité par la ferveur innombrable; vous êtes la concorde du consentement innombrable.

Tandis que la passion de parti brûle encore, tandis que fument encore les brûlures et saignent les blessures, tandis que le visage de la Patrie est encore voilé, nous invoquons ici la paix et nous honorons la bonté. Je sens frémir autour de moi la jeunesse généreuse qui tend la main ouverte, non plus en un geste de défi mais en un geste de promesse, non plus en geste de menace, mais en geste de protection.

Et quand jamais, au cours du long travail du monde, la bonté eut elle la force et la valeur qu'elle a en notre ville pleine de tourmentes et de tourbillons?

Un jour, là-bas, dans mon ermitage de paix sans paix, un de mes familiers me dit qu'il avait entendu un travailleur de la terre, dans l'auberge trouble, crier contre notre sainte guerre et contre moi, instigateur de mal, qui avais jeté aux ténèbres tant de vies florissantes.

J'allai trouver le paysan dans la campagne tandis qu'il bêchait. Je m'approchai de lui avec cette fermeté tranquille qui désarme l'adversaire, éloigne la peur et le soupçon. Je lui dis :

« Je sais ce que tu as dit contre moi; je sais ce que tu as dit contre un sacrifice qui servira à nos enfants et à toute notre race dans l'éternité. La terre que tu blesses avec ton fer, te rend d'autant plus de bien que tu la romps plus profondément. Tu m'as offensé; et je ne puis te donner qu'une parole d'homme à homme et de père à père. Mais crois-moi: l'eau d'avril ne sait pas si ton champ, comme le sang des martyrs, sert la Patrie. Et ton eau d'avril est passagère, tandis que le sang pur des dévoués est inépuisable. Les fils de tes fils s'en souviendront; les fils de tes fils le béniront. Là, dans le petit cimetière où peut-être tu as quelqu'un qui te fut cher, s'élève une pierre sur laquelle est écrite une seule parole : *Resurgo*. C'est une parole latine, de notre plus haut langage maternel. Elle signifie : « Je ressuscite ». Il n'y a ni monument funèbre, ni mausolée, ni obélisque, ni pyramide qui vaille cette pierre grossière avec cette seule parole. C'est la seule parole qui devait être inscrite sur le sépulcre du soldat inconnu. « Je ressuscite », car nos morts, nos sacrifiés ressuscitent à chaque heure, ressuscitent à chaque instant. Non seulement ils vivent, mais ils vivent dans le perpétuel mystère lumineux de la résurrection. Tu comprends? »

1. Léonard de Vinci dont la statue se trouve sur la place.

Lui peut-être ne comprenait pas, mais il sentait. Il semblait que le sentiment ne lui était pas infusé par ma voix, mais qu'il montait vers lui de la terre fendue, des mottes remuées. Mais il était encore trop opaque pour que je pusse voir en lui reluire ma vérité.

J'étais dans cet état de grâce qui met dans les communions humaines une si mystérieuse douceur, comme si vraiment il nous arrivait de dérouler par miracle ce fil de la fraternité resté noué aux bras de la Croix. Je parlai, je parlai. Et enfin il me sembla que ma parole lui touchait la cime du cœur.

Alors je m'interrompis. Et puis j'ajoutai : « Je ne prétends pas que tu me répondes tout de suite. Assieds-toi à l'ombre de cet olivier; et repose-toi; et pense à ce que je t'ai dit. Cependant je travaillerai pour toi. »

Il ne voulut pas. Son visage restait encore fermé comme pour serrer dans ses rides une colère qui lui échappait. Il se remit à bêcher, en silence. Alors je pris une bêche qui était auprès; et, comme je suis vigoureux, je me mis à travailler avec lui, un peu à l'écart, en silence.

Mais je sentais que son cœur se gonflait comme j'aurais senti jaillir du rocher la veine d'eau. Chercheur de sources, j'avais cherché la source, trouvé la source.

Il cessa de serrer les lèvres; et il éclata en pleurs soudains, laissant tomber l'outil et tournant vers moi un visage transfiguré qui me sembla s'imprimer au milieu de ma poitrine.

Sur ma poitrine il s'inclina, sur ma poitrine il pleura, sur cette poitrine fidèle, qui toujours resta fidèle à sa foi, qui restera toujours fidèle à la Patrie de mon songe et de ma passion, à la Patrie de ma fatigue et de mon anxiété, à la Patrie de mon humilité et de mon sacrifice; fidèle à l'Italie belle jusqu'à la mort, au delà de la mort.

(*L'émotion de la foule s'exprime en un cri confus et prolongé. Toutes les bannières et toutes les enseignes s'agitent*).

Si j'avais le don de l'omniprésence je voudrais parler à chaque paysan d'Italie, à chaque ouvrier d'Italie, à chaque marin d'Italie, comme je parlai à ce pauvre frère égaré. Mais chacun de vous, le plus humble comme le plus puissant, le plus simple comme le plus sagace, peut parler, doit parler ainsi. Ils ne sont pas onze les porteurs de la Parole, les diseurs de la Parole. Ils sont des légions, des myriades. La bonté a ses étincelles et toutes les étincelles secondent la grande flamme. Je vois étinceler en vous la bonté efficace et militante, la bonté affirmative et créatrice, la bonté des lutteurs et des constructeurs, la bonté victorieuse.

(*La foule éclate en acclamations sans fin.*)

Ecoutez. Ecoutez-moi, Italiens ! Ecoutez-moi, ô jeunes gens, amour de l'Italie, « printemps de beauté » !

Nos pères, quand ils devaient entreprendre un voyage aventureux

avaient coutume d'emporter une ampoule d'huile du Saint-Sépulcre, considérée par les dévôts et par les convertis comme protection contre tous les périls et comme remède contre tous les maux.

La Nation était au carrefour. La Nation a interrogé son destin et a choisi sa voie. La Nation a entrepris son nouveau chemin. La grande nation italienne est en marche.

Que chacun de nous, que chaque homme de bonne volonté porte avec lui, en essence idéale, une ampoule du sang de nos martyrs qui nous éclairera dans les ténèbres et le doute, qui nous guérira de toute pensée impure qui renouvellera en nous chaque soir le courage, qui nous inspirera à toute heure le sacrifice; qui, à toute heure nous préparera à bien mourir, qui à l'aube mettra en nous une nouvelle espérance, qui, chaque soir évoquera sur notre passion, sur notre misère, sur notre fatigue de fils trop frêles le souffle divin de l'Italie éternelle.

(*Popolo d'Italia*, 5 août 1922).

2. — Une lettre de Pie XI

Le Pape a adressé aux évêques italiens une lettre inspirée par la charité chrétienne et le plus pur patriotisme.

...La sublime mission de paix et d'amour que le Divin Rédempteur a voulu nous confier en des temps si tristes, et aussi l'amour de la patrie ennobli et non éteint par l'universalité de notre charge pastorale ne nous permettent pas de rester plus longtemps silencieux devant un spectacle si douloureux. Puisse ce cri de paix être recueilli par tous Nos fils d'Italie !

Malheureusement la terrible tempête qui a passé sur la terre a laissé en Italie, en Italie même plus qu'ailleurs, de très tristes germes de haine et de violence et elle a assoupi dans beaucoup de cœurs l'horreur naturelle du sang. Nous voyons donc les factions se multiplier, ceux qui les composent s'exaspérer chaque jour, et chaque parti arriver tour à tour à des offenses sanglantes qui entraînent une suite interminable de représailles qui bouleversent tout l'ordre de la vie sociale. De là, des dangers immenses, à l'extérieur où le prestige italien est compromis aussi bien qu'à l'intérieur soit dans l'ordre matériel, économique et financier, soit dans l'ordre moral et religieux. A cela s'ajoutera si on ne prend pas à temps les mesures nécessaires, une inévitable décadence intellectuelle. Telles sont les conséquences de cette lutte fratricide, la plus contraire aux principes élémentaires de la civilisation chrétienne, aussi bien qu'au pur esprit de la charité divine, qui est l'essence du catholicisme.

On ne peut trouver de remède à ces maux que dans le retour à Dieu et à la pleine observation de sa loi...

Comme l'enseigne avec tant d'éloquence Léon XIII dans son encyclique *Immortale Dei* du 1er novembre 1885 et dans son discours aux Eminentissimes Cardinaux du 11 avril 1889, la mission de l'Eglise est justement de réconcilier les hommes avec Dieu et de ramener ainsi parmi eux la paix et la fraternité chrétienne, et en même temps la prospérité sociale... Nous n'ignorons pas, vénérables frères, votre fidélité à cette divine mission de l'Eglise; continuez avec un zèle toujours plus intense, surtout dans ces jours de trouble, votre œuvre pacificatrice qui n'est pas une des moindres parts de ce *ministerium reconciliationis* que nous a donné le Seigneur, conformément à la parole de l'Apôtre (II Ch. V. 18). Continuez-la dans l'instruction, dans la sanctification et dans la direction éclairée des âmes; continuez-la par tous les moyens particuliers à votre haute fonction pastorale et surtout par la prière privée et publique, naguère si instamment recommandée par Notre Prédécesseur qui voulut lui-même en donner l'exemple et en proposer la formule émouvante. En cela vous servirez l'Eglise et la civilisation et chacun de vous méritera la louange que l'Eglise dans sa liturgie applique à tout Saint Pasteur : « Ecce Sacerdos magnus qui.. in tempore iracundim factus est reconciliatio. » (Eccl. XLIV, 13).

(*Osservatore Romano*, 9 août 1922)

3. — L'œuvre de Rosso di San Secondo

M. Rosso di San Secondo est un des écrivains les plus originaux de la jeune Italie.

L'œuvre entière de Rosso di San Secondo repose sur le contraste fondamental qui existe entre le Nord et le Sud: le Sud, les terres solaires et méditerranéennes; le Nord, les terres boréales et polaires... le Nord, terre des hommes qui ont discipliné, organisé, construit, voulu leur existence; le Sud, terre des hommes dont la vie est toute impulsion, instinct, passion; le Nord terre de la société, de la volonté, de l'histoire; le sud terre de l'individualité, de la spontanéité, de la nature.

Tous les hommes du Nord et les hommes du Sud sont fous et idiots parce qu'ils sont émigrés ici-bas d'une patrie céleste, d'un pays idéal... qu'ils n'arrivent pas à se rappeler avec précision ni à oublier... Mais les hommes du Nord ont tellement châtié leur nature... qu'ils ne sentent plus la nostalgie de cette patrie céleste... ils assignent à la vie des fins qu'ils poursuivent avec tout leur sérieux, toute leur conviction. Mais les hommes du Sud vivent dans un demi-sommeil qui ne

leur permet, ni de s'attacher à cette terre ni de retourner à la région céleste d'où ils sont partis. Ils se sentent des passants éphémères, ils cherchent avec angoisse un objet auquel s'attacher et ils ne le trouvent pas. Ils passent de l'un à l'autre en une agitation perpétuelle, la vie leur apparaît comme une fable racontée par un idiot, pleine de son et de vent et qui ne signifie rien...

Rosso se sent de la race du Sud : émigré comme tous et, de plus, fou, idiot. Les choses, les hommes et sa propre existence paraissent devant lui comme les visions du songe, les fantômes de l'hallucination... La conscience de son néant fondamental lui permet de rire de ceux qui prennent la vie au sérieux.

Mais que devant son imagination apparaisse, même confusément, la vision de cette patrie céleste dont il fut expulsé... et une lueur de ciel se répandra sur la terre plongeant les choses dans une atmosphère de songe et d'irréalité, dissolvant tout ce qui rend les choses concrètes, matérielles, transformant ce monde en deux, massifs, pesants, de choses et de personnes, en un jeu immatériel d'ombre et de lumière, de couleurs et de nuances, en une harmonie immatérielle de parfum, de sons, de chants, faisant de la terre comme un prélude du paradis entrevu et rêvé. C'est l'état d'âme admirablement réalisé et exprimé dans les *Elégies à Maryke*, *Madame Liesbeth*, dans quelques pages de la *Fuite*.

Mais que ce paradis entrevu se referme.. et la terre apparaîtra au poète une prison ténébreuse... les hommes lui sembleront de lugubres marionnettes qui n'ont pas en eux, mais hors d'eux le principe de leurs mouvements... Et suivant les changements de la vision, le style change. C'était une harmonie spirituelle, ailée, de sons et de couleurs limpides, ténus, délicats, subtils, dépouillés de leur corps et de leur matière... c'est un cri convulsif, un hurlement désespéré, une grimace douloureuse un jeu sec et cru de lumières et d'ombres, dans une atmosphère étouffante.

Mais, dans l'un et dans l'autre cas, toujours Rosso nous transporte au delà du plan et du système des rapports pratiques et sentimentaux sur lesquels repose la vision bourgeoise de la vie; à celle-ci il refuse toujours toute vérité interne, réalité et substance, toujours du point de vue de son platonisme romantique désolé et nostalgique, il ôte toute valeur à ce jeu de sentiments, d'intérêts, de conceptions, qui la constitue et la borne. La vie lui apparaît tour à tour une chose infiniment plus futile ou infiniment plus terrible que ce que le sens bourgeois de la vie peut admettre. Ses personnages ne sont jamais des caractères, mais des projections lyrico-symboliques de certains moments de l'âme du poète. Les événements ne sont jamais des intrigues et des situations; ils ne prétendent jamais être pris à la lettre; mais ils renvoient toujours à quelque chose qui est au delà de leur extériorité

et de leur matérialité. Aussi, sous une apparence de roman, l'art de Rosso est toujours essentiellement abstrait et lyrique. Qu'il se berce dans l'idylle ou qu'il se torde dans le spasme d'une passion folle et inhumaine, il lui manque toujours l'adhérence au système de rapports en quoi consiste la réalité au sens commun du mot, ce poids terrestre qui est nécessaire pour faire de l'art et du théâtre bourgeois. Ceux-ci se fondent sur l'admission réfléchie ou irréfléchie que ce qu'on appelle communément la réalité est au fond la seule réalité *réellement* existante, transformable certes et pouvant être améliorée, mais seulement dans les détails et dans l'ordre à donner à ces détails mais qui ne peut jamais être reniée *in toto et in pleno*. Pour Rosso, platonique et romantique, cette réalité est intérieurement vide et morte; elle ne suscite pas en lui d'autre réaction qu'un sombre ennui, un tragique humorisme, une raillerie subtile, au-dessous de quoi frémit le trouble d'un esprit ivre et plein de songes, ardent, nostalgique, inquiet.

(Adriano Tilgher : *Mondo*, 1er août 1922)

VI. — DANEMARK

Un voyageur italien décrit les jeux des longues nuits lumineuses de l'été septentrional.

Helsingfors, juillet 1922,

Dormir ? Bonne idée : mais quelques instants avant minuit, on a entendu venir de loin un roulement de tambour rapide et impétueux, puis des éclats de trompettes retentissants et faux, un tumulte de voix, des appels, des clameurs, des cris aigus de femmes. Puis le silence et aussitôt dans le silence un chœur très doux, plein de mélancolie, chanté par des centaines de voix.

Il est si beau dans la claire nuit scandinave couleur de perle, encore phosphorescente du couchant à peine décoloré et déjà tremblante de pâleurs dans le ciel vers l'orient où l'aube nouvelle s'annonce, il est si beau, ce chant ! Sur l'air frais et si salé qui vient de la mer, la chanson oscille avec un rythme de berceau balancé, avec de longues notes de berceuse : douceur de poésie triste. Soudain, ironiques, moqueurs, les retentissants coups de trompette. Hurlements, cris aigus de femmes. Mais quels sont ces gens qui, dans la nuit enchanteresse, construisent de leurs chants, un harmonieux château de fantaisie et brusquement s'amusent à le renverser avec des hurlements profanateurs ?

Ce sont des étudiants : jeunes gens et jeunes filles. Et ils arrivent en procession devant un hôtel de Marienlyst sur la plage, dans un déchaînement de trompettes et de tambourins, mince écharpe blanche et

bleue sur la poitrine, petites casquettes blanches, quelques paires de lunettes, quelques barbes même, quelques jeunes filles aux cheveux défaits. Jaquettes sombres, jupes courtes et claires sur de sveltes chevilles blanches, poussées, coups de trompettes.

Un garçon à lunettes, plein d'autorité, ordonne le silence en agitant sa trompette au-dessus de la foule inquiète. Tous s'arrêtent, tous se taisent. Et l'autre commence à parlementer devant la porte à vitres de l'hôtel fermée mais éclairée. Parlementer avec qui ? A vide. Quelqu'un répondra bien. Non ? Ils soufflent dans les trompettes, tonnerre de dissonances. Derrière, les étudiants et étudiantes se taisent, attendent. Personne ne vient ouvrir ? Trompettes et tambours. Rien encore ? Ah ! ah ! vous feignez de ne pas entendre ? En avant ! tous, trompettes, tambour et chœur. Fracas d'enfer. La porte s'ouvre, l'ombre du portier paraît sur le seuil ; dialogue bref avec le chef de la bande. Une ombre nouvelle (le patron), des fenêtres qui s'ouvrent, des clients curieux qui se mettent à la fenêtre. Bonjour. Vous avez bien dormi ?

Le chef de la bande doit avoir obtenu ce qu'il voulait ; les deux ombres s'éloignent, la porte reste ouverte.

« Attention les tambours ! »

Roulements puissants.

« Attention, les trompettes ».

Coups de trompettes épouvantables. Certains, aux fenêtres, commencent à rire. Quelques autres figures apparaissent aux fenêtres, derrière les hommes, curieuses mais pleine de précautions. Allons, Mesdames, la nuit est douce et sur une plage il n'est pas étrange de montrer un peu ses épaules.

« Attention ! Chœur de remerciements ! »

Les voix s'unissent, calmes, harmonieuses. Plus de tambours ni de clairons. Une chanson poétique, large, lente, suave, avec des arrêts brefs et des reprises soudaines. Des fenêtres certains accompagnent le chant, souvenirs d'Université qui reviennent. Certains applaudissent. Certains se retirent en faisant des signes. J'ai compris. Ils descendent...

Ce sont des étudiants suédois qui ont eu la fantaisie de traverser le Sund.

Bain à une heure du matin. Ils veulent même, ces étudiants, empêcher les poissons de dormir ! Ils se déshabillent, les hommes d'un côté, les jeunes filles de l'autre. Mais pas dans les cabines, sur le sable, à la face des étoiles qui déjà pâlissent, à la face de la mer qui attend et qui ne se trouble pas pour cette placide liberté d'attitudes, car sur les plages de Scandinavie elle est habituée à voir des hommes et des femmes dans le costume succinct adopté au paradis terrestre par Adam et Eve quand ils allaient à la recherche du serpent.

On dit dans d'autres pays que les costumes de bains sont une hypocrisie ; ici ils sont la vérité absolue. Et vous n'avez pas froid ? Ja-

mais de la vie. Mais nous restons peu de temps dans l'eau parce que nous avons faim. La cérémonie du séchage est plutôt compliquée sans peignoir, mais la plage est de sable fin et on peut courir pour se sécher : les jeunes filles vers Helleback et les jeunes gens vers Kronborez. Sirènes dans la nuit et faunes. Mais faunes qui se désintéressent des sirènes...

Le ciel est clair, le soleil qu'on ne voit pas encore lance un merveilleux décor de pourpre à l'orient, entre la terre et la mer; et la mer change de teinte à chaque instant, incertaine de la couleur à prendre; la terre entre les deux lumières paraît plus sombre; les maisons ont une couleur livide... Un peu comme votre visage, jeunes filles qui avez pris ce bain de nuit, mais non comme le vôtre, ô vous qui revenez de danser et de courir sur la colline boisée.

« C'est le matin ! crie le guide aux lunettes. Il faut réveiller la petite ville des baigneurs. »

Bravo, voilà une idée : mais réveiller qui, si personne n'a pu dormir? Peu importe. En avant les tambours, les étudiants, les trompettes, les chœurs, les jeunes filles, les dames enveloppées dans des châles légers blancs et verts à très longues franges, les messieurs... En cortège. Mais je le disais bien. Il n'y a plus personne à éveiller. Le soleil seulement. Et ils réussissent à l'éveiller à son tour. Le voilà qui se lève.

Arnaldo Fraccaroli : *Corriere della Sera*, 20 juillet 1922)

VII. — TCHÉCOSLOVAQUIE

Un portrait de M. Benès

L'ascension de M. Benès est un des romans de l'histoire politique qui rappelle l'ascension du jeune Pitt. Mais Pitt était le fils de son père, tandis que Benès est fils de ses œuvres. Au contraire de tous les hommes d'Etat contemporains, ce n'est pas un vétéran de la politique. Jusqu'en 1914, c'était un obscur professeur de sociologie. La chance lui sourit pendant la guerre lorsque son professeur Masaryk, aujourd'hui président de la République tchécoslovaque, le chargea de la direction de la propagande tchèque, et de l'organisation de réunions politiques. Après des succès considérables dans cette œuvre, il fut nommé après l'armistice, secrétaire des Affaires Etrangères de la nouvelle république, tandis que son chef révéré devenait Président et *Pater Patriæ*. Des gens âgés de Downing Street et du quai d'Orsay haussèrent les épaules quand ils apprirent que ce petit agitateur slave, à peine âgé de trente ans, avait été choisi pour rétablir la paix dans une des zones les plus troublées de l'Europe. En réalité, M. Benès était

loin d'être un amateur et il était mieux équipé que beaucoup de super-diplomates de Downing Street. Il avait eu l'expérience de la réalité, il avait beaucoup voyagé, il était bien meilleur polyglotte que les diplomates ordinaires de France et d'Angleterre, il avait une large connaissance de l'état et de l'esprit des diverses régions de l'Europe.

Il est vrai qu'aucun secrétaire aux Affaires Etrangères n'était moins selon la convention de la vieille école. M. Benès avait montré qu'il était démocrate et que la politique étrangère est d'abord l'affaire du peuple. Il est cordial, affable, spirituel, sous la pompe et la froideur des manières traditionnelles. Il est discret, mais non dissimulé, il sait inspirer confiance en montrant qu'il a confiance. Il sait qu'un ministre des Affaires Etrangères doit avoir l'opinion derrière lui et qu'il ne doit pas refuser les interviews à la presse. Il a démontré que la largeur de vues et l'imagination ne sont pas une source de faiblesse, mais de force. Il ne résout pas, comme les diplomates traditionnels, les difficultés jour par jour. Il anticipe, il calcule les conséquences. Par dessus tout, c'est un idéaliste pratique qui croit que l'honnêteté, la loyauté et même la générosité sont les seules bonnes méthodes de la politique étrangère, les seules qui « paient ».

M. Benès a dû prouver que tous les nouveaux Etats ont des intérêts économiques communs, que leurs ressources se complètent l'une l'autre, que la Tchécoslovaquie, étant avant tout un pays industriel,doit avoir pour ses manufactures les marchés des pays voisins, que la Yougoslavie et la Pologne étant d'abord des régions agricoles, ont un besoin égal des marchés de la Tchécoslovaquie pour écouler les produits du sol. Enfin il a dû prouver que tous les nouveaux Etats ont un idéal politique commun, tous ont souffert également de la tyrannie de caste et de la concentration des grandes propriétésterriennes. Ils ont tous les mêmes difficultés politiques intérieures et ces difficultés peuvent être résolues en commun. Ils ont dû recevoir tous les mêmes leçons.

Charles Sarolea : *Current History*, juillet 1922

VIII. — POLOGNE

Situation actuelle de la Pologne

Longtemps la Pologne a souffert de l'hostilité des Anglais. L'Angleterre semble revenir aujourd'hui sur ces préventions. Les Polonais ne négligent rien pour la conquérir définitivement.

Placée dans une situation désavantageuse et contrainte à accomplir ses destinées parmi de nombreux obstacles moraux et matériels,

la Pologne a déjà surmonté en grande partie les difficultés placées sur sa route. A la Conférence de Gênes, pour la première fois depuis sa résurrection, elle est sortie du rôle que les circonstances lui avaient imposé; elle ne s'est plus bornée à défendre une position contestée et elle a joué un rôle actif, comme une entité politique clairement définie dans le sens international du mot. En tant que noyau d'un groupe d'Etats appartenant à l'Europe centrale, en tant que chaînon qui réunit les Etats baltes à la Petite Entente, elle est aujourd'hui le centre d'un bloc d'intérêts représentant plus de 100 millions d'hommes. Ce fait seul doit dissiper tous les doutes, s'il en subsiste encore, sur la valeur de l'amitié anglo-polonaise pour la paix et la prospérité de l'Europe. La valeur de cette amitié devient plus évidente encore à la lumière du traité conclu récemment entre l'Allemagne et la Russie, et en présence du danger permanent d'une combinaison russo-allemande menaçant la Pologne d'abord, la France et l'Angleterre dans ses derniers développements. Une claire appréciation des conséquences possibles d'une coopération russo-allemande doit amener à cette conclusion que la position de la Vistule est exactement aussi vitale pour la Grande-Bretagne que la position du Rhin.

A Gênes, il devint évident que la Pologne, que ses adversaires avaient dénoncée comme un obstacle au rétablissement de la paix dans l'Europe orientale, était arrivée au contraire à des accords avec chacun de ses voisins et, dans l'esprit des délégués britanniques commença à percer la conviction qu'il existe en Pologne des forces luttant pour cette stabilité et cette entente mutuelle entre les nations qui sont la véritable essence et la véritable source des affaires britanniques. La Pologne avec sa population de 30 millions d'habitants dont 75 % sont des ruraux, présente tous les éléments nécessaires pour des échanges avantageux avec la Grande-Bretagne.

En un certain sens, Gênes a eu pour résultat de procurer à l'œuvre accomplie par la Pologne la sanction morale de la politique britannique qui lui avait été refusée si longtemps, qui avait été si ardemment désirée par la Pologne. C'est ce fait qui était la cause de la satisfaction exprimée par M. Skirmunt dans son discours.

(George Adewtiewicz, *Contemporary Review*, août 1922).

IX. — BULGARIE

La conscription du travail.

La Bulgarie a célébré le 13 juillet l'anniversaire de la loi sur la conscription du travail. L'Etat a employé 30.000 travailleurs conscrits au

cours de l'année dernière. Pendant une certaine période, chaque année, tous les hommes entre 20 et 50 ans, les femmes entre 16 et 50 ans peuvent être appelés à donner leur travail à l'Etat. Lorsqu'ils atteignent l'âge auquel ils peuvent être appelés, ils sont inscrits sur des listes locales, et les autorités locales ont le pouvoir de les appeler chaque année dans une proportion qui ne peut dépasser 40 %. Des circonstances financières ou autres, ont restreint, au cours de cette première année, la conscription à 30.000 travailleurs, mais le système a obtenu le plus grand succès. Le budget, après avoir logé, nourri et payé les travailleurs garde un bénéfice de 5 millions de levas bulgares.

Cette loi a une grande valeur éducative. Dans les campagnes, les jeunes gens restent près de leur propre village, et étudient scientifiquement, et hors des heures de service, l'art de la ferme, des jardins, de la culture, des fruits, etc... Les jeunes filles appelées dans les villes seront employées dans les services d'Etat, postes et télégraphe, hôpitaux, cuisines publiques, écoles. La journée de huit heures est le maximum. Le dimanche, l'après-midi du mercredi et du samedi sont libres. Un congé de 15 jours est accordé aux jeunes filles qui se marient pendant leur service.

(*Current History*, août 1922)

X. — RUSSIE

1. — La Russie revient-elle au régime de la propriété ?

Si on considère l'ensemble, la tentative faite par la Russie pour passer directement du capitalisme au communisme a échoué. Pour employer la phrase de Lenine : « le gouvernement communiste a dû ordonner la retraite économique ». Rien n'indique que les forces qui ont fait échouer l'expérience de 1917-20 cesseront d'agir. Nous pouvons donc affirmer, étant donné que la révolution mondiale sur laquelle tant d'espoir reposaient ne se produira pas, que la Russie reviendra vers le capitalisme.

Un exemple peut servir à montrer que ce mouvement est déjà commencé. Dans un de ses derniers discours, M. Kamenev parlait de certains points « essentiels » qu'il est absolument nécessaire de maintenir si on veut que la dictature du prolétariat continue. Ces points essentiels sont la nationalisation de la terre, la nationalisation de la grande industrie, la nationalisation du commerce extérieur.

Pour le premier point, la nationalisation de la terre, il est maintenu en théorie. En pratique, cependant, le Gouvernement communiste n'ose pas contrarier les paysans en ce qui concerne le travail, l'aména-

gement, la culture de la terre. Lénine avec son sens aigu des réalités a exprimé cela lorsqu'il a déclaré que si le parti communiste ne satisfaisait pas les paysans, ceux-ci l'enverraient promener. Or ils servent les communistes, a-t-il ajouté. Si un Gouvernement ne peut pas tenir compte des faits, il n'a pas de droits à l'existence.

En ce qui concerne la nationalisation de l'industrie, il a été démontré que le trust appliqué à l'industrie entraîne une diminution considérable du contrôle de l'Etat [1].

Inévitablement, les trusts regardent les affaires d'un point de vue commercial, du point de vue de leurs intérêts privés opposés aux intérêts et aux désirs de l'Etat représenté par le Gouvernement communiste. Il est intéressant, à ce sujet, de considérer le mouvement général commencé par les trusts pour se délivrer du contrôle des autres institutions d'Etat, et, en particulier, du Commissariat pour le Commerce Intérieur, le gardien des trois points essentiels mentionnés par M. Kamenev.

Notre conclusion générale est que le Gouvernement des Soviets continuera sa « retraite économique ». Certes, beaucoup reste à faire. En beaucoup de cas, la législation existante reflète les conditions économiques du passé, non celles du présent. Certains actes des sociétés capitalistes ordinaires ne sont pas légalement reconnus. Par exemple, la loi des contrats n'a pas encore été introduite dans le code, bien que des centaines de contrats soient conclus chaque jour.

Ceci soulève la question primordiale : Est-il possible d'établir des relations économiques entre la Russie et l'Europe occidentale?... Quel trafic pourra passer sur le pont aussitôt que le pont sera construit?...

1° La restauration de la Russie sans l'aide de l'Europe ne pourra, tout au plus, que se faire très lentement. Ceci est admis pratiquement aujourd'hui par tout le monde dans la Russie des Soviets.

2° La restauration de la Russie dépend de la restauration de l'agriculture russe qui, en partie à cause de ses méthodes primitives, a moins souffert que l'industrie russe.

3° La restauration de l'agriculture entraîne la restauration des industries qui fournissent la population agricole, et des transports qui sont nécessaires pour la vente des produits agricoles.

4° Les industries russes revivront lorsque les consommateurs russes auront de nouveau une puissance d'achat. L'expansion du marché n'est possible que si les transports sont améliorés. La restauration des industries est impossible sans une aide considérable.

Mais avant que le trafic commence à passer le pont, il faut une garantie que le pont est solide. Nous devons avoir confiance dans les orga-

1. Dans un chapitre antérieur, l'auteur de l'article expose l'envahissement des trusts en Russie.

nisations qui se font intermédiaires en faveur de la Russie. Peut-être la meilleure garantie qui puisse être offerte — les garanties matérielles ne paraissent pas devoir être valables — est celle qui dérive de l'étude du mouvement général de la Russie. En d'autres termes, bien que certains chefs communistes veuillent tout renverser... le courant économique en Russie ne semble pas devoir favoriser leur effort. Quant au Gouvernement des Soviets, on a souvent observé que son habitude est de suivre les courants, non de lutter contre eux.

(*Round Table*, juin 1922)

2. — La jeune littérature russe

Les grands noms de la littérature russe : Gorki, Merejkowski semblent bien avoir donné leurs œuvres les plus caractéristiques. A travers la guerre et les misères, une nouvelle génération s'est levée. M. Mirski la décrit avec un enthousiasme peut-être déréglé.

Le vrai prince régnant du roman russe est Alexis Remizov qui est né en 1875, publia ses premiers vers en 1905 et laissa Pétersbourg pour Berlin à l'automne de 1921. Il a récemment publié (à la Presse bibliophile de Reval, Esthonie) un volume de courtes nouvelles écrites à Pétersbourg entre 1917 et 1921, les *Bruits de la Ville*. Ce volume représente vraiment l'art de Remizov. C'est un descendant de Gogol, de Leskov et de Dostoïevsky, mais il a été fortement influencé par les idées modernes sur le style et l'expression. Son style est vraiment travaillé et son clavier très large depuis les envols de l'éloquence la plus sublime et la plus ambitieusement lyrique jusqu'à la forte simplicité de la langue des hommes du peuple et jusqu'aux glorieux délices du pur non-sens. Son vocabulaire est le plus vaste de toute la littérature russe. Mais ce qui fut de lui quelque chose de plus qu'un simple inventeur de mots ou d'histoires, c'est son humanité intense et compréhensive. En cela, il est vraiment un élève de Dostoïevsky. Il excelle à faire ressortir la dignité humaine des créatures les plus vulgaires et les plus basses, qu'il représente dans toute la gloire de leur ordure avec un humour inimitable, parfois fantasque ou poignante, et qu'il place soudain devant les plus grandes épreuves de la vie ou devant la mort. Cette constante familiarité avec la mort est un des traits les plus persistants et les plus caractéristiques de la littérature russe moderne.

Remizov est à peu près le seul dans le roman en prose, dégénéré et décadent comme il l'est aujourd'hui. Dans la jeune génération, Zamyatine seul mérite une mention spéciale. C'est un maître puissant, peut-être même trop violent de l'expression réaliste. Son style est beau-

coup moins riche et exubérant que celui de Remizov, mais il a une plénitude et une intensité qui rendent ses histoires extraordinairement persuasives et hallucinantes. Un spécimen vraiment puissant de son art vient de paraître dans le n° 6 d'une publication de Pétersbourg *Zapiski Mechtutebay*. C'est une peinture terrible des misérables dans la Pétersbourg des Soviets, une histoire de la misère et de la dégradation des hommes dominés par la seule idée de la nourriture et du combustible. C'est un cauchemar qui rappelle un peu ceux de Poë, avec cette différence que le cauchemar de Zamyatine est scrupuleusement emprunté à la vie...

Parmi les poètes du XX^e^ siècle, le plus grand est Alexandre Blok. Il est né en 1880 à Saint-Pétersbourg (comme on disait alors) et il est mort en 1921 du scorbut dans cette même ville de Pétersbourg, (comme elle s'appelle aujourd'hui officiellement). Je viens justement de recevoir de Berlin la nouvelle édition de ses *Poèmes* et il m'est très difficile de parler sur un ton modéré de l'extraordinaire, du sublime génie de ce poète. Blok était certainement un séraphin déchu. Il semblait venir d'un autre temps, du temps où une grande race de poètes marchait sur la terre, il était le père de Shelley, de Schiller, de Byron, de Coleridge, de Heine. Dans son visage même, il y avait quelque chose de Schiller et de Byron, car contrairement à l'habitude ce poète avait l'air d'un poète. C'est à Heine qu'on pourrait surtout le comparer. Blok avait moins d'esprit que Heine et il n'avait pas sa sentimentalité. Mais il avait un don de poésie plus puissant et un génie désespéré plus pur et plus âpre. Imaginez le pessimisme tragiquement cynique de *Candide* traduit avec la richesse rythmique de *Kubla Khan* et vous aurez une faible idée des pages les plus caractéristiques du troisième volume de Blok. Ce volume contient les œuvres écrites de 1908 à 1916. Après cette année, Blok n'écrivit plus qu'un poème, mais ce sont *les Douze*... Dans ce poème se combinent toute la richesse d'expression et la musique verbale du Russe. C'est aussi l'essence de tout ce qui est le plus intensément national. Aucune description ne peut que donner une ridicule caricature de ce poème. Mais si l'on me demandait de choisir entre *les Douze* et tout le reste de la littérature russe, j'hésiterais. La balance est exactement égale. Ce langage semblera exagéré; il l'est probablement. La poésie est pareille au vin, et lorsqu'un homme est sous la fraîche influence (cette fraîcheur remonte à plus de douze ans) d'une liqueur si forte, on ne peut raisonnablement supposer qu'il a gardé tout son jugement.

(D. J. Mieski : *Contemporary Review*, août 1922).

3. — Les derniers Cosaques de l'Oural

La tourmente révolutionnaire russe a réduit certains peuples de l'Empire à l'extinction à peu près complète. Il semble que les tribus cosaques de l'Oural ne vivent plus que par une petite colonie réfugiée en Hongrie.

Dans la petite ville slovaque de Komarno, non loin de l'endroit où le Danube fait un coude au sud de Budapest, il est un groupe d'hommes étranges et silencieux qui gagnent difficilement leur vie en pêchant. Ils ne ressemblent pas aux Slovaques et aux Hongrois qui forment la masse de la population et ils ressemblent encore moins aux Austro-Allemands du voisinage. Le teint basané, les cheveux noirs, ils ont les traits aigus, des yeux attentifs. Ils sont souvent petits de taille, mais leurs corps sont ramassés et musclés comme ceux des léopards ; s'ils marchent on reconnaît à leur allure qu'ils sont des soldats-nés.

C'est le dernier reste des Cosaques de l'Oural. Libres dans l'Empire des tsars, ne devant que le service militaire, ils refusèrent d'accepter le joug des bolcheviks. Après avoir longtemps lutté, ils préférèrent l'exil à la soumission. En janvier 1920, ils abandonnèrent les vieillards, les malades et les enfants et ils partirent à la recherche d'une terre nouvelle.

Dans chaque maison, raconte le colonel cosaque Klimov, il y avait le typhus. Les pauvres malades, les mourants nous demandèrent de les laisser. Les vieux et les vieilles restèrent aussi. « Allez, dirent-ils. Vous ne pouvez pas nous sauver, mais vous pouvez sauver la tribu. C'est votre devoir ». Ainsi les enfants laissèrent leurs parents, les femmes leurs maris, les mères leurs petits enfants, dans une terrible angoisse d'âme, pour sauver la tribu.

Ils gagnent l'est de la Caspienne à travers la neige et la boue, harcelés sans cesse par leurs ennemis héréditaires, les Kirghiz. Ils proposent à Denikine leur concours. Mais Denikine voyait justement alors sa tentative échouer. Ils arrivent à Alexandrovsk. 6.000 d'entre eux sont déjà morts en route. Ils décident de gagner la Perse et de s'enfoncer dans la steppe.

La steppe devint bientôt un désert sans eau. Les puits étaient rares; l'eau était alors chaude et saumâtre. Elle était pourtant moins mauvaise que l'eau que nous trouvâmes plus tard. Celle-ci contenait des sels qui nous firent craindre d'avoir contracté le choléra. Il se peut pourtant qu'elle nous ait fait plus de bien que de mal...

La chaleur était si terrible que nous cessâmes de voyager le jour. D'ailleurs, la nuit offrait plus de sécurité, car les Kirghiz nous harcelaient sans cesse. Ils étaient mal armés et ne tiraient pas trop bien, mais ils étaient beaucoup plus nombreux que nous, des milliers. A côté d'eux, nous n'étions plus qu'une poignée. Mais nous leur résistions et nous continuions à avancer. La marche était difficile, sur-

tout parce que le nombre de nos blessés augmentait. Nous portions avec nous nos morts pour les enterrer décemment car nous ne pouvions supporter la pensée que des offenses nouvelles seraient faites à leurs pauvres cadavres.

Les choses devinrent alors effrayantes. Les blessés, balancés par les chameaux qui les portaient, souffraient de cruelles tortures. Nous n'avions pas de médicaments, pas de gaze à pansement, aucun service sanitaire. Des vols de mouches et de moustiques fondaient sur nous, ajoutant leurs piqûres aux souffrances des blessés. Nous n'avions plus de vivres et nous ne pouvions plus faire de pain. Nous ne pouvions que mêler de la farine et de l'eau en une sorte de soupe, que nous faisions cuire sur un feu d'herbes et que nous mangions, toute mêlée de cendre. J'oubliais de dire que nous faisions cette farine en écrasant des graines sauvages entre deux pierres plates. C'était épouvantable, mais enfin on mangeait.

— Mais, dis-je, comment n'êtes-vous pas devenus fous? Comment ne vous êtes-vous pas fusillés les uns les autres?

— Nous ne voulions pas mourir et si vous me demandez pourquoi, je pense que c'est à cause de notre ataman. C'était un chef admirable. Il nous ordonnait de retenir notre âme, de garder un cœur fort, de vivre encore. Nous le faisions. Nous savions que nous avions passé les pires dangers. Nous arrivions dans une terre déserte où les Kirghiz n'oseraient pas nous suivre. De l'autre côté de cette terre neutre, étaient les Turkomènes, ennemis mortels des Kirghiz et nous avions résolu de vivre en amis avec eux. Nous ne réquisitionnerions rien chez eux; mais nous donnerions nos chameaux en échange de vivres et de ce dont nous avions besoin. Pour la fin du voyage, nous irions à pied; seuls les invalides auraient des chameaux. »

Mais avant d'arriver hors du territoire désert les Cosaques meurent presque de soif. Pendant une semaine entière, ils sont pratiquement sans eau et les chameaux n'ont pas une goutte à boire. Heureusement il pleut et ils sont sauvés.

Les Turkomènes leur indiquent le chemin de la Perse. Ils traversent de nuit une voie ferrée gardée par les troupes des bolcheviks. Mais avant d'arriver à la frontière, ils rencontrent bientôt des tribus hostiles, nombreuses, bien armées.

De trois côtés dans cette grande plaine, leurs chameaux couraient vers nous, les hommes criant et tirant. Nous aurions pleuré, non que nous ayions peur, nous étions au-dessus de cela, mais parce que nous étions vraiment las du sang et de la guerre. Nous n'avions plus envie de tuer personne. Mais il fallait combattre, nous combattîmes, prenant l'offensive comme toujours. Nous savions qu'à quelques verstes de là était une petite rivière derrière laquelle commençait le territoire persan. Si nous pouvions atteindre cette rivière et la passer vivants,

nous étions sauvés. Ceci nous donna du cœur et nous combattîmes mieux que jamais. Nous eûmes des pertes, naturellement. Deux de nos femmes furent blessées, l'une à mort. Mais enfin nous avancions vers cette rivière bénie. Et quand nous y arrivâmes nous trouvâmes non le lent cours d'eau que nous pensions, mais un torrent très difficile à traverser.

Les chameaux, qui ont toujours peur de l'eau, refusèrent d'approcher de la rive et nous comprîmes que jamais nous ne pourrions les forcer à traverser à la nage. Certains d'entre nous se jetèrent à travers le courant, réquisitionnèrent des cordes, revinrent vers nous, attachèrent les cordes au cou des chameaux et les frappant, les poussant dans l'eau, ils les tirèrent de l'autre côté.

Nous ne pouvions confier la vie de nos femmes et de nos invalides à ces animaux épouvantés. Nous fîmes un radeau de nos barils vides, nous mîmes les femmes et les invalides sur le radeau et les fîmes passer sur l'autre rive. Il nous fallut tout un jour pour cela, car nous devions souvent nous arrêter et lutter contre les Turkomènes. Quand ils virent que nous avions passé la rivière, ils devinrent littéralement fous de rage. Nous pouvions les entendre crier et courir sur l'autre rive. En nous retournant, nous les voyions dans le clair de lune, dansant et balançant leurs longs fusils en l'air. Quelques-uns remontèrent le courant pour trouver des gués plus sûrs. Certains y arrivèrent. A minuit ils revinrent sur nous pour une dernière bataille. Mais ce ne fut qu'une escarmouche.

C'est à peu près tout. Le matin suivant, nous arrivions au premier village persan et nous étions en sûreté. Nous avions perdu toute notion du temps et nous fûmes étonnés d'apprendre que soixante-quatorze jours s'étaient écoulés depuis notre départ d'Alexandrovsk. Nous avions perdu quarante-quatre d'entre nous dont cinq ou six femmes. Les survivants étaient dans un état désespéré : ni lavés, ni rasés; nos pieds étaient des masses sanglantes. Nous étions vêtus de haillons retenus par des cordes.

Les Persans les accueillent bien. On les dirige sur Téhéran, puis les Anglais s'occupent d'eux. On les envoie dans l'Inde, à Trieste, on les renvoie à Vladivosdock. Puis ils viennent en Hongrie.

J'hésite à leur poser une dernière question :

— Et ceux que vous avez laissés sur la Caspienne?

Ivan Ivanovitch secoue lentement la tête :

— Pas de nouvelles.

— Et ceux que vous avez laissés dans l'Oural?

— De ceux-ci, dit le Colonel tristement, pouvons-nous espérer d'avoir des nouvelles jamais? »

Le dernier des Cosaques de l'Oural se leva, claqua militairement des talons, baisa nos mains et s'éloigna, droit et libre. Nous le regardâmes partir et je dis :

— Liberté, que de crimes on commet en ton nom !

— Nitchevo ! » murmura la Cosaque Maria Stepanovna, fille d'un général.

(Rheta Childe Don. *Current History*, août 1922).

4. — Un voyage sur la Volga

Quelques croquis rapides tracés par un journaliste italien, M. Italo Zingarelli.

Tsaritsine, juillet.

« Bourjouis ! » m'a crié le portefaix à Syrran, parce que je ne voulais pas aller à pied derrière lui de la gare à l'embarcadère : six kilomètres à travers champs, un gué et de nombreux fossés. « Bourgeois ! » et il a regardé mes mains. J'aurais été ému si je n'avais eu la satisfaction de constater que des soldats rouges eux-mêmes préféraient continuer leur route sur des véhicules traînés par des chameaux. Au moment de s'embarquer, la troupe s'est rangée en ordre parfait ; elle s'est comptée par deux, puis, au commandement de marche : — un marche ! énergique — , elle a enfilé le pont en exécutant d'une façon impeccable un *garde à vous* ! en l'honneur d'un officier supérieur.

Nous sommes sur le *Trotsky*, bateau à hélice qui, lorsqu'il naviguait sous un nom plus humble, devait se trouver en meilleur état. L'année dernière il n'y avait qu'une classe : tous en première. On en trouve les traces dans les cabines, les salles-à-manger, partout. Les couchettes sont dénuées de matelas et de draps de lit ; les serviettes et les lampes électriques se louent à la journée. Les cabines à une place reçoivent deux personnes ; les cabines à trois places, de quatre à six. Il n'y a ni clé, ni cadenas. Les cloisons sont nues.

On marche à dix verstes. Nous remontons le courant vers Samara et Simbirsk. Sur le pont, des hommes en pantoufles, des dames sans bas. Une jambe féminine nue, toute mordue par les moustiques, est vraiment peu agréable. Mais ici le nu ignore les sanctions. A Samara hommes et femmes s'ébattent dans l'eau, entre les chevaux et les chiens et prennent leur bain comme pouvaient le faire Adam et Eve dans leurs heureux temps. Du pont du *Trotsky* on assistait au spectacle avec l'indifférence que donne l'habitude. Et le spectacle a été long car le bateau avait à décharger je ne sais combien de tonnes de marchandises diverses.

M. Zingarelli arrive à Simbirsk.

Pas une voiture ; des chariots primitifs, sur lesquels on s'accroupit en s'accrochant aux bords avec les mains, en se calant avec les pieds

pour que les secousses ne vous envoient pas à terre. Nous montons en ville à la recherche des Missions étrangères et des autorités. Jour de fête. Les gens se promènent. Des fenêtres d'un séminaire transformé en cercle pour les soldats pend un écriteau : « Ce soir, soirée rouge, avec bal et musique. »

Devant le siège des Missions, des sentinelles nu-pieds et en loques, armées de fusils retenus par des ficelles. Mais comme le fusil est l'unique signe des fonctions militaires, le sans-culotte, avant de se détacher pour aller à la recherche des personnages absents, réclame en vain une arme à ses compagnons. Je crois que s'il est revenu sans rien savoir nous dire, c'est qu'il n'avait pas de fusil...

Dans le jardin de la résidence américaine deux hommes échangeaient des coups de poing... J'ai dû déranger les pugilistes car ils se sont arrêtés et ont ôté leurs gants de boxe. L'un est resté en manches de chemise, l'autre a jeté sa veste sur ses épaules soufflant et se remettant à mâcher un demi-cigare. Le monsieur en manche de chemise, chef de la Mission américaine, m'explique aussitôt qu'il a proposé au chef de Soviet local (le monsieur à la veste sur les épaules, occupé à mâcher) de lui expliquer quelques-unes des méthodes suivant lesquelles en Amérique on résout parfois les questions.

Sourire général. Le moral du chef des soviets, mis à l'épreuve, est très élevé.

Le lendemain matin, M. Zingarelli se rembarque.

Autour de l'embarcadère, en demi-cercle, une masse grisâtre : les endormis. Ils dorment sur des caisses, sur des lits pliants, à terre, sur des sacs, sûrs de se réveiller au moment opportun. Le ciel que l'aube colore est superbe. Un petit vapeur, tout feuillages et lampions, entre lentement. Sur le pont, une musique fait alterner les airs du Caucase avec la marche des grenadiers de Pétersbourg. On a dansé et l'on danse. Derniers tours de valse au bénéfice des métallurgistes qui ne touchent pas leur salaire, organisateurs de la promenade. La musique cesse et du haut du bateau on jette dan le fleuve les feuillages que le courant emporte : *sic transit gloria mundi...* On chantonne et on joue à bord d'autres bateaux arrêtés et sur de petites barques. En pleine Volga, une mandoline fait trembloter la mélodie passionnée : *Sole mio.*

Idylle et misère, dans un cadre de beautés naturelles. Le soleil est haut ; les loqueteux s'éveillent et descendent au fleuve pour se laver. Les voici maintenant debout à côté de leurs paquets, tenus à distance par un soldat régulier. Tant que le bateau n'a pas fini son chargement, les passagers de quatrième classe ne montent pas. Pauvres passagers patients de quatrième classe qu'on avait rêvé de faire voyager en première. Ils sont descendus au-delà des troisièmes. La quatrième classe est d'invention récente.

Dès que la sentinelle s'écarte pour les laisser monter, ils se lancent

en masse, blasphèment. Ils plient sous leurs fardeaux, les caisses et les paquets tombent, faisant dégringoler ceux qui suivent. Ils vont et viennent : enfants qui pleurent, femmes qui se querellent. A la fin, ils se calment, personne ne bouge plus, ils sont installés à bord. Seule une tzigane pleure aux pieds du commandant, parce qu'elle a perdu son bagage...

Au piano s'acharnent des militaires : un officier qui joue en maître : *Torna a Surriento*... un simple soldat qui devient bientôt la terreur de tous.

Le soir chœurs et danses. Les notes de l'*Internationale* retentissent après celles de la chanson de Stenka Rasin, le bandit légendaire des montagnes de Djigouleff. On chante et on danse dans le salon de proue, sans lumière. Le salon est de style Empire malgré les portraits de Trotsky et de Lénine « chefs des prolétaires du monde entier. »

Sur le pont dorment le chef du soviet de Saratoff et Madame. Madame a chaud : elle montre deux bras ronds. A 11 heures, silence. On contemple les bateaux de naphte qui remontent le fleuve, pleins jusqu'aux bords, traînés par des remorqueurs. De temps en temps des radeaux immenses de bois faits comme des villages flottants avec de petites maisons et des lanternes. Eux aussi sont remorqués. La Volga est belle, majestueuse, mais monotone, égale.

Dans la nuit, à un arrêt, montent sur le bateau des agents de la Tcheka. Le bruit se répand au matin. Des voyageurs se les désignent. Il semble qu'on ne puisse plus chanter, parler, respirer. Mais on s'y habitue. La glace est rompue dès que les tchékistes ont fini de contrôler les passeports. La danse caucasienne reprend. L'Internationale fait fureur. Au piano est un ci-devant descendant en droite ligne d'un général fameux fait comte par Pierre le Grand.

(*Corriere delle Sera*, 5 août 1922).

XI. — ASIE

1. — Influence immédiate de la guerre sur l'Inde

L'Inde est aujourd'hui profondément troublée par la propagande des nationalistes. Elle était très loyaliste lors de la déclaration de guerre. Et il semble que les causes économiques ont eu la plus grande influence dans le revirement des esprits.

L'attitude de l'Inde pendant la guerre fut telle que les plus optimistes n'auraient osé l'espérer. On avait toujours pensé que si un grand conflit européen se produisait un jour, l'Angleterre devrait prendre des mesures énergiques à l'égard de l'Inde. Quand la guerre

éclata, Lord Hardinge alors vice-roi, engagea le dernier homme et le dernier fusil au service de l'Empire. L'engagement fut pleinement tenu. Dès le moment où les premières unités anglaises voguèrent vers la France, un grand courant d'hommes, de munitions, d'approvisionnements partit de l'Inde vers l'Europe, l'Afrique orientale, la Mésopotamie, la Palestine et l'Egypte. Les soldats disent que ces hommes ayant été engagés au service du Roi, ils devaient le servir suivant son bon plaisir. C'est vrai; le fait remarquable, c'est qu'on envoyait avec eux sur les champs de batailles les hommes sur qui reposait l'organisation même de l'Inde. Environ un million d'hommes passa les mers. Après les hommes, arrivèrent d'importantes contributions d'argent, le libre don d'une centaine de millions de livres sterling pour les dépenses de guerre et des acceptations d'obligations de guerre, s'élevant à 41 millions de livres sterling. Ces sommes paraissent faibles à des Anglais; elles sont au contraire très fortes pour un pays comme l'Inde. Sous le stimulant d'une campagne patriotique, l'Inde apporta des sommes inattendues aux emprunts de guerre. Le résultat de cette action de guerre apparaît dans la résolution du gouvernement concernant les troubles de 1919 :

« Après la conclusion de l'armistice, les classes cultivées espérèrent que les services rendus par l'Inde seraient immédiatement reconnus et récompensés. Ces espoirs ne furent pas immédiatement remplis. Un grand désappointement fut causé par une combinaison de circonstances : prix élevé de la vie, rareté des denrées, restrictions alimentaires, anxiétés provoquées par la paix, notamment au sujet de la Turquie. »

Le prix de la vie montait dans l'Inde avant la guerre, mais l'influence de la guerre fut dure. Si nous prenons 100 comme représentant le prix de juillet 1914, les principales denrées étaient en janvier 1922 : riz : 142, blé : 192, *jowari* : 153, sucre : 202, mouton : 230, lait : 192, vêtements : 258. Dans les grandes villes, le prix des loyers augmentait dans des proportions fantastiques. Les ouvriers manuels trouvaient une compensation dans une augmentation de salaires correspondante : pourtant pour la plus grande partie d'entre eux, l'augmentation ne fut pas proportionnée... Pendant la dernière année de la guerre, en 1918, les pluies furent si abondantes qu'on n'en avait pas souvenir de pareils déluges dans l'histoire récente de l'Inde... L'influence de pareils désastres est terrible dans un pays où 71 % de la population vit de l'agriculture. Les moissons manquèrent en une période où l'Inde avait donné toutes ses réserves à l'armée. La récolte de 1920 fut, elle aussi, très mauvaise.

Lord Cromer a dit très sagement que le secret d'un bon gouvernement dans un pays d'Orient est l'établissement d'impôts peu élevés. La première année de la guerre on évita d'augmenter les impôts. Mais au cours des années suivantes, le contribuable vit son fardeau aug-

menter continuellement. D'abord ces impôts furent modérés et prirent la forme de droits de douane, — jamais impopulaires dans un pays comme l'Inde où existe un sentiment protectionniste très fort. — L'impôt sur le revenu et la supertaxe furent eux aussi augmentés. Mais les fardeaux les plus lourds s'accrurent encore après l'armistice. Le budget de l'année dernière présente un déficit de 12.666.666 livres sterling, qui sera comblé par laplus grande augmentation d'impôts qu'ait connue l'histoire moderne de l'Inde. Cette affaire demanda un grand effort devant les Conseils Réformés qui se réunissaient pour la première fois. Mais on l'affronta courageusement et les nouveaux impôts furent approuvés... L'augmentation des impôts touche toutes les classes de la société,qui ont déjà été frappées si fortement par l'élévation des prix de la vie. En moyenne chaque Hindou usait en 1913 dix-huit aunes de tissu de coton par an; il n'en use plus que dix aunes. De plus en plus deviennent précises les demandes d'économie notamment en ce qui concerne les dépenses militaires.

Les commerçants hindous qui ont un caractère assez indiscipliné se sont irrités des diverses mesures prises pendant la guerre... Ce ressentiment a persisté pendant la difficile période d'après-guerre; il a été ravivé par la politique adoptée à partir de 1920. Lorsque le Gouvernement décida de stabiliser le change à 2 shillings or, cette mesure entraîna des conséquences tragiques. Au cours du mois précédent les importations hindoues déclinaient parce que la puissance d'achat du monde diminuait. Ceci aurait été partiellement corrigé en temps ordinaire par une chute du change. La tentative de fixer la roupie à deux shillings or changea la situation. Elle fit monter le change d'un seul coup donnant un stimulant énorme à l'importation et tuant l'exportation. Elle amena des spéculations sur le change et le transfert de capital d'Inde en Angleterre...

Bien peu de marchand hindous pensèrent que c'était là une politique honnête. Beaucoup pensèrent que c'était un stratagème pour payer moins cher la dette anglaise à l'Inde et pour donner une impulsion illégitime aux exportations britanniques d'après-guerre. Tous ceux qui connaissent la réalité savent que ces allégations n'avaient pas le moindre fondement; mais dans l'Inde on y crut.

(*Round Table*, juin 1922)

2. — La guerre civile en Chine

M. Bert L. Kuhn a assisté à la dernière guerre civile de Chine et à la retraite désordonnée de l'armée mandchoue.

A la limite même du champ de bataille nous avions vu passer des piles de lourds cercueils vides, neufs et ne paraissant pas occupés.

Ils nous avaient semblé de tristes symboles de ce qui pouvait arriver à chacun de ces hommes qui allaient entrer dans l'action. Mais ils avaient passé sans provoquer un frisson. Plusieurs même avaient semblé bien satisfaits de voir ces cercueils.

J'en parlai à un Chinois qui était avec nous : « Toute armée chinoise, nous dit-il doit avoir ses cercueils. C'est la première chose que les troupes demandent, avant même la nourriture. Car s'ils ne sont pas sûrs qu'ils auront un enterrement décent, et que leurs restes seront envoyés dans leurs provinces natales et inhumés selon leurs croyances, les soldats chinois ne combattent pas. Cette attitude paraît naturelle lorsqu'on connaît les idées philosophiques des Chinois sur l'autre vie et le soin avec lequel ils célèbrent les rites funèbres...

Quels sont ces hommes qui bravent silencieusement la mort et s'enfuient frappés de panique après un revers général? Ce sont des mercenaires. Voilà la clé du paradoxe. C'est le rebut des champs et des villes, car en Chine le métier de soldat n'est pas considéré comme une noble occupation. Ils se battent parce qu'ils ont été payés pour se battre. Avec la défaite, les probabilités de paiement s'éloignant, tout motif de combat disparaît. Ils sont aussitôt frappés de terreur et ne pensent qu'à déserter dans le camp victorieux. Avec une armée de cette espèce, les services d'arrière doivent être bien organisés... Or l'armée de Chang Tso-lin dépendait uniquement du chemin de fer Pékin-Tien-Tsin...

Rien de moins organisé que ces trains chinois. M. Kuhu rapporte un fait qui lui a été raconté par un jeune officier anglais. A la gare de Laofa, cet officier était chargé d'empêcher que les troupes de Chang arrêtassent complètement la circulation des civils.

« L'un de mes soldats hindous, raconte l'officier, vint me trouver l'autre jour dans l'après-midi et me dit que le train de voyageurs pour Tien-Tsin était retenu sur place depuis une demi-heure. J'allai donc voir ce qui était arrivé. D'ordinaire, ce train ne s'arrête pas, mais à Laofa il n'y a qu'une voie et à mon arrivée, je vis qu'un autre train, composé uniquement d'une machine et d'un wagon privé était arrêté sur la même voie, devant le train de voyageurs. La voiture privée appartenait à un officier de Chang, un général ou quelque chose comme cela. J'allai le trouver pour savoir ce qu'il y avait de cassé. Je le trouvai assis devant sa table, écrivant une lettre.

« Vous ne pouvez faire cela, lui dis-je. Il fallait pousser votre train sur une voie de garage pour que le train de voyageurs puisse partir. Il attend depuis une demi-heure.

— Une minute ! Une minute ! me dit-il, je vais avoir fini dans une minute ».

Il retourna à sa lettre et l'acheva. Puis il m'expliqua que c'était une lettre très importante et qu'il voulait la donner au train de voyageurs.

Pour être sûr que le train attendrait la lettre, il avait commandé à son mécanicien de placer son propre train sur la voie.

Je veux dire encore une des histoires les plus extraordinaires de cette guerre, histoire dont je veux garantir l'authenticité... 1.500 soldats étaient enrôlés à l'origine sous la bannière de Chang. C'était plusieurs mois avant que Chang ouvrît les hostilités contre Wu-Pei-Fu. Ces 1.500 hommes étaient mécontents. Et leur mécontentement fut à son comble lorsque leur chef mourut brusquement. On accusa de cette mort le pouvoir de Moukden (ville de Chang) et la petite bande entra en révolte ouverte.

Lorsque les forces de Chang commencèrent leur marche vers la Province de Chihli et passèrent à Shanhaikwan où les 1.500 résidaient, ceux-ci gagnèrent les collines voisines. On savait qu'ils avaient conclu une entente avec les forces de Chihli mais Chang... n'avait pas le temps de s'attarder à punir des rebelles. Ils attendirent donc tranquillement l'occasion de devenir acteurs dans le drame de la guerre. Cette occasion se présenta avec une rapidité soudaine quand les troupes de Chang furent vaincues près de Pékin.

La retraite commença ; de longs trains de soldats du Chang se succédèrent à travers Tien-Tsin, allant vers l'est. Les 1.500 descendirent aussitôt de leurs collines. Sans ostentation ils se placèrent de chaque côté de la voie. Bientôt arrive le premier train. Quinze cents fusils se braquèrent sur lui en même temps que retentissait l'ordre de remettre les armes. L'ordre fut obéi. Les 1.500 prirent armes et bagages. Et le train continua sa route vers Moukden.

Un second train arriva, un troisième, un quatrième. Et chaque fois l'affaire réussissait parfaitement car les fils du télégraphe et du téléphone avaient été coupés. L'ennemi désarmé n'avait aucun moyen de prévenir ses camarades restés en arrière.

Les 1.500 jubilaient. Sans aucun renfort, sans perdre un seul homme, ils allaient désarmer toute l'armée de Chang. Mais la chance tourna. Quatre trains de Mandchourie arrivèrent à la fois, reliés l'un à l'autre. Les 1.500 se trouvèrent devant des ennemis six fois supérieurs en nombre. Très sagement, ils regagnèrent leurs collines et leur rôle dans le désarmement de l'armée mandchoue s'arrêta là.

Current History, août 1922.

3. — La crise ministérielle japonaise

La Contemporary Review *expose la crise ministérielle et japonaise. Elle rappelle qu'une crise avait failli éclater au printemps dans le cabinet Takahashi. Le vicomte Takahashi avait essayé d'obtenir la démission de trois de ses collègues ; il n'y avait pas réussi.*

Sous sa ressemblance de surface avec les constitutions européennes, la constitution japonaise a des caractères très particuliers. Le gouvernement japonais n'est pas responsable devant le Parlement. Si la Diète votre contre le gouvernement ou si elle fait abstention, ce n'est pas le Gouvernement qui doit s'en aller, c'est la Diète. Un gouvernement japonais qui dissout le Parlement et fait appel au pays peut toujours espérer que le pays lui enverra une Diète complaisante. La puissance qui fait et défait les gouvernements c'est le Genro, le petit conseil des vieux hommes d'Etat ; le prince Yamayata est à sa tête. Sous cette curieuse forme de gouvernement vit un système de partis à l'européenne. Actuellement, les deux partis les plus importants de la Diète sont le Seiyukai et le Kenseikai. Le Seiyukai a une très grande majorité ; c'est le parti du gouvernement et il a été au pouvoir pendant très longtemps.

Il faudrait un politicien très pénétrant et très exercé pour découvrir une différence fondamentale entre la politique du Seiyukai et du Kenseikai. La grande différence est que le Seiyukai a occupé le pouvoir pendant très longtemps et a joui des avantages de sa place, tandis que le Kenseikai... estime que le temps est venu d'avoir une part du gâteau. Ce gâteau joue un très grand rôle dans la politique japonaise et il a contribué à créer la curieuse position où le Gouvernement Seyukai actuel et son parti ont fini par se trouver. C'est un fait que le Seiyukai souffre d'avoir une trop grande majorité. Majorité si grande que le gâteau même fourni par le Gouvernement n'arrive pas à faire le tour. En conséquence, une grande partie de ses adhérents est dans un état de mécontentement perpétuel. Ces conditions existaient déjà lorsque M. Hora était premier ministre et leader du Seiyukai, mais il ne permit jamais que les choses allassent trop loin, car c'était un politicien très puissant et très adroit. Depuis sa mort, les choses sont allées de mal en pis, et le vicomte Takahashi se trouva, non seulement devant une opposition qui désire sa place, mais encore devant une bande de partisans mécontents.

Le projet de renvoyer trois ministres était dû en partie au désir d'apaiser les mécontents, mais il était lié aussi à un fait plus important. La vraie raison pour laquelle le vicomte Takahashi voulait renvoyer son ministre des chemins de fer et son ministre de l'Education était qu'ils avaient déplu à la Chambre des Pairs. On a remarqué déjà que jusqu'à présent la véritable puissance au Japon a résidé dans le Genro ; aucun Gouvernement, aucun ministre n'est resté en place un seul jour à partir du moment où le Genro et le prince Yamayata ont désiré son départ. Mais la mort du prince Yamayata a modifié la position et la puissance du Genro. Les membres du Genro sont vieux, ils n'ont ni le pouvoir, ni l'influence du prince et il semble très improbable qu'ils gardent l'immense influence secrète sur le Gouvernement que possé-

dait le Genro du prince Yamayata. Si l'affaiblissement du militariste Genro se produisait, il soulèverait un intéressant problème constitutionnel. Si le pouvoir du Genro disparaît, à qui passera le pouvoir de faire et défaire les Gouvernements ? Il faudra bien que ce pouvoir passe à quelqu'un. Autrement, il n'y a pas de raison pour qu'un Gouvernement une fois arrivé au pouvoir, n'y reste pas pour l'éternité. On a suggéré que l'action de la Chambre des Pairs dans cette crise était le commencement d'une tentative de ce corps pour chausser les souliers du Genro que la mort du prince Yamayata a laissés vides. Voici pourquoi, au point de vue constitutionnel la situation actuelle du Japon est très importante...

La crise, d'après ce que nous en savons, est la continuation de la première crise, la reprise de la lutte entre le premier ministre et les ministres des chemins de fer et de l'Education. Ceci est démontré par le fait que le Saiyukai a voté une résolution rejetant ces deux ministres du parti comme coupables d'avoir provoqué la crise. Sans doute, sous la pression de la Chambre des Pairs, le vicomte Takahashi fit une nouvelle tentative pour se débarrasser de ses collègues. Ayant échoué pour la seconde fois, il résigna ses fonctions. L'impopularité du gouvernement Seiyukai et le mécontentement d'une fraction de ce parti sont démontrés par le fait que, pour la première fois, on a tenté de former un gouvernement Kensikai sous le vicomte Kato. Ce Gouvernement aurait donc été en minorité à la Diète. La tentative a échoué et un nouveau gouvernement Seiyukai a été formé sous l'amiral baron Kato qui n'est que le cabinet que le vicomte Takahashi avait essayé de faire, avec cette seule différence qu'il a été lui-même expulsé avec les trois ministres ses antagonistes.

Le Genro a eu une grande influence dans ce remaniement et il serait ridicule d'imaginer qu'un corps qui a exercé une si grande influence laisse cette influence lui échapper d'un seul coup et sans une révolution. D'un autre côté, il faut remarquer que le résultat actuel de la crise est justement celui que désirait la Chambre des Pairs; un cabinet Seiyukai « reconstruit » sous les deux ministres qui déplaisaient à la majorité de cette Chambre.

(Léonard Wool, *Contemporary Review*, août 1922)

4. — Le Japon, maître du Pacifique

Un grand nombre d'Américains reprochent à la Conférence de Washington d'avoir livré le Pacifique à la force navale japonaise. Ils craignent que les positions américaines de Guam et de Manille soient fortement menacées.

La comparaison est nécessaire pour montrer la puissance de la flotte japonaise et la position du Japon en Extrême-Orient. Actuellement,

notre flotte du Pacifique compte 10 vaisseaux de combat, déplaçant de 27.500 tonnes à 32.300 tonnes, ayant une vitesse de 21 nœuds et portant des canons de 14 pouces. La flotte japonaise compte 10 grands vaisseaux, dont 6 cuirassés et 4 croiseurs de bataille. Par ces quatre croiseurs de bataille dont la puissance n'est dépassée que par le grand *Hood*, le Japon possède un avantage stratégique et tactique sur nous : l'avantage de la vitesse. Les cuirassés japonais ont une vitesse de 22 à 24 nœuds ce qui donne une nouvelle supériorité de vitesse. Huit des vaisseaux japonais portent des canons de 14 pouces : quatre vaisseaux portent huit de ces canons, quatre en portent douze, tandis que les grands *Negato* et *Mutsu* portent chacun huit canons de 16 pouces. Ainsi le Japon est supérieur par la batterie et par tous les éléments essentiels de la victoire : taille, vitesse, force en canons, force en hommes.

Dans l'éventualité d'une guerre, la flotte japonaise pourrait avancer de 1.400 milles ver Guam ou de 800 milles vers les Philippines sans crainte de notre flotte du Pacifique, inférieure à elle et qui devrait faire 3.300 milles pour arriver à Guam, 4.800 milles pour arriver à Covite, si elle était assez heureuse pour être groupée à Pearl Harlor au moment de la déclaration de guerre au lieu d'être dispersée le long de la côte du Pacifique et d'être maintenue dans plusieurs stations navales, comme c'est actuellement le cas. Si une pareille manœuvre devait être commencée, la flotte américaine devrait aller rencontrer un ennemi supérieur, à plusieurs milliers de milles de ses bases, le combustible diminuant toujours dans ses magasins. La flotte japonaise, au contraire, ne serait qu'à quelques centaines de milles de ses bases.

Si notre flotte était assemblée à San-Francisco, elle devrait faire 6.000 milles vers Guam ou 7.500 milles vers Manille pour rencontrer une flotte supérieure. Et, dans ce voyage,la flotte devrait passer à quelques centaines de milles de la côte japonaise...

Les seules mesures à prendre, en cas de guerre, sont donc : d'abord mobiliser la flotte du Pacifique dans une des bases de la côte occidentale, ensuite attendre l'arrivée des grands vaisseaux de l'Atlantique. Ceci ajouterait un vaisseau à canon de 14 pouces le *Maryland*, un vaisseau à canon de 14 pouces le *Nevada* et six vaisseaux à canons de 12 pouces. Enfin il faudrait encore attendre que les forces de l'Atlantique fussent prêtes pour un si long voyage.

Mais pendant ce temps, la flotte japonaise aurait été rassemblée et augmentée par des vaisseaux de diverses classes spéciales. Les réserves empliraient les plus vieux vaisseaux. L'armée serait mobilisée de même que les transports de la marine marchande. Une opération pourrait être entreprise contre Guam ou contre les Philippines. Si le but de cette opération était possible, les troupes pourraient être dé-

barquées et ravitaillées par une flotte. Les Japonais ne tenteraient pas un débarquement à l'entrée même de la baie de Manille, comme Dewey en 1898; les troupes seraient débarquées loin sur la côte et la ville serait prise par terre. (Nous avons de très petites forces militaires aux Philippines).

Guam pourrait être pris facilement de la mer. La situation est analogue. Comment de vieux canons de 6 pouces et les fusils de la Garde maritime pourraient-ils résister aux canons de 16 pouces du *Negata* et *Mutzu* sans parler du reste de la flotte. Les autres îles tomberaient rapidement et quand la flotte américaine arriverait à Pearl Harbor, il n'y aurait plus rien à faire. Aucune tentative ne pourrait être faite raisonnablement contre un territoire déjà pris, en face de la puissante flotte japonaise décidée à empêcher une pareille entreprise.

A Pearl Harbor, notre flotte devrait attendre que de nouveaux vaisseaux de premier rang fussent construits. Il faudrait acquérir une grande force pour écraser l'ennemi par la seule puissance du nombre. Et quelle que fût notre force, le résultat serait toujours incertain. Le Gouvernement japonais rendrait certainement les territoires pris inexpugnables, en construisant des fortifications, en envoyant des troupes. Notre Congrès, cependant, a refusé les fonds nécessaires pour cela depuis 1900; il refuse encore les fonds nécessaires pour rendre nos bases des côtes du Pacifique capables de faire face à cette situation.

Aujourd'hui, dans le Pacifique et en Asie, le Japon a les mains absolument libres. Nous le lui avons permis par les traités de Washington. Je ne dis pas cela pour attaquer les traités. Ils ont été ratifiés par le Sénat, et il n'y a plus rien à dire. Mais alors il faut nous écarter de l'Asie dans l'avenir si nous voulons avoir la paix et garder nos possessions.

(*Current History*, août 1914).

Le Gérant : A. Bière.

Bordeaux. — Impr. J. Bière. 18-20-22, rue du Peugue.

Imprimerie BIÈRE
18-20-22, rue du Peugue
BORDEAUX

931

DEC 1 2 1983

P
Fr.Lit.
V

Vie des Peuples
t.8,no.29(1922)

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY